LE LIVRE
DE
MAY



DESCLÉE DE BROUWER
PARIS

Hommage
du père de l'enfant poète
† May

A. [illegible]

LE LIVRE DE MAY

A la mémoire de

MAY

D'ACHER DE MONTGASCON

Entrez ! Voici mon cœur ouvert à deux battants ;
Puisez à mon bonheur et repartez contents.

Voyez la mort en face et ne la craignez pas.

Les morts toujours aimés ont leur place ici-bas
Et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie !

Oh ! vous qui restez, c'est vous que je plains !

MAY.

MAY

D'AC ON

D'ACHER DE MONTGASCON

1896-1911

LE LIVRE DE MAY

Morceaux choisis en Vers et en Prose
de l'Enfant-Poëte

SA VIE ARDENTE

PAR LE BARON D'ACHER DE MONTGASCON

ET SA SAINTE MORT

DESCLÉE DE BROUWER

76bis, RUE DES SAINTS-PÈRES

PARIS

A

Argonautes.

Douze Grecs sont partis dans le jour qui se lève
Ils quittent leur famille et laissent leur maison
Pour mener leur navire aux rivages du rêve
Pour se battre en Colchide et ravir la toison...

Le regard dans l'espace, et la main sur le glaive
Beau comme un demi-dieu, debout, se tient Jason.
Orphée a pris sa lyre, et la voix qui s'élève
Fait tressaillir la mer et rosir l'horizon...

Et moi, mes songes bleus sont tout mon équipage,
Et je vais m'engager dans l'immortel sillage
De l'étrange vaisseau du mythe oriental...

Au matin de la vie, en nouvelle Argonaute,
Je mets ma barque à flot, sans crainte, à la mer haute,
Et je pars en chantant conquérir l'Idéal!...

Avril 1910

May

A

Hésitation   Sept. 1910

Mon Esprit est un parc solitaire et fermé.
Il y pousse des fleurs avec des herbes folles
Et des roses des bois dans un coin parfumé
Dont lesronciers grimpants ont griffé les corolles.

Mon Coeur est un château de Belle au bois Dormant
Caché dans un fouillis d'arbres inextricable,
Où les oiseaux joyeux se taisent en passant,
Car le Silence y règne en Seigneur implacable.

Mon Ame est la princesse enchantée et qui dort
Sur un lit de brocart dans ce château morose...
D'un unique baiser mis sur ses cheveux d'or
Je pourrais l'éveiller... mais j'hésite et je n'ose

De peur d'effaroucher son sourire lointain...
Quelquefois cependant, je me penche vers elle,
J'effleure ses longs cils... et m'arrête soudain,
Parce que j'ai tremblé de la trouver moins belle!

PRÉFACE

Paris, le 25 janvier 1943.

Jusqu'à présent le cœur m'avait toujours manqué, quand, avec l'intention de les publier pour sa famille et ses amis, j'essayais de rassembler les vers et les récits épars dans les cahiers de l'aînée de mes filles, ma chère MAY, *dont la mort fut la grande douleur de ma vie.*

Et maintenant, vieillard de soixante-quinze ans, et plus de trente années après l'envolée de MAY *vers le Ciel, je trouve enfin, après bien des épreuves, la volonté et le courage de faire éditer les vers de ma fille, enfant-poëte, afin de laisser d'elle un souvenir durable aux miens et pour répondre à la prière de plusieurs de ceux qui l'ont jadis connue, admirée et aimée.*

En tête de ce recueil des vers de MAY, *j'ai fait reproduire deux spécimens autographes de ses poésies : les* Argonautes *et* Hésitation, *dont* Mlle Hébert, *la directrice de l'*Institut de la Madeleine, *a bien voulu me confier les exemplaires que lui avait envoyés sa jeune élève.*

Ce sonnet des Argonautes, *si vibrant et que l'on retrouvera plus loin* (1) *avec de très légères variantes,* MAY, *je m'en souviens encore, me l'avait apporté un soir, griffonné sur un bout de papier, en revenant du cours, improvisé d'un seul jet, sans une rature, en me disant :* « Voilà ce que j'ai écrit sous la table, papa, pendant une classe de sciences qui m'embêtait. »

C'est aussi avec de légères variantes, qu'on relira Hésitation *sous le titre* la Belle au Bois dormant (2), *que* MAY *lui donna*

(1) Voir page 22.
(2) Voir page 28.
L'impression de ce Livre de May, d'abord retardée par l'Occupation — car on ne voulait pas le soumettre à la censure allemande — le fut ensuite par la difficulté de trouver un papier convenable qui n'a pu être obtenu, non sans peine, qu'en mars 1945.

plus tard. Elle avait, pendant son séjour à la campagne, composé ces vers frais et charmants, dédiés à une vieille institutrice de sa mère, — Bonne Demoiselle, — *qui venait passer ses vacances auprès de nous. C'est une de ses poésies que* MAY *avait le plus travaillée et qu'elle affectionnait particulièrement, sans doute parce qu'elle donnait une idée assez exacte de sa nature romanesque.*

Et maintenant, dans l'œuvre de mon enfant, parmi ses vers jetés à la hâte, les uns sur des feuilles volantes, d'autres inscrits en marge de ses cahiers de classe, j'ai dû opérer une sélection et faire un choix souvent bien difficile.

Dans une première partie j'ai réuni les poésies, en général datées et signées (1) *dont j'ai pu retrouver les brouillons et dont les originaux, s'ils n'ont pas disparu, doivent être entre les mains de leurs destinataires.*

Dans une seconde partie, on trouvera quelques morceaux, parfois inachevés, dont je n'ai pu préciser les dates, et qui, pour la plupart, figuraient dans un cahier intitulé « Les non envoyés ».

Parmi les 60 poésies qui remplissent les 58 pages de la première partie, il n'y a pas moins d'une douzaine de sonnets, depuis Rêverie, *son premier essai, dédié à sa mère, les* Lacs (2), *l'*Aigle et le Jasmin, *datés de 1907* (MAY *avait onze ans) jusqu'au dernier,* De Torrente in Via, *qu'elle écrivit vers Pâques 1911, au sortir d'un office de la Semaine Sainte, pieusement suivi dans une église de village et sous l'impression de la lecture des Psaumes, qu'elle comprenait et admirait avec toute la ferveur de son âme.*

Elle affectionnait les sonnets, parce que, disait-elle : « C'est plus difficile ». *Mais aux sonnets fameux de* Heredia, *elle préférait ceux de* Sully-Prudhomme « Parce qu'il y avait aussi du sentiment ». *Chez le premier elle appréciait une forme impeccable, qu'elle s'efforçait d'imiter, mais presque toujours elle cherchait aussi dans la moindre de ses œuvres à faire éclore*

(1) Presque toujours signées May, tout court, comme la plupart de ses devoirs, de ses récits ou de ses lettres, car on la connaissait en général sous ce nom printanier

(2) Dédiés à Mlle Anginieur, depuis baronne Jean de Lestrange, qui venait de faire de May un portrait au pastel, donnant bien l'image de ce qu'elle était à onze ans, à lépoque de sa première communion.

une pensée, à susciter une émotion, et, comme on le verra, elle y parvenait très souvent.

C'est pendant les vacances de Pâques 1910, à quatorze ans, qu'elle fit son premier voyage. Afin de la récompenser de son travail, et surtout de sa bonne volonté à toujours lui parler anglais, sa mère, pendant que je menais mes autres enfants à la campagne, lui avait offert une excursion en Angleterre, *pour visiter* Londres, *ce qu'elle désirait vivement. Elle a raconté les débuts de son voyage dans un récit enchanté et débordant de vie* (1). *Mais ce récit s'arrête soudain après une visite à l'abbaye de* Westminster *et je n'ai pu en retrouver la fin. Fut-elle jamais écrite? Je l'ignore. Sa narration dut être interrompue à* Paris, *faute de temps libre pour la continuer, lorsque, rentrée en classe, elle reprit son travail.*

Quand elle raconte sa traversée de Dieppe *à* New-Haven, *on remarquera avec quelle satisfaction enfantine elle se voit prise pour une jeune Anglaise, parce qu'elle parlait anglais aussi couramment que français et sans le moindre accent.*

Son second voyage fut une excursion aux gorges du Tarn, *où je la conduisis avec sa sœur* Thérèse *au début des grandes vacances de 1910. On en lira plus loin la pittoresque narration intitulée :* Auvergne (2).

Après avoir admiré les monuments et les musées de Londres, MAY *n'en apprécie pas moins la nature sauvage de cette rude région des* Causses; *elle s'intéresse à tout, cause avec les gens du pays, s'essaye à parler leur patois, voisin de la langue d'Oc. C'est d'une conversation avec un brave paysan, le cocher de notre voiture de louage, qu'elle va tirer les éléments d'une nouvelle romancée sous ce titre* Lisoun de Sauvetetrre. *Nouvelle dont j'ignorais d'ailleurs l'existence, qui fut sans doute écrite à son retour à la maison, et que je n'ai découverte dans un de ses cahiers que bien longtemps après sa mort.*

Après l'excursion des gorges du Tarn, *nous revînmes passer en* Normandie *la fin des grandes vacances, qui, en raison du beau temps, furent prolongées jusqu'au milieu d'octobre. C'est alors que, pleine de vie et de santé, elle écrivit les poésies qui vont de* la Belle au Bois dormant *à* Deux Vaisseaux dans la Nuit *(pp 28 à 42).*

(1) Voir *Mon premier Voyage — Voyage à Londres*, pages 189 à 196.
(2) Voir *Auvergne*, pages 197 à 207.



La Seine à Villequier vue de l'Ermitage.



La Seine et l'Eglise de Villequier.
Vues du château.



Le château de Villequier vu de l'Ermitage.

Dans ce parc du château que nous habitions alors, devant cet admirable panorama des bords de la Seine, *chanté par* Victor Hugo, *qui, lui aussi, perdit à* Villequier *une fille chérie,* MAY *jouissait intensément du spectacle de la belle nature* (1).

A l'ombre des grands arbres qu'elle chérissait (2),

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

devant ces magnifiques forêts, dont la vue s'étendait au loin à l'horizon, comme elle était heureuse de venir s'asseoir sur un banc pour se reposer d'une longue randonnée à travers les bois, en parlant avec ses parents d'art ou bien de littérature et en rêvant peut-être aux vers écrits par Victor Hugo *sous ce titre* « A Villequier » *à cette place même* (3).

C'est là, près d'un vieux mur où grimpaient les glycines, qu'elle écrivit pour une amie (4) *les vers baptisés du nom de ces fleurs* « mauves et nuancées » *et* « qui portent le demi-deuil », *qu'elle compare poétiquement à* « des grappes d'opales » *ou bien* « des bulles d'horizon ».

Plus tard, après avoir visité dans notre voisinage l'ancienne Abbaye de Saint-Wandrille, *qu'à cette époque habitait* Maeterlinck, *elle s'amusa à composer, coup sur coup, trois pastiches* (5) *à la manière de l'écrivain belge.* « Il est si facile à imiter, *disait-elle en blaguant*, on n'a qu'à parler pour ne rien dire. » *Elle lui préférait* Kipling, *dont l'âme ardente correspondait davantage à sa propre nature et qui lui inspira sa* Chanson de la Femme Danoise (6) *et* Deux Vaisseaux dans la Nuit (7) *une des poésies qui lui ont demandé le plus d'efforts, car il en existe plusieurs variantes et dont* Taisez-vous! Taisez-vous! (8) *semble être la première ébauche.*

(1) « J'ai tant aimé la vie et la nature », disait-elle sur son lit de mort.
(2) Voir pages 16 et 17 : *Aux Arbres de Villequier.*
(3) Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Emu par ce tranquille et superbe horizon.

(V. Hugo, à Villequier, dans *les Contemplations*).

(4) Voir page 31 : *Glycines.*
(5) Voir pages 37 à 39 : *Les Clefs* et *A la Maeterlinck.*
(6) Voir page 40.
(7) Voir page 42.
(8) Voir page 41.

Revenue à Paris *pour entrer — elle n'avait pas encore quinze ans — dans cette classe de Première, que de mon temps on appelait la Rhétorique, elle se remit au travail avec son ardeur habituelle et se passionna surtout pour le latin.*

Je n'ai pas retrouvé sa composition de début : c'était la traduction d'un passage de Virgile. *Elle fut sans doute conservée par son professeur, qui la lut, me dit-on, à ses élèves du Lycée Condorcet; mais je me rappelle l'air étonné de* MAY *quand je lui demandai comment elle avait fait cette version...* « En vers, naturellement, » *me répondit-elle, surprise de ma question et trouvant même un peu bizarre l'idée que l'on pût traduire en prose un poëte!*

Est-ce à cette compréhension du vers latin, dont elle percevait le rythme et la cadence, avec ses alternances de longues et de brèves, que l'on doit la forme mélodieuse de certaines poésies de MAY? *Dans la* Chanson des Brises (1), *par exemple,* « on entend son âme qui chante ».

N'y a-t-il pas dans les plus harmonieux de ses vers quelque chose d'analogue à l'impression musicale que l'on ressent à la lecture des poëtes, qui, tout en observant la rime et la césure françaises et en se conformant aux règles de notre prosodie, semblent obéir en même temps à celles des prosodies grecque et latine? Cela n'est-il pas sensible chez André Chénier, *par exemple, et chez* Leconte de Lisle : *dans ce long poëme* « l'Aveugle » (2) *du premier, que* MAY *savait par cœur, et dans bien des vers du second, dont elle admirait l'ampleur et la sonorité* (3), *ou même dans certains passages des tragédies de Racine :*

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée?

(1) Voir page 11 — Mise en musique soli et chœurs par M. T. Amirian, sous le titre *Brise du soir*, poésie de May d'Acher.

(2) « Salut, belle Syros, deux fois hospitalière

. . . .

« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente
« Sur un arbuste assise et se console et chante. »

(3) « Mais sur le sable, au loin, chante la mer divine
« Et des hautes forêts gémit la grande voix
« Et l'air sonore aux cieux que la terre illumine
« Porte le chant des mers et le soupir des bois. »

Toute proportion gardée, et sans vouloir risquer une comparaison, qui serait aussi ridicule que déplacée, entre les essais poétiques de MAY *et les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, il semble bien cependant que beaucoup des vers de l'enfant-poëte, que souvent d'ailleurs on lui réclamait pour les mettre en musique, donnent cette sensation d'une mélodie. Ne vous semble-t-il pas entendre un chant harmonieux, quand elle dit à sa mère en l'écoutant jouer au piano* (1) *un de ses morceaux préférés :*

Nos âmes, en vibrant, se frôlaient l'une l'autre,
La vôtre s'exhalait quand vous jouiez pour moi,
La mienne frémissait en écoutant la vôtre.

ou quand elle dit à sa sœur Thérèse (2) :

J'aurais voulu chanter pour dire mon ivresse,
Mais ma voix hésitait comme un oiseau blessé
. . . .
J'avais en moi captif un élan d'harmonie...

Ne croirait-on pas entendre résonner les cordes d'un violoncelle quand elle écrit (3) :

A peine avons-nous eu le temps de nous connaître...
Nous *passons*, nous *passons*, nous *passons*... Aujourd'hui
Le flux nous rapprocha... mais le reflux peut-être...
Nous sommes deux vaisseaux se croisant dans la nuit.

ou, quand dans cette étrange « Chanson de la dernière heure » (4) *elle écrit ces paroles troublantes, près de six mois avant de partir pour le Ciel :*

Dans l'odeur des fleurs qui vont naître
En paix laissez-la s'en aller;
Ouvrez bien grande la fenêtre
Pour qu'elle puisse s'envoler.

(1) Voir page 14 : *A Maman.*
(2) Voir page 30 : *Pour Thérèse.*
(3) Voir page 42 : *Deux Vaisseaux dans la nuit.*
(4) Voir pages 50-51.

Laissez partir la bien-aimée,
Laissez partir la bien-aimée (1)

. . . .

Cependant, absorbée par ses études, car, bien que la plus jeune de sa classe, il lui fallait être et elle était presque toujours et partout la première, MAY *écrivit peu de vers durant les derniers mois de 1910. Dans les cahiers de cette époque, je ne découvre guère que des* « Devoirs de style » *dont on trouvera quelques-uns à la suite de ses vers avec un certain nombre de morceaux choisis de sa prose : compositions rendues annotées ou même devoirs écrits pour des compagnes qui, dépourvues d'imagination, n'hésitaient pas à recourir à celle de* « la Petite MAY » (2), *toujours disposée à faire le travail d'une camarade dans l'embarras ou à improviser pour la fête de la directrice le compliment* (3), *en vers bien entendu, dont une de ses aînées avait été sans doute chargée.*

Pourtant, lorsque, par un beau matin d'hiver, je l'emmenai passer ses vacances de Noël auprès de ses cousines de Mortemart *au château de* Saint-Vrain, *elle fut enthousiasmée et littéralement éblouie par un radieux lever de soleil surgissant à l'horizon de la Cité et qui, pareil à une aurore boréale, illuminait les rives de la Seine, depuis le Louvre jusqu'à Notre-Dame, de toutes les couleurs d'un arc-en-ciel ou du spectre solaire. Ravie et inspirée par la splendeur de ce spectacle,* MAY *me demanda de nous arrêter un moment sur le pont de Solférino, pour le contempler avant de prendre le train à la gare d'Orsay. Durant le trajet, silencieuse contre son habitude, elle écrivait sur son carnet, et à Brétigny, en descendant de wagon, elle glissa dans ma main l'étincelante* « Lumière » (4).

(1) Ce désir de voir son âme s'envoler loin de la terre, *May*, qui sur son lit de mort disait : « *Mon corps me gêne* », ne l'exprime-t-elle pas déjà, quand, dans cette poésie *A l'Eglise* (voir page 43), elle écrit le jour de la Toussaint 1910 :

...mon cœur palpite et bat des ailes
En voulant l'Infini dans sa captivité!

et dit, sans doute en pressentant sa fin prochaine :

Les portes s'ouvriront pour moi bientôt peut-être;
La lumière divine inondera mon être.

(2) Voir chapitre H le devoir composé pour une autre élève.

(3) Voir page 21 le « Compliment » pour la fête de Mlle Hébert.

(4) Voir page 45. Lumière fut dédiée à Marie Hély d'Oissel, depuis Mme André de Laboulaye, qui s'était gentiment intéressée aux essais poétiques de sa jeune cousine et les avait montrés à son oncle le marquis de Ségur.

Après le Jour de l'An elle reprit ses chères études et se donna tout entière à son travail. Aussi bien en janvier 1911 je ne vois dans ses cahiers que le brouillon des vers si généreux

On verra l'impression de l'académicien dans une lettre du 2 janvier 1911, en partie reproduite plus loin, écrite par Marie Hély d'Oissel à ma femme, sa tante à la mode de Bretagne. — *Lumière*, si large en sa brièveté, offre un exemple caractéristique de la manière de l'enfant-poëte, *qui cherchait l'Idéal partout*, et réalise le type de poésie, d'un souffle toujours assez court, qui était dans ses cordes et lui plaisait.

Dans une première strophe, (14 vers seulement de huit syllabes, simplement descriptifs et sonores), éclate son admiration juvénile pour un merveilleux spectacle de la nature :

En retenant sous ma paupière
Et dans mes regards éblouis
Comme un flamboiement de lumière
Et de rayons épanouis,

et son étonnement devant cette aube ensoleillée qu'elle contemplait sans doute pour la première fois :

Car je gardais sous ma prunelle
La splendeur de l'astre vermeil.

Mais aussitôt après, dans les 10 vers de la fin, exclusivement spirituels et contemplatifs, au sens mystique de ce mot, et d'une envolée si noble et si pieuse, avec une allusion à la souffrance génératrice de beauté, l'âme de May s'élance d'un coup d'aile vers :

Dieu, qui seul illumine tout.,

. . . .

Ces essais poétiques, d'une forme parfois si belle dans leur brièveté et si pleins de pensées, May les préférait évidemment à de longues tirades de vers faciles et pompeux, dont on aurait pu aisément « allonger la sauce », comme elle disait en riant. — Avait-elle tort ? Elle était de son temps et vivait à une époque trépidante où déjà — et cela n'a fait que s'accroître — les loisirs manquaient pour lire ou écouter en paix des poëmes sans fin, à une époque où les plus belles poésies de Lamartine ou de Victor Hugo et les *Nuits* même de Musset commençaient à paraître un peu longues à des gens agités, trop pressés ! Par contre, l'on connaît partout quelques-uns de nos sonnets célèbres, depuis ceux de Ronsard jusqu'à ceux de Heredia, et le fameux Sonnet d'Arvers a suffi pour immortaliser son auteur. Tout le monde sait aussi ou devrait savoir par cœur quelques fables de la Fontaine, comme *le Chêne et le Roseau*, d'une facture si puissante, *le Héron*, avec ses vers harmonieux et limpides :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours

et sa suite amusante : *La Fille* ou *La Jeune Veuve*, avec ce vers délicieux :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

On entendra toujours avec émotion le *Vase brisé* et surtout les *Yeux*, de Sully Prudhomme.

Peut-être en sera-t-il de même pour quelques vers de May : le sonnet des *Argonautes*, par exemple, ou *Lumière*, ou *la Belle au Bois dormant*, ou bien *Deux Vaisseaux dans la Nuit*, ou *Aux Arbres de Villequier*, écrits par une enfant de treize ou quatorze ans !

et tendres (1) *adressés* « A ceux que j'aime à la veille de mes quinze ans ».

En février je ne découvre qu'un sonnet Rêveries *composé, un peu sur commande, pour notre excellent voisin René Bazin, dont la plus jeune fille est toujours restée une des amies les plus chères de* MAY *et qui s'était lui-même intéressé « à la jolie nature, écrivait-il, et au don indéniable » de notre enfant.*

Puis, tout à coup, après un assez long silence, à l'aube du printemps 1911, en pleine santé, elle composa cette angoissante et douloureuse Chanson pour la Dernière Heure (2) où la *pensée d'une mort prochaine semble la hanter déjà...*

Pour les vacances de Pâques 1911 nous devions, mes deux filles aînées et moi, aller passer la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques au château de Savigny-les-Beaune *chez ma grand'mère de* la Loyère.

Là, dès son arrivée, MAY *fut empoignée par tous les souvenirs du passé, que rappelait cette antique demeure de la famille de mon grand-père. Sans jamais se lasser elle écoutait les récits de la vieille dame de quatre-vingt-dix ans, sa bisaïeule...* A Savigny, MAY, *qui, après une visite dans un château de nouveaux riches, commençait un* Rondel (3) *par ces vers :*

Un château sans portrait est un château sans vie
Et vide comme un cœur qui ne se souvient pas.

à Savigny MAY *était servie à souhait. A côté des sémillantes jeunes femmes peintes par* Largillière (4), *grand'mère lui montrait, bardés de fer ou revêtus de leurs toges d'hermine, les portraits des ancêtres de son mari défunt, noblesse de robe ou d'épée de la Bourgogne et lui expliquait sa parenté lointaine avec le maréchal de* Boucicault *et le président* Jeannin, *puis plus récente avec* Bossuet, Sainte Jeanne de Chantal *et la mar-*

(1) Voir page 47.
(2) Voir pages 50 et 51.
(3) C'est dans ce même Rondel (voir p. 46), qu'elle écrit :

Les morts toujours aimés ont leur place ici-bas
Et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie.

(4) Voir page 54 : *Au vieux portrait de Savigny.*

quise de Sévigné, *née* Rabutin-Chantal, *enfin, de notre temps, avec notre pieux cousin*, Just de Bretenières, *mon patron, le saint et vaillant missionnaire qui fut martyrisé en* Corée, *dont la vie a été écrite par Mgr* D'Hulst *et dont on attend la béatification prochaine* (1). *Une des branches de sa famille, les* Pas de Beaulieu, *étant originaire de* Montpellier, *grand'mère se gardait bien aussi d'oublier sa parenté plus ou moins légendaire avec saint* Roch, *patron de cette ville, et celle, moins éloignée et plus certaine, avec Mgr* Affre, *l'archevêque de Paris, tué sur les barricades* (2) *en 1848.*

De même que les récits de sa bonne maman de Courcy, *dernière descendante des* la Tour Maubourg, *quand elle lui parlait des illustrations de sa famille, toutes ces histoires des anciens temps intéressaient* MAY *prodigieusement, comme en témoignent ses poésies :* « Savigny » *et* « Aux Aïeux » (3).

Mais en même temps les offices des jours saints et de la Semaine de Pâques, qu'elle suivait avec ferveur et dont elle aimait et comprenait les admirables prières, lui inspiraient ce douloureux Repentir (4) *où* « Déjà femme, encore enfant » (5) *suivant l'expression de son dernier sonnet* De Torrente in Via, *cette pure jeune fille n'hésite point à se comparer à la pécheresse repentante, à* Madeleine *dont, avec l'âme ardente et passionnée, elle possédait seulement la luxuriante chevelure, attribuée par la tradition à l'Amante du Christ.*

La mode n'était pas encore aux cheveux courts. MAY *laissait croître et flotter les siens, qui encadraient son clair et fin visage et retombaient sur ses épaules bien plus bas que sa taille. Ils ondulaient naturellement; leur nuance si rare et leurs reflets dorés attiraient les regards de maints admirateurs.*

(1) C'est de lui que je tiens ce prénom de *Just*, qui, après sa mort en mars 1866, fut donné à plusieurs nouveau-nés de la famille, ses cousins ou neveux : Just de Bournazel. Just de Poligny, etc., nés comme moi de 1867 à 1870, ce prénom Just qui continuera, je l'espère, en souvenir du glorieux martyr, à être porté par quelques-uns de mes descendants.

(2) May s'intéressait également aux vieux parents encore vivants de notre aïeule et elle correspondait même avec une vénérable religieuse du Sacré-Cœur de Montpellier, la Révérende Mère de Cabanoux, expulsée de France et exilée en Espagne, qui, à la nouvelle de la mort de notre enfant, écrivit une lettre touchante, dont on lira plus loin des extraits avec ceux de plusieurs des lettres qui nous furent adressées alors à ma femme ou à moi.

(3) Voir pages 52 à 56.

(4) Voir page 57.

(5) Voir page 58.

MAY *s'en apercevait un peu :*

Ils ondulent ainsi que la crête des flots
A l'heure du reflux... Le vent qui tourbillonne
Les saisit, les prenant pour des feuilles d'automne,
Le papillon les croit des cytises déclos.

écrit-elle dans cette poésie (1) *appelée* Vos Cheveux *qui offre une image si parfaite des siens.*

Mais, après les avoir ainsi dépeints, elle fut sans doute prise du remords de s'être laissée aller à un sentiment de coquetterie, de puérile vanité.

Aussi bien, à dater de ce jour, la glace de sa chambre fut-elle recouverte d'un voile, afin d'éviter désormais la tentation de regarder et d'admirer peut-être ses beaux cheveux pailletés d'or, dont MAY, *dans ces mêmes vers, disait encore :*

C'est la teinte incrustée aux bords des porcelaines
Que brûlent les vapeurs odorantes du thé;
C'est la nuance ardente, à la fin de l'été,
Des frémissants taillis de bouleaux et de frênes.

. . . .

Ils ont des chatoiements d'étincelle qui vole
Et vous me rappelez, avec votre air pensif,
L'archange extasié d'un vitrail primitif
Aux cheveux lumineux nimbés d'une auréole.

(1) Voir page 34.

C

LES VERS DE MAY

(Première partie)

Les Primevères

NOTE. — La plupart des poésies de *May* sont dédiées à son père, à sa mère et à sa sœur Thérèse, ou bien à des maîtresses et à des camarades de classe, enfin à des parentes ou amies qui lui demandaient « des vers ».

REVERIE

A Maman.

Sur le jardin en fleur la nuit est descendue,
Une fraîche rosée humecte le gazon,
La brise dans les bois murmure sa chanson,
Une suave odeur est partout épandue,

D'une étoile qui luit à travers l'étendue
A la voûte du ciel scintille le rayon,
Dont la pâle clarté, du fond de l'horizon,
M'attire, me fascine... et mon âme éperdue

Croit soudain reconnaître en sa lumière d'or
L'âme de cet ami, dont l'implacable mort,
Hélas! vient de briser trop tôt les destinées.

Dans la tremblante nuit erre son souvenir.
Et moi je rêve au temps de nos jeunes années
Et pleurant le passé... je songe à l'avenir.

MAY.

Août 1907.

LES LACS (A)

A Mademoiselle Anginieur (A).

Deux grands Lacs, au soleil couchant,
Bercent leurs ondes fugitives;
Parfois un cygne en se baignant
Effleure en silence leurs rives;

Parfois un rayon expirant
Les fait briller de lueurs vives,
Parfois un nuage en passant
Les obscurcit d'ombres furtives...

Ces deux grands Lacs, ce sont vos yeux;
L'oiseau glissant silencieux,
C'est une larme passagère;

Le rayon d'or, c'est le bonheur;
Le nuage, c'est la douleur
Qui nous étreint et nous enserre!

Villequier, 29 septembre 1907.

(A) « Imité d'une poésie allemande », a écrit May en marge de ce sonnet.
(A) Mlle Anginieur (depuis la baronne Jean de Lestrange), qui avait fait au pastel le portrait de May, alors âgée de onze ans.

L'AIGLE

Au capitaine Anginieur (B).

Quand l'aigle a pu fixer le soleil radieux,
Il se sent soulevé par un vent de folie,
Il aspire à l'air pur... L'altitude infinie
Et l'espace éthéré l'attirent vers les cieux.

Il s'élance, il s'envole et plane audacieux...
Dans les nuages d'or de la nuit assombrie
Il va chercher bien haut la gloire qu'il envie,
Puis il revient un soir, content, victorieux.

Vous partirez ainsi comme l'aigle des nues
Pour revenir bientôt des régions inconnues
Explorateur célèbre et partout accueilli,

Apportant à la France une gloire nouvelle,
Sans jamais oublier le beau rêve accompli,
Qui restera pour vous une joie immortelle.

(B) Le cher ami de May (son aîné de 28 ans), mon vieux camarade de Saint-Cyr, partant pour explorer l'Himalaya en 1907 et mort pour la France en 1914.

LE JASMIN

A Madame Crespel (C).

En ouvrant un vieux livre après quinze ou vingt ans,
On retrouve un jasmin à la page chérie ;
L'odeur s'est envolée après un si long temps ;
On voudrait la sentir, mais la fleur s'est flétrie.

Ainsi passe l'amour en ce monde inconstant ;
On avait un ami : cet ami vous oublie.
Vous restez isolée et triste maintenant ;
Votre âme délaissée est à jamais meurtrie.

Oh ! non ! pas à jamais ! Dans l'éternel séjour,
Au cœur jadis aimant va renaître l'amour
Et le jasmin fané fleurira de plus belle.

C'est au ciel, c'est là-haut que l'on aime vraiment ;
C'est au ciel que notre âme aime éternellement
Et l'amour infini fait la joie immortelle !

Villequier, 30 septembre 1907.

(C) Veuve depuis peu de temps et qui était venue nous voir à Villequier.

CLOCHES

A Madame A... qui m'avait demandé des vers pour les mettre en musique.

Dès le matin sonnez, ô cloches bien aimées,
Sonnez par la campagne aux sentes embaumées,
Traversez les bosquets, planez sur les sillons,
Franchissez la montagne, emplissez les vallons!

Sonnez encor le soir, argentines et claires,
Pour tinter l'Angélus et ses pieux mystères,
Mêlez votre chanson à la chanson des bois,
A la voix des humains, unissez votre voix...

O cloches du matin, chantez, chantez joyeuses!
Et vous cloches du soir, gémissez douloureuses...
Emportez vers le Ciel, sur les ailes des vents,
Et les âmes des morts et les cœurs des vivants...!

MAY.

BERCEUSE (§)

Vois-tu le soir a des ombres étranges,
Il est très noir et pourrait t'effrayer;
Va donc, enfant, jouer avec les anges,
Va leur sourire et laisse-moi pleurer.

Pour te veiller, voici l'esprit du rêve,
Pour te bercer dans un suprême émoi,
Voici la mer qui chante sur la grève
Et pour t'aimer me voici près de toi!

Villequier, 15 octore 1907.

(§) Cette *Berceuse* et les *Cloches* ont été écrites par May à la demande de la maîtresse du cours suivi par sa sœur Thérèse, pour les mettre en musique ainsi que les *Lacs :* mélodies de M. T. Amirian, composées sur des poésies de May d'Acher, alors âgée de onze ans.

UNE ROSE

Il est une rose charmante
Qui fleurit aux beaux jours de mai;
Son odeur est si pénétrante
Que l'air en est tout embaumé.

Par un rayon d'aube naissante
Parfois son teint est animé,
Parfois une flamme expirante
Effleure un pétale fermé.

Votre visage est cette rose,
L'arome embaumant toute chose :
Votre grâce et votre douceur;

Le rayon d'or : votre sourire,
Qui naît, s'efface et puis expire,
Laissant la joie au fond du cœur.

15 décembre 1907.

VIEUX PORTRAITS

Pour ma tante du Blaisel (D).

J'étais assise au coin de l'âtre;
On avait éteint les flambeaux;
Seul un clair de lune rougeâtre
Illuminait les vieux tableaux.

Et de chaque toile fanée
Je vis descendre à petits pas
L'aïeule en robe surannée,
L'ancêtre en perruque à frimas.

Vifs et menus comme des ombres,
Mystérieux comme des morts,
Ils allaient sous les poutres sombres
Danser les gavottes d'alors.

Et la marquise, ma grand'mère,
Près du clavecin se rassit;
Alors, tendrement, mon grand-père
Vint lui parler du temps jadis.

— *Vous souvient-il d'une soirée?*
— *Eh! oui, je m'en souviens toujours;*
Moins que cette écharpe dorée
Se sont flétris nos chers amours!

Mais la gavotte est terminée...
— *Au revoir! marquise, à demain...*
Et dans chaque toile fanée
Les vieux sont remontés soudain.

L'aïeule a murmuré : « *Je t'aime* »
A mon grand-père, le marquis....
Ils sont d'une douceur extrême
Les chers amours du temps jadis.

Parenty, avril 1908.

(D) Marie de La Loyère, baronne du Blaisel, sœur de ma mère et grand'-tante de May.

HARMONIES (§)

A ma chère Mademoiselle (?).

Près de l'Océan s'élève l'église
Aux vitraux brunis par le vent marin;
Sur le sable d'or meurt l'écume grise
Et l'étoile luit dans le soir serein.

Écoutons là-haut l'orgue qui sanglote,
Jetant sa prière à l'immensité,
Dont la déchirante et plaintive note
Fait résonner l'air dans la nuit d'été.

Écoutons là-bas le flot qui se brise,
La mer exhalant sa douleur sans fin;
Des sombres accords, portés sur la brise,
Montent tristement vers l'azur divin.

Est-ce donc le chant qui rythme la vague?
N'est-ce pas la mer qui berce le chant?
Nul ne le saura... La musique vague
Fait vibrer la nuit où l'ombre s'étend.

De la brume noire un fantôme avance
Grand comme la mer... En se retournant
Il a regardé l'étendue immense
Et m'a regardée... Alors, me fixant,

Il m'a dit : « *Ton âme est la mer profonde,*
D'où tous ces accords montent vers le soir;
Ta douleur poignante est la voix de l'onde,
Mais la voix de l'orgue est un doux espoir. »

Puis il disparut.... J'écoutais encore...
Des sanglots toujours vibraient langoureux;
Mais lorsqu'au matin apparut l'aurore
L'orgue se taisait sous le ciel brumeux.

MAY.

(§) Ecrit dans un moment de spleen, ce 25 juin 1908, à Paris.

EN RELISANT

Souvenir d'antan, ô lettre jaunie,
Parfois on sourit en vous relisant;
Mais on pleure aussi, car la main amie
Qui vous écrivit n'est plus maintenant.

Souvenir d'antan, ô lettre jaunie,
D'un lointain passé souvenir troublant,
Que j'aime à revivre une ancienne vie
Dont vous demeurez un écho tremblant!

Cependant, soudain, quel miracle étrange!
Chaque feuillet semble être une aile d'ange,
Portant mes pensers vers les bienheureux;

Et dans chaque mot, image de flamme,
Il me semble voir étinceler l'âme
Jadis envolée au ciel radieux!

8 juillet 1908.

MORT DE MOUETTE

Je vais souvent rêver près de la mer immense;
Je comprends sa douleur, j'admire sa beauté,
Je m'unis à ses pleurs, j'ai peur de sa démence
Et je m'anéantis dans son énormité...

La mer aime un oiseau : c'est la Mouette grise,
Qui vient se reposer dans son flot inconstant,
Ainsi qu'un Idéal emporté par la brise,
Qui tomberait soudain dans un cœur palpitant.

Les ailes de l'oiseau vont caresser l'écume,
Son être tout entier s'enivre de la mer,
Ainsi que tout à l'heure il se grisait de brume
Et comme dans la nue il s'enivrait d'éther!

Il plane lentement... sa grande aile entr'ouverte;
La vague qui l'accueille a semblé s'apaiser;
Le flot monte... A moitié l'envergure est couverte
Par l'eau bleue où le soir est venu s'iriser.

Il flotte lentement... sa tête s'est baissée;
Il aspire à longs traits son bonheur infini;
La trace de son aile est bientôt effacée;
Je vois qu'il disparaît, s'enfonce... c'est fini!

Hélas! quand le poëte, enivré de sublime,
Mourra-t-il en oiseau, submergé de beauté,
Par un flot d'harmonie emporté vers l'abîme,
Pour s'envoler enfin jusqu'à l'éternité?

Au bord de la mer, août 1908.

LA CHANSON DES BRISES (§)

A Maman.

Les Brises du soir, doucement,
Dans l'air calme où l'ombre s'étend,
Élèvent leurs voix qui murmure
Une berceuse à la nature :

« *Toutes les blessures des cœurs*
« *Nous les fermons comme des fleurs;*
« *Notre harmonie est apaisante,*
« *Nous avons une âme qui chante!* »

Les Brises volent près de moi
Et mon cœur palpite d'émoi;
Je voudrais m'envoler comme elles,
Frisson léger, frôlement d'ailes...

« *Nous avons un cœur qui frémit,*
« *Disent les Brises dans la nuit;*
« *Notre harmonie est enivrante,*
« *Nous avons une âme qui chante!*

Je voudrais vibrer avec vous,
Brises du soir, et comme vous
Être une lyre frémissante...
Donnez-moi votre âme qui chante!

Villequier, octobre 1908.

(§) La Chanson des Brises, sous ce titre : *Brise du soir* (soli et chœurs), poésie de May d'Acher, fut mise en musique par M. T. Amirian.

LA DENTELLIERE

De la pauvre cabane où vit la Dentellière
La porte est grande ouverte. Un rideau soulevé
Laisse filtrer la lune. En plein dans la lumière
La femme est là, fixant l'ouvrage inachevé.

Son ombre étrangement s'étend sur le pavé;
Ses doigts sont indécis sur la toile légère...
La nuit est douce plus qu'elle n'avait rêvé;
De suaves parfums saturent l'atmosphère...

Mais la femme a levé ses yeux noirs, tristement,
Et regardé le ciel lumineux, un moment...
Sur l'ouvrage une larme est tombée, en silence.

De la Vie, ici-bas, nous filons le fuseau;
L'Idéal inatteint nous apparaît si beau
Que notre âme frémit devant son impuissance.

Cahier de brouillons 1908.

SONNET A L'INCONNUE

Mais où donc vous ai-je aperçue,
O vous qui m'obsédez, beauté?
Est-ce à l'église, ou dans la rue?
Est-ce en songe, en réalité?

Et je vous appelle, inconnue,
D'un nom par moi-même inventé,
Et l'obsession continue...
Pourquoi mon cœur est-il hanté?

Mais je ne veux pas vous connaître;
C'est une illusion peut-être
Qui me fait tant penser à vous :

Illusion suave et brève
Qui s'envolera comme un rêve,
Un rêve idéalement doux!

JE T'AIME

Rappelle toi ce soir d'été...
L'oiseau chantait son chant suprême.
Au loin dans l'espace attristé
Les échos répétaient : « *Je t'aime* »

Et sur le grand bois embrumé,
L'oiseau chantant son chant suprême,
Flottait le baiser embaumé
Du vent, qui murmurait : « *Je t'aime* »

Et dans le grand bois embrumé
Le ruisseau le disait lui-même.
Alors tout mon cœur enflammé,
Mon cœur a dit aussi : « *Je t'aime* »

DITES-LE MOI

A mon amie en deuil.

Si vos pleurs veulent du silence,
Dites-le-moi : je me tairai.
Si vous souffrez de ma présence,
Dites-le-moi : je m'en irai.

Si vous aimez qu'on vous console,
Je trouverai des mots très doux
Et je mettrai dans ma parole
La tendresse que j'ai pour vous.

Si vous êtes meurtrie et lasse,
Nous entendrons toutes les deux
Dans la solitude, à voix basse,
Nos deux cœurs se parler entre eux.

Paris, décembre 1908.

IL PLEUT, BERGERE

Chanson pour Maman.

Il pleut, bergère; il pleut... et triste est la journée;
Les nuages du ciel ont mouillé le gazon,
La lumière est éteinte et la rose fanée,
Les cœurs sont froids et gris comme au loin l'horizon.

Il pleut; il pleut, bergère... et vous avez envie
De voir dans un ciel pur le soleil ramené!
Pourquoi chercher si loin? Tout près de vous, ma mie,
Il est par vos beaux yeux un cœur illuminé!...

Paris, décembre 1908.

A MAMAN

Ne saviez-vous donc pas, quand vous jouiez le soir
Quelque réminiscence on ne sait d'où venue,
Que je vous écoutais et que j'aimais vous voir
Imprégner votre cœur de musique inconnue?

Et l'ombre cependant était pleine d'émoi!
Nos âmes en vibrant se frôlaient l'une l'autre.
La vôtre s'exhalait quand vous jouiez pour moi,
La mienne frémissait en écoutant la vôtre.

LE NENUPHAR

A Papa.

Le pâle Nénuphar étoile l'eau profonde,
Que les reflets du soir illuminent encor;
Chaque balancement, chaque frisson de l'onde
Le berce lentement comme un enfant qui dort.

Le divin Nénuphar, fils de Phœbé la blonde,
Semble un vase échappé de l'immortel trésor,
Une coupe où les Dieux s'enivrent loin du monde
En buvant à longs traits de son breuvage d'or.

Ce Nénuphar si blanc, dont la candeur si pure
Jette un dernier rayon dans une nuit obscure,
J'ai voulu le cueillir... Mais hélas ! quand soudain

Je l'arrachai de l'eau, (quelle surprise étrange !)
En regardant la boue attachée à ma main,
Je vis avec horreur qu'il poussait dans la fange...

Janvier 1909.

AUX ARBRES DE VILLEQUIER

Pour Papa.

Quand j'étais enfant autrefois,
Nous partions tous deux dans les bois
Le matin dès l'aurore claire.
Les lapins fuyaient devant nous,
Le parfum des fleurs était doux
Et la brume légère.

Mon père marchait en avant,
Une serpe d'acier brillant
Dans sa main comme un éclair blême;
Attentif il examinait
Les baliveaux de la forêt
Et les marquait lui-même.

Les bois chantaient à tous les vents
Un chant de vie et de printemps;
Mais, lorsque le marquait mon père,
Chaque arbre sous le soleil d'or
Psalmodiait un chant de mort
Doux comme une prière.

Et près de chaque arbre blessé
A mon tour aussi j'ai passé,
J'ai posé ma main sur sa plaie :
La sève coulait de son cœur
Et je lui contais ma douleur...
J'aimais tant ma futaie!

Et jusqu'à moi tous inclinaient
Leurs rameaux souples et disaient :
Écoute la voix de la brise ;
Elle t'apporte notre chant,
Tu le comprends, âme d'enfant,
Et nous t'avons comprise.

Aucun n'avait la même voix;
Quand ils parlaient tous à la fois,
C'était comme un bruit de mer basse;
Bouleaux, platanes, hêtres verts,
Tous venaient me chanter des vers
Qui vibraient dans l'espace...

En hiver, les jours froids venus,
Je les revoyais abattus
Tous mes chantres, tous mes poëtes...
Ils tombaient de si près des cieux
Que j'avais tout à coup peur d'eux!
Mais j'embrassais leurs têtes,

Villequier, Pâques 1909.

UN EVANGILE

Saint Matthieu, VIII, 23-37; Saint Luc, VIII, 22-25; Saint Marc, IV, 35-40

A la duchesse d'Harcourt (E).

Vers le soir Il leur dit : « *Passons à d'autres rives.* »
Et Pierre renvoya les foules attentives...
Les disciples alors et Jésus avec eux
Étant montés en barque, un vent impétueux
S'engouffra tout à coup dans leur voile rebelle,
De sorte que les flots recouvraient la nacelle.
Ils étaient en péril et le bateau sombrait.
A la poupe accoudé pourtant Jésus dormait.
Or, s'approchant de Lui, les Douze l'éveillèrent,
Et, saisis de frayeur, ensemble ils s'écrièrent :
« *Seigneur, nous périssons, sauvez-nous, sauvez-nous!* »
Et Jésus se leva majestueux et doux;
Les éclairs fulgurants le nimbaient de lumière
Et dans le grand tumulte Il supplia son Père.
Il étendit la main et dit au vent : « *Tais-toi* ».
Aux flots : « *Apaisez-vous* »; à la mer : « *Calme-toi* ».
Alors le vent se tait, la tempête se calme
Et sur Génézareth il se fait un grand calme.
Puis s'adressant aux Douze encore tremblants d'effroi :
« *Pourquoi donc craignez-vous, hommes de peu de foi!* »
Dit-Il. ... Et tous songeaient en leur âme étonnée :
« *Qui donc ainsi commande à la mer déchaînée?* »

Villequier, septembre 1909.

(E) Marie de La Rochefoucauld, amie d'enfance de sa mère.

VOUS M'AVEZ DEMANDE MES VERS

A ma chère Mademoiselle (F).

Voici mes vers, ils sont pour vous,
Pour vous seule, car je vous aime;
Ne valant rien, ils ont quand même
Un certain charme frais et doux.

C'est qu'ils n'ont pas été montrés,
Leurs paroles sont naturelles :
Ce sont des papillons dorés
Dont on n'effleure pas les ailes...

Votre doigt sera caressant
Et vous ne les froisserez guère,
Ils prendront votre main légère
Pour la fleur qu'on frôle en passant :

Se tromperont-ils?... Gardez-les,
Mais ne les faites point connaître :
Ce sont des papillons ailés
Qu'une autre main tuerait peut-être!

Paris, 23 décembre 1909.

(F) Une de ses maîtresses de classe?

CONSOLATRIX

A ma tante du Blaisel.

Vous aimiez à tresser des guirlandes de roses,
Enfant... mais, un matin qu'il scintillait des pleurs,
Des larmes de rosée en leurs coupes décloses,
Vous avez demandé pourquoi pleuraient les fleurs?

Comme votre âme était une âme qui console,
Après avoir séché leurs larmes tendrement
D'un baiser, vous avez près de chaque corolle
Posé ces autres fleurs, vos lèvres, un moment...

Puis vous avez suivi les routes incertaines
De la Vie, en cueillant encor comme autrefois
Les roses du matin ou du soir, fleurs humaines ;
Vous essuyiez les pleurs dont elles étaient pleines

Et leur triste rosée a parfumé vos doigts!

Paris, février 1910.

COMPLIMENT

pour la fête de Mlle Hébert
Directrice de l'Institut de la Madeleine

18 mars 1910.

Pour dire de vieilles paroles,
Exprimer de vieux sentiments,
Il faut prendre de vieux symboles...
Voici des roses de printemps.

La plus embaumée est vous-même,
Et les feuilles qui sont autour,
Aussi fraîches que notre amour,
Toutes les maîtresses qu'on aime.

Et puis... il reste les épines,
Toute rose en a, voyez-vous!
Et les petites pointes fines
Qui font souvent si mal... c'est nous!

Auprès de votre cœur sont-elles?
Vous nous le dites quelquefois.
Il fut meurtri plus d'une fois,
Ce pauvre cœur, par les cruelles!

Mais ce soir nous venons vous dire
Nos regrets, vous offrir nos vœux,
Nous voulons que votre sourire
Nous soit un clair rayon des cieux.

Et de nos âmes enfantines,
Que vous chérissez malgré tout,
On verra des roses partout
Éclore... et cacher les épines.

MAY.

LES ARGONAUTES

Douze Grecs sont partis dans le jour qui se lève;
Ils quittent leur famille et laissent leur maison
Pour mener leur navire aux rivages du rêve,
Pour se battre en Colchide et ravir la Toison.

Le regard dans l'espace et la main sur le glaive,
Beau comme un demi-dieu, debout, se tient Jason;
Orphée a pris sa lyre et sa voix qui s'élève
Fait tressaillir la mer et pâlir l'horizon...

Et moi, mes songes bleus sont tout mon équipage,
Et cependant je veux entrer dans le sillage
De l'immortel vaisseau du mythe oriental!

Au matin de la vie, en nouvelle Argonaute,
Je mets ma barque à flot, sans crainte, à la mer haute,
Et je pars en chantant conquérir l'Idéal!

Paris, avril 1910.

BALLADE
A CEUX QUE J'AIME

Vous à qui je dis toutes choses,
O mes amis que j'aime tant,
Jeunes ou vieux, gais ou moroses,
Dont je connais le cœur constant ;
Amis, qui souffrez quand je pleure
Et riez quand je suis content,
Je pense à vous vingt fois par heure,
Je pense à vous à chaque instant.

Me voici dans la solitude,
Et chacun de vous est absent,
Et je suis bien triste à l'étude;
Que faites-vous donc à présent ?
Êtes-vous dans votre demeure
Ou dehors sous le ciel ardent ?
Je pense à vous vingt fois par heure,
Je pense à vous à chaque instant.

Ah ! si vous pouviez tout entendre,
Vous auriez senti bien souvent
Mon souvenir fidèle et tendre
Passer comme un souffle de vent;
Vous le verriez, qui vous effleure
Comme une écharpe au pli mouvant.
Je pense à vous vingt fois par heure,
Je pense à vous à chaque instant.

ENVOI

Vous êtes loin et je demeure...
M'oubliez-vous ? ... Moi nonobstant
Je pense à vous vingt fois par heure,
Je pense à vous à chaque instant.

Paris, 15 mai 1910.

CHARITE

Prends ton âme dans tes mains;
Ton âme est un grand trésor ;
Jette-la vers les humains
Comme on jetterait de l'or.

Que ton cœur soit grand ouvert,
Qu'il n'ait pas ses portes closes;
Fais-y du feu tout l'hiver,
L'été remplis-le de roses.

Que les pauvres voyageurs
S'asseoient à ta bonne table,
Et pour consoler leurs cœurs,
Sois un hôte secourable.

Quand tu monteras aux cieux,
A ton âme qui s'envole
Les regards des malheureux
Tisseront une auréole.

Mai 1910.

J'AI TELLEMENT BESOIN D'AIMER

Si j'avais un hôtel, ma mie,
Je le laisserais grand ouvert
Et les pauvres que je convie
Y trouveraient gîte et couvert.

Je vous en prie, entrez, ma mie,
Entrez vous tous qui passerez,
Vous, les fatigués de la vie,
Vous les miséreux qui pleurez.

Et comme un vin qui réconforte,
Voici mon amour tout entier;
Voyez, j'ouvre pour vous ma porte :
J'ai tellement besoin d'aimer.

Hélas! ils entreront sans doute
Les voyageurs qui passeront,
Mais quand ils reprendront leur route
Combien se le rappelleront?

Lorsqu'on a fini le voyage,
Se souvient-on de l'hôtelier
Et de ce gîte de passage
Qui fut le vôtre un jour entier?

LE CONVIVE

Après une visite aux Jardins Ouvriers.

Pour moi seule j'avais un festin préparé...
Alors je me suis dit soudain : j'inviterai,
Pour manger à ma table, un misérable hère,
Un de ceux qui jamais ne firent bonne chère.
Et le pauvre est venu, tout grelottant de faim...
Jusqu'au bord j'ai rempli son verre de bon vin,
D'un vieux vin Bourguignon sentant la violette
Et j'ai bu son plaisir dans son regard en fête.

Et pour moi seule aussi j'avais tant de bonheur
Qu'il me fallait te voir au festin de mon cœur,
Car j'avais deviné que ta vie était triste
Et je ne voulais pas jouir en égoïste.
Je déposai ma joie entière devant toi...
Hélas! tu n'as pas su partager avec moi!
Je porte dans mon âme une richesse vile,
Mon trésor ne vaut rien puisqu'il est inutile,
Et que je dois passer près des cœurs douloureux
Sans pouvoir partager mon bonheur avec eux...

. . . .
. . . .

Ah! reprenez, Seigneur, reprenez votre bien!
Pourquoi me donner tant lorsque d'autres n'ont rien?
Ou bien permettez-moi de dire à ceux que j'aime :
« Oui, ma joie est à vous beaucoup plus qu'à moi-même;
Entrez, voici mon cœur ouvert à deux battants,
Puisez à mon bonheur et repartez contents! »

Paris, 22 mai 1910.

ETRE POETE

Je le voudrais bien, mais je n'ose,
Et lorsque j'ose, je ne peux.
Il me manque encor quelque chose
Je suis encor trop loin des cieux.

Je sens pourtant des chanterelles
Qui résonnent si haut, si fort,
Qu'elles semblent avoir des ailes
Pour voler, poétique essor.

Pour s'élancer dans les espaces
Et chanter là toutes en chœur,
Chanter jusqu'à s'arrêter lasses
Et puis se taire dans mon cœur.

Mon âme est la forêt immense,
Qui frémit quand passe le vent,
Et nul n'imposera silence
A son soupir toujours fervent.

Elle est l'écho qui vient redire
Toutes les notes qu'il perçoit,
Elle est le luth ou bien la lyre
Qui s'éveille au contact du doigt.

Mais la forêt est si lointaine
Que seul le ramier la connaît;
Dans une cave souterraine
L'écho recèle son secret.

Je suis le cygne qui s'enivre
Des chants en lui vibrants, ailés;
Le cygne cessera de vivre
Quand ces chants seront envolés.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

A Mademoiselle Tardy.

Mon Esprit est un parc solitaire et fermé;
Il y pousse des fleurs avec des herbes folles
Et des roses des bois, dans un coin parfumé,
Dont la ronce grimpante a griffé les corolles.

Mon Cœur est un château de Belle au Bois dormant,
Caché dans un fouillis d'arbres inextricable,
Où toujours les oiseaux se taisent en passant,
Car le silence y règne en Seigneur implacable.

Mon Ame est la Princesse Enchantée et qui dort
Sur un lit de brocart dans ce château morose...
D'un unique baiser mis sur ses cheveux d'or
Je la réveillerais... mais j'hésite et je n'ose,

Craignant d'effaroucher son sourire lointain...
Quelquefois cependant je me penche vers Elle,
J'effleure ses longs cils et m'arrête soudain,
Parce que j'ai trop peur de la trouver moins belle...

Villequier, 30 juillet 1910.

SONNET
POUR TA ROSE

A ma soeur Thérèse.

Il m'a fallu ce soir, malgré ma lassitude,
Reprendre le travail un moment arrêté.
J'ai trouvé sur mon livre une Rose d'été,
Quand je suis revenue à ma table d'étude.

Sa senteur embaumait toute ma solitude...
Comme avant mon départ le livre était resté
Grand ouvert au feuillet où je l'avais quitté;
Ma chambre avait gardé son air de quiétude.

Et la fleur était pourpre et sa suave odeur
Pénétrait doucement jusqu'au fond de mon cœur.
Vois-tu, j'ai deviné d'où venait cette Rose...

Pour que je sois moins seule et moins triste au retour
C'est toi qui l'as posée... et dans mon cœur morose,
Quand paraît ton image, il s'entr'ouvre à l'amour.

Villequier, août 1910.

POUR THERESE

Hier nous avions pris un chemin de berger
Montant vers la colline où pousse la bruyère;
On sentait le soleil sous le brouillard léger
Comme on sent un regard que voile une paupière.

Nous cueillîmes des fleurs sur la lande vermeille,
Mais bien vite nos doigts de cueillir furent las;
Comme nous n'avions pas emporté de corbeille,
Il fallut ramasser la moisson dans nos bras.

Par-dessus ton épaule ayant mis la bruyère,
Tu marchais devant nous, pensive, sans nous voir;
Et moi, j'avais plongé mon âme tout entière
Dans l'extase idéale et divine du soir!

J'aurais voulu chanter pour dire mon ivresse,
Mais ma voix hésitait comme un oiseau blessé;
Et je cherchais des mots embaumés de tendresse
Comme en dit la forêt, quand le vent a passé.

J'avais en moi captif un élan d'harmonie,
Tout un vol enivré qu'une main arrêta.
Alors, les yeux remplis d'une joie infinie,
Ton cœur, ayant soudain compris mon cœur, chanta...

Villequier, septembre 1910.

GLYCINES

For a Friend.

J'adore les glycines pâles,
Surtout à l'arrière-saison;
On dirait des grappes d'opales
Ou bien des bulles d'horizon,

Ou des yeux ouverts, pleins de rêve...
Et dans un geste de baiser
Elles s'alanguissent sans trêve
Autour du vieux mur familier.

Ce sont les fleurs de la tristesse,
Elles portent le demi-deuil;
Je leur trouve plus de tendresse
Pour le départ que pour l'accueil;

Leur teinte est mauve et nuancée,
Leur tige pleine de vigueur :
Ainsi s'enroule ma pensée,
Ma chérie, autour de ton cœur.

Combien tu la sentiras fine
Et douce en son affection!
Ma pensée est une glycine
Comme ton âme est ma maison.

Et combien tu la verras franche
Et forte en sa fidélité!
Car ma pensée est une branche
Qui fleurit l'hiver et l'été.

Et c'est vers toi qu'elle s'élève
Et si tu lui manquais un jour,
Tu ferais s'écrouler son rêve,
Et se briser tout mon amour.

Villequier, septembre 1910.

L'ETANG PROFOND

A une amie en deuil.

Oui, toujours le gouffre sans fond
M'attire vers son onde pure
Et j'aime mieux l'Étang profond
Que le gai ruisseau qui murmure;

On y voit souvent des remous
Monter sans bruit jusqu'à l'air libre;
Eaux mortes! vous réveillez-vous?
Est-ce donc votre âme qui vibre?

Mais je chéris les cœurs brisés,
Tombes closes et douloureuses,
Abîmes par les pleurs creusés,
Bien plus que les ondes rêveuses;

J'aime les pauvres cœurs meurtris
Des coups qu'ils reçurent naguère
Et qu'on pourrait croire guéris
Tant ils semblent pleins de lumière.

Cette lumière est-elle en eux?
Non! Comme les ondes frémissent
En reflétant l'azur des Cieux
C'est l'Au-delà qu'ils réfléchissent;

Pour un mot qu'on leur a jeté,
Pour des rires d'enfant qui sonnent,
Ainsi que l'Étang agité
Ils s'éclairent... puis ils frissonnent!

— Et j'ai compris un cœur profond,
A tous il cachait sa tristesse,
Mais je l'ai vu jusques au fond
A la clarté de ma tendresse...

Villequier, 21 septembre 1910.

LA VOIX DE LA NATURE

N'as-tu jamais senti ton cœur bondir soudain
Dans un bonheur subit sans motifs et sans causes ?
N'as-tu jamais souri joyeusement aux roses
Quand tu te promenais seule dans le jardin ?

A quelque compagnon invisible et subtil
N'as-tu pas murmuré sans le vouloir : « *Je t'aime?* »
Et quand tu l'avais dit, étonnée, en toi-même
N'as-tu pas demandé : « *Où mon cœur s'en va-t-il?* »

N'as-tu pas oublié quelquefois, un moment,
Dans la vie ici-bas si pleine de tristesse,
Que le cœur isolé voudrait de la tendresse
Et n'as-tu pas surpris des baisers dans le vent?

C'est ma pensée, enfant, qui te cherche et te suit;
La fleur te la redit et le vent la murmure.
Et soudain tu comprends *la Voix de la Nature*...
Alors ton cœur, en l'écoutant parler, frémit.

VOS CHEVEUX

Vos cheveux, déferlant comme des vagues folles
Sur votre front pareil à quelque blanche fleur,
Semblent baigner ce soir dans la fauve lueur
Dont le soleil couchant embrase les corolles.

Ils ombragent vos yeux, bleus, aux regards profonds
Et si tristes parfois... ; légers comme la mousse
Ils ont des reflets roux et vous n'êtes pas rousse,
Des scintillements d'or, mais ils ne sont pas blonds !

C'est la teinte incrustée aux bords des porcelaines
Que brûlent les vapeurs odorantes du thé,
C'est la nuance ardente, à la fin de l'été,
Des frémissants taillis de bouleaux ou de frênes.

Ils ondulent ainsi que la crête des flots
A l'heure du reflux... Le vent qui tourbillonne
Les saisit, les prenant pour des feuilles d'automne ;
Le papillon les croit des cytises déclos ;

Ils ont des chatoiements d'étincelle qui vole...
Et vous me rappelez, avec votre air pensif,
L'archange extasié d'un vitrail primitif
Aux cheveux lumineux nimbés d'une auréole !

Villequier, octobre 1910.

BALLADE

A Suzanne Hély d'Oissel (G).

Ma Jeunesse, soyez joyeuse,
Allez toujours en souriant;
Soyez une aube radieuse,
Soyez un matin rayonnant.
L'avenir est votre richesse,
Votre monde les espoirs fous...
Oh! ma Jeunesse, ma Jeunesse
Toute la Joie est devant vous.

Ma Jeunesse, soyez vaillante,
Qu'on puisse dire : elle a vécu;
Comme un soldat dans la tourmente
Elle meurt, mais elle a vaincu...
Comme armure ayez la tendresse,
La foi pour épée. — Armez-vous.
Oh! ma Jeunesse, ma Jeunesse,
Toute la Peine est devant vous.

Ma Jeunesse, soyez si fière
Que tous les rois soient étonnés;
Aimez le nom héréditaire
Et tous ceux dont vous le tenez;
Soyez sans tache et sans faiblesse,
Comme ils le furent avant vous.
Oh! ma Jeunesse, ma Jeunesse,
Tout le Passé veille sur vous.

Envoi :

Venez, ma Jeunesse. C'est l'heure
Et je ne suis plus une enfant;
Il faut marcher... Rien ne demeure
Et l'homme ne vit qu'en passant;
N'ayez pas peur de la tristesse,
Ni des souffrances... Battez-vous.
Oh! ma Jeunesse, ma Jeunesse,
La Vie immense est devant vous!

Villequier, octobre 1910.

(G) Mme Luis Bemberg.

ARRIVEE

So long and yet so brief!
So prized and yet so cheap!
So longed and loved and expected
And so uncertain...
Alas! Alas!
tis life's way, Horatio!

Vous arriverez à la nuit tombante
A travers les bois de Maulevrier.
Je vous attendrai l'âme frémissante
Toute seule auprès d'un grand peuplier.

Je prendrai le vent chantant dans les branches
Pour les pas rythmés de nos bons chevaux
Et je croirai voir nos lanternes blanches
De leurs chauds reflets nimbant les bouleaux.

Je m'élancerai très souvent, sans cause,
Croyant vous ouvrir et vous recevoir,
Et si mon accueil sert à quelque chose,
C'est à faire entrer la brise du soir...

Puis je songerai dans l'ombre changeante
Que l'heure rêvée est venue enfin...
Je savourerai mon exquise attente,
J'aurai presque peur d'être au lendemain.

Soudain dans le parc une lueur brille...
Dominant le bruit des pas réguliers,
J'entendrai tourner et grincer la grille
Et sur le chemin crier les graviers.

J'irai, j'ouvrirai la porte fermée;
Le vent sifflera, frôlant mes cheveux;
Ma main pressera votre main aimée...
Et nous nous tairons pour écouter mieux
Nos cœurs murmurer à voix basse entre eux.

Brouillon, octobre 1910.

LES CLES

A la manière de Maeterlinck (H).

J'ai pris la Clé de mon château,
Par la fenêtre l'ai lancée;
Je l'ai vue éclabousser l'eau;
Dans la mer elle est enfoncée...

J'ai perdu la Clé de mes tours,
J'ai perdu la Clé de ma porte,
Je serai prisonnier toujours
Puisque ma confiance est morte.

J'ai perdu la Clé de mon cœur,
(Mon cœur est une forteresse);
Je ne dirai plus ma douleur,
Vous ne saurez point ma tristesse.

Je ne veux pas m'ouvrir à vous,
Car je suis devenu sauvage
Et défiant comme les loups
Qu'on enferme dans une cage!

Non! on n'entre plus dans ma cour
Par le portail comme naguère;
Il faut escalader ma tour...!!
Ah! si quelqu'un voulait le faire...!!!

Villequier, octobre 1910.

(H) En revenant d'une excursion à l'Abbaye de Saint-Wandrille où habitait Maeterlinck.

A LA MAETERLINCK

J'attends le jour où vous viendrez,
(Souvenez-vous de vos promesses);
J'attends le jour où vous viendrez;
Nos chers amours seront poudrés
Des lys blancs de nos allégresses.

J'attends le jour où vous viendrez,
(L'attente d'une joie est joie);
J'attends le jour où vous viendrez;
Je sais ce que vous me direz :
Il faut enfin que je vous voie.

Mon cœur est fou comme un enfant,
(Mais si vous n'étiez pas la même?)
Mon cœur est fou comme un enfant;
Il espère en vous maintenant,
Mais il a peur de vous quand même.

Mon âme lâche espère et craint,
(Si vous aviez changé peut-être?)
Mon âme lâche espère et craint.
Triste et las comme serait plaint
Hélas! Hélas! tout mon pauvre être...

Le Temps peut toucher vos cheveux,
(La terne chevelure grise!);
Le Temps peut toucher vos cheveux,
Mettre des rides sous vos yeux...
Qu'il me laisse votre âme exquise.

Cahier de brouillons, octobre 1910.

CHANSON

A la Maeterlinck.

Je viens te prendre par la main;
Allons tous deux dans mon jardin :
— Car c'est le jardin de mon cœur.

Voici le soleil, du soleil
Violet, orange et vermeil :
— C'est le soleil de mon bonheur.

Voici les brises qui murmurent;
Entends les feuilles qui susurrent :
— Ce sont les chants de ma tristesse.

Et voici des touffes de roses;
Que de roses fraîches écloses!
— Ce sont les fleurs de ma tendresse.

Je vais me taire, si tu veux,
Mais nos cœurs parleront entre eux,
Comme les feuilles dans le vent.

Je vais me taire, si tu veux,
Mais il brillera dans mes yeux
Du soleil, du soleil levant!

Octobre 1910.

CHANSON DE LA FEMME DANOISE

(Imitation de Kipling).

Qu'est-ce qu'un foyer, qu'est-ce que mon âme?
Tu les as quittés pour la Reine infâme;
Et la Mer, Thorkild, m'a volé ta flamme.

Elle est sans un toit pour te faire accueil
Et son cœur béant n'est qu'un noir cercueil
Couvert de varechs pour voiles de deuil...

Elle est sans baisers, elle est sans caresses;
Où sont ses amours, ses vaines tendresses?
N'écoute donc plus ses fausses promesses.

Hélas! tous les ans la même saison,
Qui fleurit les bois, t'ôte la raison,
Et tu laisses femme, enfants et maison.

Tu cours visiter les flancs du navire,
Tu vas écouter la Mer qui t'attire;
Tu cargues ta voile au vent qui soupire.

Puis tu vogues droit vers les ouragans
Au pâle pays des glaciers mouvants
Vers la région où clament les vents.

Qu'est-ce qu'un foyer, qu'est-ce que ta flamme?
Tu les as quittés pour la Reine infâme;
Et la Mer, Thorkild, m'a volé ton âme.

TAISEZ-VOUS!... TAISEZ-VOUS... (I)

Taisez-vous! Taisez-vous!... Je connais la souffrance;
Laissez-moi deviner votre état douloureux;
Demeurons un instant côte à côte, en silence,
Et laissons nos deux cœurs pleurer tout bas entre eux.

Taisez-vous! Taisez-vous!... A quoi bon nous connaître?
Nous sommes deux vaisseaux se croisant sur la mer.
A quoi bon entr'ouvrir et profaner peut-être
Le cénacle de l'âme ou le jardin désert?

Oui! c'est la même peine et la même pensée
Qui nous trouble ici-bas sans que nous le disions.
Nous nous sommes hélés pendant la traversée
Parce que nous portons les mêmes pavillons.

C'est la mer de la vie autour de nous qui gronde,
Le vent de la douleur autour de nous qui bruit.
Nos cœurs sont les jouets de l'orage et de l'onde,
Nous sommes deux vaisseaux qui passent dans la nuit.

(I) Ebauche probable, trouvée dans un cahier de brouillons de *Deux Vaisseaux dans la Nuit.*

DEUX VAISSEAUX DANS LA NUIT

« Ships that meet in the night: »

Nos cœurs sont les jouets de l'orage et de l'onde;
Le vent de la Douleur nous enveloppe et fuit,
Le souffle de la Mort tout autour de nous gronde;
Nous sommes deux Vaisseaux se croisant dans la Nuit.

Nous nous sommes hélés pendant la traversée
Parce que nous portons les mêmes pavillons;
C'est la même tristesse et la même pensée
Qui hante nos esprits sans que nous le disions.

Nous nous sommes parlé malgré la brume grise;
Votre voix dominait la clameur de la mer...
Et mon âme en frôlant la vôtre l'a comprise :
C'est la même douleur au souvenir amer.

Mais si le vent vous laisse amener votre voile,
Si le flot vous permet de m'aborder encor,
Venez! nous voguerons sous une même étoile
Et nous irons mouiller ensemble au même port.

A peine avons-nous eu le temps de nous connaître...
Nous passons, nous passons, nous passons... Aujourd'hui
Le flux nous rapprocha... mais le reflux peut-être...
Nous sommes deux Vaisseaux se croisant dans la Nuit.

A L'EGLISE

Je regarde souvent, le Dimanche à la Messe,
Les oiseaux par hasard dans l'Eglise égarés,
Qui cherchent une issue et volètent sans cesse
En poussant des cris effarés.

Ils ont pris pour un bois la nef de pierre grise,
Mais les troncs sont si froids qu'ils perchent étonnés :
Ce n'est pas la forêt où murmure la brise...
Ils se sentent abàndonnés.

Dans les poutres ils croient reconnaître des branches,
Mais où sont le feuillage et les rameaux mouvants?
Des chapiteaux pareils à des corolles blanches
Les fleurs n'ondulent pas aux vents!

A travers les vitraux aux couleurs éclatantes
On aperçoit des champs... mais ils n'embaument pas!
Des cierges on ne voit que des lueurs tremblantes...
Mais le soleil ne tremble pas.

Mon âme est un oiseau qui cherche la lumière
Quand un désir poursuit mes rêves inquiets;
Je veux de la Beauté, de la Beauté sur terre!
Et n'en trouve que des reflets.

Et c'est pourquoi mon cœur palpite et bat des ailes
En voulant l'Infini dans sa captivité!
Et, quand de sa prison les murailles sont belles,
Il se meurtrit à la Beauté.

Les portes s'ouvriront pour moi, bientôt peut-être,
Et mon âme prendra son vol vers les clartés,
La lumière divine inondera mon être
Ebloui!... Mon âme, chantez!

MOTS D'ENFANT

A Jacqueline de Pange (J).

Tu voudras « *être poëte* »
Tu veux devenir auteur.
Comme des oiseaux en fête,
Des chants vibrent dans ton cœur.

Mais « *tu ne sais pas écrire,*
Tu n'es qu'un petit enfant ».
Qu'importe! si ton sourire
Est un poëme vivant!

Et tu trouves « *que c'est triste*
Et qu'on attend bien longtemps
Pour devenir une artiste... »
Mais l'enfance est le printemps

Où frémit la sève ardente...
Et ton âme va s'ouvrir
Comme une divine plante
Que l'été fera fleurir!

Qu'elle pousse en pleine terre
Sous le soleil et le vent!
Les précoces fleurs de serre
Se flétrissent trop souvent...

Puis quand la moisson déclose
Embaumera ton jardin,
Ouvrant la barrière close,
Tu me prendras par la main,

Et nous irons, à la brune,
Parmi les fleurs, pas à pas,
Et tu m'en cueilleras une...
— Et nous chanterons tout bas!

Décembre 1910.

(J) La comtesse B. de la Bouillerie.

LUMIERE

A Nine Hély d'Oissel (K).

Le ciel est vert, orange et mauve.
Dans le clair matin lumineux
J'ai contemplé le soleil fauve
En face... et j'ai fermé les yeux,
En retenant sous ma paupière
Et dans mes regards éblouis
Comme un flamboiement de lumière
Et de rayons épanouis;
Puis, quand sur les objets moroses
J'ai rouvert mes yeux scintillants,
Les plus tristes m'ont paru roses,
Les plus sombres étincelants,
Car je gardais sous ma prunelle
La splendeur de l'astre vermeil!

. . . .

Mon âme! toute chose est belle
Que tu contemples au soleil!
Ouvre donc les yeux et sois pure
Et cherchant l'*Idéal* partout
Vois dans l'Art et dans la Nature
DIEU ... soleil illuminant tout;
Puis referme-les et sois fière;
Son éblouissante clarté
Emplira ton cœur de Lumière
Et ta souffrance de Beauté.

Paris, décembre 1910.

(K) Mme André de Laboulaye.

RONDEL

Un château sans portraits est un château sans vie
Et désert comme un cœur qui ne se souvient pas...
Pour qu'un petit enfant, en te tendant les bras,
Demande : « *Quelle est donc la dame si jolie?* »

Veux-tu que nous mettions ton pastel, ma chérie,
Dans cette galerie où résonnent nos pas?
Un château sans portraits est un château sans vie
Et désert comme un cœur qui ne se souvient pas.

Et ton pastel dira dans cette galerie :
« *C'est ton aïeule, enfant, à qui tu tends les bras;*
Les morts toujours aimés ont leur place ici-bas
Et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie. »
Un château sans portraits est un château sans vie
Et désert comme un cœur qui ne se souvient pas.

(Trouvé écrit au crayon dans un cahier de classe.)

A CEUX QUE J'AIME
A LA VEILLE DE MES QUINZE ANS

Me voici donc debout au seuil de l'existence
Avec tout l'idéal et l'espoir devant moi;
Malgré toute la peine et toute la souffrance
Je regarde la vie en face et sans émoi.

Je sais qu'il faut lutter en un duel terrible;
Je mettrai dans mon cœur la force du soldat;
Je sais bien que la vie, hélas! est invincible,
Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat!

Je sais que mon enfance eut à peine assez d'ombre
Pour me faire entrevoir la clarté du bonheur;
Et, puisque l'avenir peut-être sera sombre,
J'ai fait provision de soleil dans mon cœur!

Donnez-moi l'accolade aujourd'hui, vous que j'aime,
Ainsi qu'au chevalier nouvellement armé
Qui s'élance... Mais non, je suis toujours la même
Et resterai toujours votre petite May...

Paris, 24 janvier 1911.

VISION — REVERIES

(Au pays des Hellènes)

A M. René Bazin.

Les femmes, vers le soir, au pays des Hellènes,
Descendant pour remplir avec des gestes lents
Leurs amphores, s'asseoient aux rebords des fontaines
Et baissent leurs beaux yeux vers ces miroirs tremblants.

L'albâtre est éclatant de leurs amphores pleines,
Mais leurs bras relevés semblent encor plus blancs,
Lorsque se redressant avec des airs de reines
Elles vont repartir de leurs pas indolents.

C'est ainsi que parfois mes douces rêveries,
A l'heure où le jour tombe, en longues théories,
Aux sources de mon cœur lentement vont s'asseoir,

Et, se penchant vers moi, me parlent à voix basse...
... Ah! pourquoi donc t'enfuir, heure divine, où passe
Leur murmure confus dans la brume du soir?

Paris, 23 février 1911.

PREFACE AUX « PRIMEVERES »

Quand Mai paraît naissent les fleurs;
Il jette ses premières roses
Aux familles d'oiseaux siffleurs
Qui dans les branches sont écloses.

Mai vient comme un enfant joyeux
Tout bouillonnant de vie ardente;
Avec du soleil dans les yeux
Et des lys dans les bras, il chante.

Et mon cœur m'a dit : « Il est temps,
Chante aussi, chante ton ivresse! »
— Voici les fleurs de mon printemps
Et les chansons de ma jeunesse.

PREFACE

Des feuilles mortes cet automne
J'ai fait un tas dans le chemin;
Au vent du soir je l'abandonne,
Il sera dispersé demain.

O vent qui passe, vent qui passe,
Emporte-les tout doucement,
Fais-toi murmure dans l'espace
Et léger comme un frôlement.

Fais-les voler comme des ailes
Dans la lumière des soirs d'or;
Vois-tu, ce sont des feuilles frêles
Qu'il ne faut pas serrer trop fort;

Elles ont poussé dans la sève
Et la jeunesse de mon cœur;
Ce sont les filles de mon rêve
Et les enfants de mon bonheur.

Cahier de brouillons.

CHANSON POUR LA DERNIERE HEURE

Ouvrez bien grande la fenêtre
Près de son lit. Ne pleurez pas...
Elle va revivre peut-être
En sentant l'odeur des lilas.

En plein soleil, à tous les vents,
Ouvrez bien grande la fenêtre.
On ne meurt jamais au printemps;
Elle va revivre peut-être.

Écoutez la sève qui chante
En plein soleil, à tous les vents.
Non! la vie est bien trop vivante;
On ne meurt jamais au printemps!

Dites-lui que les foins sont d'or,
Écoutez la sève qui chante;
Elle voudra revivre encor
Car la vie est bien trop vivante!

Auprès d'elle mettez des roses;
Dites-lui que les foins sont d'or;
Elle aimera toutes ces choses,
Elle voudra revivre encor.

Mais si Dieu la veut pour Lui seul,
Auprès d'elle mettez des roses;
Qu'on lui tisse un très blanc linceul...
Elle aimera toutes ces choses.

Laissez partir la bien-aimée,
Si Dieu la veut pour Lui tout seul
Et que la brise parfumée
Vienne caresser son linceul.

En paix laissez-la s'en aller;
Laissez partir la bien-aimée,
Pour qu'elle puisse s'envoler
Comme la brise parfumée;

Dans l'odeur des fleurs qui vont naître
En paix laissez-la s'en aller;
Ouvrez bien grande la fenêtre
Pour qu'elle puisse s'envoler.

Laissez partir la bien-aimée;
Laissez partir la bien-aimée...

21 mars 1911.

SAVIGNY

Dis-moi, te souvient-il du château de grand'mère
Avec ses quatre tours, ses grilles, son fossé,
Ses vastes souterrains tout remplis de mystère
Et son vieux pont-levis, vestige du passé?

T'en souvient-il encore? Au fond d'une tour sombre
S'étagent trois salons où l'on n'entrait jamais.
J'y songe bien souvent le soir, dans la pénombre,
J'en rêve... Et je revois cette tour que j'aimais,

Dont les portes pour nous ne furent pas ouvertes...
Sans avoir découvert leur secret enfermé
Et qui nous attirait dans ces salles désertes
Nous avons dû quitter le château bien-aimé.

Mais viens et, si tu veux, nous monterons ensemble
Dans un autre donjon que tu ne connais pas,
Par un autre escalier dont l'écho vibre et tremble
En mourant tristement dans le bruit de nos pas.

Regarde bien! Ma tour est presque abandonnée,
Personne n'a marché dans ses longs corridors;
Mais pour toi j'ouvrirai la porte condamnée,
A toi je vais montrer mes précieux trésors.

Dans le premier salon vois-tu les miniatures,
Les portraits des aïeux que rien n'a pu ternir,
Les paysages fins aux nuances très pures?
Chacun de ces tableaux m'est un cher souvenir.

Dans le second, plus haut, j'ai caché mes souffrances;
Ces diamants si clairs sont des pleurs répandus,
Ces émeraudes sont mes folles espérances
Et ces rubis sanglants tous mes bonheurs perdus.

Plus haut, encor plus haut, dans la dernière salle
Vois le plus beau joyau que j'aie en mon trésor;
Regarde : Auréolé de clarté vespérale
Comme une fleur mystique est un encensoir d'or,

D'où ma prière monte en volant sur les ailes
De l'encens onduleux à l'exquise senteur;
Et parfois il scintille un bouquet d'étincelles
Illuminant soudain le château de mon cœur.

Pâques 1911 (16 avril).

AU VIEUX PORTRAIT DE SAVIGNY (L) PEINT PAR LARGILLIERE

Il est un vieux portrait, pendu là-bas au mur,
D'une aïeule, je crois... Elle était bien jolie
Avec ses cheveux noirs et son regard d'azur
Se détachant, rêveur, de la toile assombrie.

Mais quel songe éternel poursuivent tes grands yeux?
Chercheraient-ils encore une figure aimée?
Où vois-tu les esprits invisibles des cieux
Emporter mon amour vers ton âme charmée?

Car je t'aime... et je puis t'aimer sans nul regret.
Tous les soirs près de toi j'apporterai des roses;
Leur senteur montera jusques à ton portrait
S'exhalant doucement des corolles mi-closes :

Je t'aime... Le sais-tu? Le sauras-tu jamais?
Si le parfum des fleurs monte jusqu'au tableau,
L'arome de l'amour, plus subtil et plus frais,
De mon cœur palpitant s'envolera plus haut.

Brouillon sans date.

(L) Nicole de Cherrière, épouse du marquis de Migieu, seigneur de Savigny.

AUX AIEUX

Fantômes d'autrefois, mystérieuses ombres,
Esprits des aïeux morts, pourquoi me hantez-vous?
Pourquoi me frôlez-vous dans les corridors sombres?
Et vous, portraits muets, pourquoi me parlez-vous?

Fantômes, vous savez que mon âme s'enivre
En parcourant les lieux où vous avez passé;
Je suis de votre race et vous me faites vivre;
Je suivrai le sillon que vous m'avez tracé.

Vous me tendrez vos mains avec condescendance,
Pour soutenir mes pas dans le chemin montant,
Et vous me conduirez au Dieu de la vaillance,
Fantômes qui m'aimez, ô vous que j'aime tant...

Avec des fleurs au casque on vous voyait combattre,
La chanson à la lèvre on vous a vus mourir!
Avec Dieu dans mon cœur et votre souvenir
Tout comme vous pour Lui je saurai bien me battre :
— Vous fûtes le passé, je serai l'avenir!

Pâques 1911.

Cahier de brouillons.

AUX AIEUX

O vous, dont le sang pur bouillonne dans ma veine,
Ancêtres, qui m'avez précédée ici-bas
En vivant à l'honneur et mourant à la peine,
L'enfant qui vous survit ne vous oubliera pas!

Vous êtes morts longtemps avant que je sois née,
Mais je vous connais tous et je sais tous vos noms;
Votre gloire pour moi n'est point encor fanée
Et j'aime les lauriers amassés sur vos fronts.

Il vous convenait peu de paraître à Versailles,
Car vous étiez trop droits pour les saluts de cour;
Et puis vous sentiez trop la poudre et les batailles
Pour être courtisans ou favoris d'un jour.

Jadis quand vous quittiez vos armures massives
Pour retourner vainqueurs dans vos châteaux lointains,
Au fond de la province aux montagnes pensives,
Les grands seigneurs disaient : « Quels chevaliers hautains! »

Cahier de brouillons.

REPENTIR

Et Magdeleine alors ayant brisé le vase,
Le parfum s'écoula sur les pieds de Jésus;
Elle prit ses cheveux comme un voile de gaze
Pour essuyer les pleurs qu'elle avait répandus.

Et vous avez voulu, Maître, une fois encore
Respirer ici-bas cette exquise senteur;
Alors vous m'avez prise en vos mains, blanche amphore,
Et vous avez brisé l'albâtre de mon cœur.

Mes larmes ont coulé comme la myrrhe pure,
Elle vous embaumaient... Et Vous Vous souveniez...
Alors Vous m'avez dit : « *Défais ta chevelure*
Ainsi que Magdeleine et voile-m'en les pieds. »

Mon âme frémissait dans sa fierté rebelle;
Je n'ai pas dénoué les flots de mes cheveux;
Mon orgueil murmura : « *Sa voix est trop cruelle,*
Je n'obéirai point à cet ordre odieux... »

Mais je vis tout à coup un calice paraître
Et ce vase était plein de Votre divin sang,
Vous l'avez soulevé, Vous, le Seigneur, le Maître,
Et vous l'avez versé sur mon âme d'enfant.

...Voici que je dénoue ainsi que Magdeleine
Les flots de mes cheveux. Ils effleurent vos pieds
Et l'odorant parfum d'une expirante haleine
Monte vers Vous, Seigneur, pour que Vous pardonniez.

Pâques 1911.

DE TORRENTE IN VIA

J'avais mis genoux en terre
Pour m'abreuver au courant
De l'eau pure du torrent,
Et je la trouvais amère.

J'ai pris ma jeune âme altière,
Déjà femme, encore enfant,
Et dans l'onde en frémissant
Je l'ai mise toute entière.

Comme un vase, entre mes bras,
Je Vous porte mon cœur las...
Il exhale un parfum triste.

Je Vous l'offre, ô mon Sauveur!
J'ai des larmes plein le cœur...
Et je comprends le Psalmiste!

Pâques 1911.

LES VERS DE MAY

(2e partie)

Les Non Envoyés

NOTE. — La plupart des poésies de cette deuxième partie, en général sans date ni dédicace, se trouvaient dans le cahier dit « Les Non Envoyés » ou sur des feuilles volantes avec beaucoup d'autres vers, en français, en anglais, en allemand et même en langue d'oc, que l'on n'a pas cru devoir reproduire pour ne pas allonger ce volume; parmi ces poésies on a retenu cependant *Gouttes d'eau*, *Incendie* et surtout *David* avec le regret de ne pas avoir la fin de cette dernière, d'inspiration si poétique et d'allure si vaillante et généreuse.

FLEURS DU CIEL (Sonnet)

Écloses au divin parterre,
Quelquefois de suaves fleurs,
Pour venir consoler nos pleurs,
Descendent du ciel sur la terre.

Chacune des autres diffère
Par la gamme de ses couleurs;
Leur parfum endort les douleurs
Du malheureux qui désespère.

Ces fleurs on les voit dans les yeux
Qui vous aiment, bruns, noirs ou bleus,
Passer un instant, radieuses;

Elles brillent... puis doucement
Et dans un sourire charmant
Disparaissent mystérieuses.

(Trouvé dans un carnet de 1907-1908 — sans doute un des premiers sonnets de May.)

GOUTTES D'EAU (M)

Ce matin, mon amie, à l'aurore odorante,
Seule je suis allée à travers la rosée
Au rocher d'où jaillit la source transparente.
— Je vous apporte l'eau que pour vous j'ai puisée.

Voyez comme elle est fraîche et cristalline et pure!
Elle garde un parfum de brouillard et de brise,
L'écho d'une chanson et l'ombre d'un murmure...
Et je revois d'ici la source où je l'ai prise.

Et mon cœur palpitait de l'élan de ma course
Et se grisait encor des chansons commencées
Quand je me suis penchée au-dessus de la source...
J'ai capté l'eau fluide entre mes mains pressées :

Je vous l'offre... J'ai pris les gouttes les plus belles...
Voyez mon eau briller au soleil qui se lève,
Ne la repoussez pas avec des mains cruelles,
Car je l'ai recueillie au torrent de mon rêve.

. . . .

(M) Fragments d'une poésie à rimes exclusivement féminines (trouvés dans un carnet donné à sa mère par May).

VOUS AVEZ TORT

Vous avez tort lorsque vous dites :
« *Les enfants ne comprennent pas*
Et leurs âmes sont trop petites,
La douleur ne les atteint pas. »

Oui, vous avez tort de le dire;
Car nous nous montrons pour jouer,
Vous nous entendez toujours rire...
Mais nous nous cachons pour pleurer!

ENLUMINURE (N)

Et le voile du soir sur les champs est jeté...
Mais contre le vitrail qu'un rayon illumine,
Comme un camée ancien dans la pierre incrusté,
L'ombre de ton profil délicat se dessine.

La ligne de ton col, comme une tige fine,
Porte une fleur exquise en sa frêle beauté;
Et sur le parchemin que ton art enlumine
Tes doigts sont des joyaux où passe la clarté.

J'ai posé devant toi cette autre page blanche
Pour que ta main l'effleure et que ton front s'y penche
Et pour que tes pinceaux y jettent la couleur;

Mets-y des fleurs de rêve et des oiseaux mystiques
Et dessine la Joie aux ailes fantastiques
Que nulle autre que toi ne mettra dans mon cœur.

(N) Sans date dans un cahier de brouillons.

INVOCATION (O)

Seigneur ! tout est si doux dans la nuit embaumée !
Seigneur ! Je suis si bien, assise au bord de l'eau !
Vous me rendez heureuse et je me sens aimée ;
Dites-moi ? Votre Ciel peut-il être plus beau ?

EN OFFRANT DES FLEURS (P)

Plus tard vous trouverez un soir,
En rangeant quelque vieillerie,
Dans un vieux missel à fermoir
Une violette flétrie.

La fleur, en vous parlant de moi,
Vous dira : « *J'étais embaumée.* »
Et vous, l'âme pleine d'émoi,
Vous songerez : « *J'étais aimée.* »

Janvier 1909.

EN OFFRANT UN ŒILLET (P)

Voulez-vous le mettre aujourd'hui ?
Puis ce soir, quand la douce nuit
Va s'étendre,
— Il aura pris un peu de vous,
Vous un peu de lui — voulez-vous
Me le rendre ?

Janvier 1910.

(O) Vers trouvés dans un livre de prières.
(P) Vers trouvés sur des feuilles volantes.

LASSITUDE

Oh ! laissez-moi rêver ; j'aime la solitude,
Votre travail me lasse ; assez d'ambitions !
Laissez-moi donc fermer tous ces livres d'étude,
Sources d'ennui profond et de déceptions.

Je ne veux plus penser à ces choses arides ;
Elles glissent sur moi comme des gouttes d'eau
Sur un toit... Si ma tête et mon esprit sont vides,
Pour que vous le touchiez mon cœur est bien trop beau.

Si vous pouviez vous taire avec vos phrases vaines...
Voici le soir rêveur que vous ne voyez pas,
Voici la douce lune... écoutez les fontaines...
Pourquoi parler si haut quand elles parlent bas ?

Fermez tous vos cahiers... la nuit étend ses voiles...
Et chaque être frissonne où le vent a passé,
Et voici qu'en mon âme ainsi que des étoiles
Brillent les souvenirs qu'allume le Passé.

CONSEIL (Q)

Je ne vous dis pas d'oublier
Ni d'essayer de vous distraire.
Ne vaudrait-il pas mieux prier,
Accepter la peine et vous taire ?

Mais il serait bien mieux surtout
De dire à qui peut vous entendre
Que vous souffrez... Ce sera tout :
L'amitié saura vous comprendre.

(Q) Vers trouvés dans un cahier de brouillons.

LE VOLCAN (R)

Répandez de l'eau sur la flamme
Et la flamme monte bien haut.
Jetez de l'eau, jetez de l'eau
Sur le volcan de ma pauvre âme.

La flamme vole, vole, vole...
Elle cherche son aliment;
Elle brûle tout, ardemment;
La flamme vole, vole, vole...

Si le volcan pouvait s'éteindre...
Sa lave a couvert le chemin.
Le volcan est un cœur humain,
Combien le volcan est à plaindre!

LE VIEIL HOTEL ABANDONNE (S)

Du vieil hôtel abandonné
Ces quelques mots je veux écrire :
J'aime son balcon suranné
Et son pignon me fait sourire.

Là, rien ne pleure ou ne soupire,
Car (n'en soyez point étonné)
La bande des lutins du rire
Hante l'hôtel abandonné.

Mais on arrache le beau lierre,
On démolit le mur de pierre...
Les lutins sont-ils trépassés?

Hélas! chaque débris qui tombe
D'un lutin deviendra la tombe...
Pleurez, braves gens qui passez!

(R) Brouillon.
(S) Sonnet trouvé dans un cahier de brouillons. En note : Imité d'Andersen.

INCENDIE (1)

Comme la chambre était très sombre,
On voulut allumer un soir
Un grand feu scintillant dans l'ombre
Avec des reflets d'encensoir;

Nous avons dans la cheminée
Jeté les troncs de nos forêts;
La chambre s'est illuminée
Comme un féerique palais.

Et nous vîmes des théories,
Des bals effrénés de clartés
Danser parmi les boiseries...
Tu ne les as point arrêtés.

Les flammes rouges s'embrasèrent;
Tu riais en chauffant tes mains
Et les feux ardents s'envolèrent
Comme les âmes des humains.

Et quand passa, pauvre étourdie,
La brise folle, à l'horizon
Ce fut un immense incendie
Et le feu brûla la maison,

Et si haut montèrent les flammes
Que dans le soir étincelant

. . . .

(1) Sur une feuille volante, poésie inachevée.

TABLEAU

Dans la salle du cours je la vois seule assise,
Qui travaille à l'abri des livres bien rangés.
Les ennuyeux bouquins à couverture grise
S'imprègnent de son charme et semblent tout changés.

De son charmant profil l'image se précise
Dans la fauve clarté des rayons orangés
Du soleil... et sa main d'une souplesse exquise
Caresse des cheveux joliment arrangés.

Moi qui l'aime et voudrais le lui faire comprendre,
J'approche doucement, afin de la surprendre,
Et je glisse ma main dans la sienne, sans bruit.

Un doigt sur le feuillet, de peur qu'il ne s'envole,
Elle lève la tête et, sans une parole,
Devine ma tendresse à mon regard qui luit.

PARDON (U)

Pardon! j'ai dit les mots qu'il ne fallait pas dire
Et je n'ai pas compris que vous aviez souffert;
Je vous ai fait très mal, peut-être, d'un sourire?
Mais voici maintenant que mon cœur s'est ouvert.

Pardon! j'ai méprisé toutes vos confidences,
Blessant votre âme fière avec de la pitié;
D'un regard j'ai froissé toutes vos espérances
Et j'ose demander encor votre amitié!

Sur les fleurs du chemin s'attache la poussière
Que la brise du soir vient soulever parfois;
Dans le soupir du vent qui caresse la terre
S'inclinant on les voit se frôler quelquefois.

Et ce baiser divin, où leur parfum se mêle,
Semble comme un pardon donné de fleur à fleur;
Voyez, mon repentir est venu, d'un coup d'aile
Emportant la poussière enclose dans mon cœur :

Voulez-vous vous pencher dans le souffle qui passe?
Voulez-vous m'effleurer d'un doux geste onduleux?
Afin que ma douleur s'envole dans l'espace
Sur l'aile de ma joie, aux rayons de vos yeux!

(U) Sans date sur une feuille détachée.

DAVID (V)

Lorsque *David* partit, raconte la légende,
Pour provoquer *Goliath* en combat singulier,
Il cueillit une rose au buisson du sentier
Et puis s'en alla, seul, au travers de la lande.

Les roses de Sâron ont un parfum léger,
Et capiteux pourtant, qui pénètre et qui grise;
Et *David* s'enivrait de cette odeur exquise...
Il orna de la fleur sa cape de berger.

Et quand il se trouva face au géant immonde,
« *J'ai pour moi le Seigneur, mon Dieu, s'écria-t-il!* »
Et la rose embaumait comme un encens subtil...
David tua *Goliath* d'un seul coup de sa fronde.

...Mais voici que d'enfant je deviens un soldat;
Mon adversaire, à moi, c'est la Vie, invincible.
Je vais mourir bientôt dans ce duel terrible ;
Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat.

Sur la route en passant j'ai cueilli cette rose
. . . .

(V) Poésie inachevée, datée de 1911, contemporaine de la Chanson de la Dernière heure.

MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE (X)

Malbrough s'en va-t-en guerre et ne reviendra pas!
Vous n'en reviendrez pas, quoi que vous puissiez faire;
Avancez le front haut et gardez l'âme fière,
Malbrough, car vous partez pour de mortels combats!

Malbrough s'en va-t-en guerre et ne reviendra pas!
Allez votre chemin avec une âme altière,
Succombez en soldat dans l'ivresse guerrière,
Voyez la mort en face et ne la craignez pas!

Mettez votre *Idéal* devant votre souffrance,
Aspirez à l'atteindre, ayez-en l'espérance
Et placez-le très haut de peur qu'il soit trop bas.

Si vous vous sentez fort, aimez... L'amour sincère
Rend le cœur plus vaillant. La Vie est meurtrière.
Adieu, *Malbrough*, adieu... Vous ne reviendrez pas...

(X) Sans titre. Probablement l'un des derniers sonnets de May.

QU'EST-CE QUI PASSE ICI SI TARD? (Y)

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
« *C'est le Bonheur : je suis sans gîte.* »
Pourquoi donc frapper au hasard?
Tu m'es inconnu, va-t-en vite.

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
« *C'est l'Amour : ouvre-lui ton âme.* »
Pourquoi donc frapper au hasard?
Je me moque bien de ta flamme.

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
« *C'est moi, la Souffrance suprême.* »
Pourquoi donc frapper au hasard?
On n'entre pas — « *J'entre quand même.* »

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
« *C'est moi, la Mort, ouvre ta porte;*
Je ne frappe pas au hasard;
Ouvre. » — Au matin elle était morte...

(Y) Sans date — probablement de 1911 — année de la mort de May.

OH! VOUS QUI RESTEZ
C'EST VOUS QUE JE PLAINS !...

Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!
Ne plus voir ses blonds cheveux, ni ses mains,
Ne plus écouter sa voix qui console
Et n'entendre plus chanter sa parole!

Seule demeurer loin des yeux éteints...
Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!
Ne plus retrouver son rire qui passe
Lorsque vous rentrez fatiguée et lasse.

Tristes aujourd'huis, tristes lendemains;
Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!
Les jours sont méchants, ingrats et moroses,
Vous ne sentez plus les douceurs des choses.

Quand vous évoquez les bonheurs lointains,
Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!
De vos souvenirs votre âme s'étonne,
Quand vous appelez, il ne vient personne.

Lorsque vous songez : « Oui, je m'en souviens... »
Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!
Lorsque vous cherchez dans votre mémoire
L'image mourante aux tons blancs d'ivoire,

Vous ne voyez plus dans vos efforts vains
(Et souvent, hélas! ce souvenir glace)
Qu'un fantôme aimé qui bientôt s'efface...
Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains!

(Z) Cahier des non envoyés — sans date — probablement les derniers vers de May.

TABLE DES MATIERES

D

LA VIE DE MAY

25 Janvier 1896-13 Septembre 1911

Après avoir donné un choix de ses poésies et avant de présenter quelques morceaux variés de sa prose (*Devoirs, Nouvelles, Récits divers, Impressions de voyage)*, qui aideront à faire connaître l'attachante nature et à expliquer le rayonnement de *May*, je voudrais raconter en quelques pages sa vie si brève.

May naquit à *Rouen* (1), premier enfant d'un jeune ménage militaire, le 25 janvier 1896, fête de la Conversion de saint Paul.

A la suite d'un accouchement des plus laborieux, notre petite fille nous apparut à ma femme et à moi bien frêle et délicate. Estimant qu'à la suite d'une grossesse pénible, sa fille ne serait pas en état d'élever seule notre enfant, mon excellente belle-mère avait fait venir une nourrice du fond de la Bretagne (2). Le lait de cette pauvre femme ne profita guère à notre petite *May*. Elle ne fut jamais ce qu'on est convenu d'appeler un beau baby (3).

Cependant, au point de vue de l'intelligence, *May* se montrait d'une précocité peu ordinaire. Avant même d'avoir achevé sa première année, elle commençait à parler français avec son père, anglais avec sa mère. Très vive, un peu nerveuse et même difficile parfois, *May* devenait soudain attentive et tranquille dès qu'on lui racontait une histoire quelconque ou qu'on ouvrait un livre devant elle (4). Déjà elle semblait avide de s'instruire; elle voulait tout savoir, tout comprendre, si bien que

1() Voir les notes 1 à 33 à la fin du volume.



Jeanne Marie de la Tour Maubourg
Vicomtesse de Courcy, 1841-1907
May et Thérèse d'Acher de Montgascon
âgées de 4 et d'1 an



Thérèse, May et Jean d'Acher de Montgascon.
à l'âge de 6, de 3 et d'1 an

l'on s'aperçut un beau jour, vers quatre ou cinq ans, qu'elle avait appris, à peu près seule, à lire.

A *Melun* (5), ma nouvelle garnison, où nous devions passer plus de deux ans (6), la santé de *May* s'affermit; elle grandit à vue d'œil en même temps que se développait sa vive intelligence. D'une part elle commençait déjà à sentir et à aimer les beautés de la nature au cours de ses promenades sur les bords fleuris de la *Seine* et de ses longues excursions en voiture dans la forêt de *Fontainebleau;* d'autre part, avec sa nurse et surtout avec sa mère (7) qui fut son meilleur professeur d'anglais, elle se mit à dévorer les charmants livres d'enfants écrits dans cette langue.

Mais tout en prenant un plaisir très vif à ses lectures enfantines en français, en anglais et même un peu plus tard en allemand, quand mes filles eurent aussi une bonne berlinoise, assez instruite et parlant correctement, *May* voulait en même temps et de plus en plus tout connaître et désirait toujours s'instruire davantage. Le travail lui semblait d'ailleurs si facile qu'il ne la fatiguait jamais, affirmait-elle, car grâce à son étonnante mémoire il lui suffisait, le plus souvent, d'avoir entendu une leçon pour s'en souvenir ou d'avoir lu un texte pour le savoir par cœur.

Aussi bien quand ma carrière nous ramena dans la garnison de Paris et quand *May* demanda à suivre des cours, on dut, à l'*Institut de la Madeleine*, où elle entra, la mettre dans une classe d'élèves plus âgées qu'elle, ce qui ne l'empêchait pas, quoique de beaucoup la plus jeune, d'être en général et presque en tout dans les premières.

Afin de laisser à *May* le temps de jouer, de se promener et de se distraire, et malgré les dispositions qu'elle manifestait pour le dessin (8) et son goût très vif pour la musique, on ne voulut point la pousser du côté de ces arts d'agrément, estimant qu'avec les cours qu'elle suivait régulièrement et ses leçons d'anglais et d'allemand à la maison, il y avait largement de quoi l'occuper. *May* allait en outre préparer sa *Première Communion*, qu'elle devait faire à onze ans, le 2 mai 1907, dans l'église de la *Madeleine*. Au catéchisme son intel-

Note : Voir les photographies de May à l'âge de quatre ans, debout à côté de sa bonne maman de Courcy, qui tient sur ses genoux une seconde petite fille, Thérèse, puis à l'âge de six ans, debout entre Thérèse et le petit frère Jean.

MAY
à l'âge de 11 ans



d'après un Pastel
de Mlle M.-T. Anginieur
exécuté au moment
de la Première Communion de
May
quand elle commença
à écrire en prose et en vers



Just d'Acher de Montgascon
Capitaine d'Etat-Major
à la 7e Division de Cavalerie
à Melun en 1900



Jeanne de Courcy,
Baronne d'Acher de Montgascon.
1874-1944
à Paris en 1902

ligence si vive, la netteté et la clarté de ses réponses, jointes au charme qui se dégageait de sa personne, son *rayonnement* en un mot, frappait déjà les assistants. Tout récemment j'en eus une preuve bien caractéristique. Ayant par le plus grand des hasards été mis en relations avec un haut fonctionnaire, écrivain de talent et historien de valeur : « *Seriez-vous*, me demanda-t-il, en apprenant mon nom, *seriez-vous le père de May de Montgascon, avec qui j'ai fait, il y a trente-cinq ans, ma Première Communion?* » Emu, j'entendis à peine ce qu'il me dit, sur le moment, de ma fille morte depuis plus de trente ans, et, quelques jours après, je le priai de vouloir bien me rappeler le touchant souvenir qu'il avait gardé d'elle.

« C'est en mai 1907, m'écrivit-il, que j'ai fait ma Première Communion avec votre fille *May*. J'étais, cette année-là et pour deux ou trois ans encore, malade d'une coxalgie qui m'obligeait à rester au lit. On me portait sur une planche au catéchisme que nous suivions dans la chapelle de l'Assomption, où l'on me plaçait dans un coin, sur l'ancien banc d'œuvre. Je n'avais donc aucun contact avec mes jeunes condisciples, mais votre fille, que je ne connaissais pas, vint par une délicate attention me dire plusieurs fois bonjour et me donna son image de Première Communion, que j'ai toujours conservée. Je n'ai pas oublié sa grâce charmante et la façon vraiment délicieuse dont elle accomplit ce geste. Elle était alors d'une très grande beauté (9) qui m'avait frappé. Enfant malade, je ne sortais jamais et travaillais chez moi. Ce geste et cette pensée de votre fille eurent d'autant plus de prix. »

Cette lettre, ce souvenir vraiment extraordinaire, laissé après un si long temps, me décidèrent à demander à la directrice de l'Institut de la Madeleine, qui est restée la même qu'à l'époque de *May*, si sa mémoire était également toujours présente parmi les maîtresses encore survivantes qui avaient connu mon enfant.

Tout d'abord, Mlle *Hébert*, ouvrant aussitôt devant moi l'un des tiroirs de son bureau, y prit un choix de poésies écrites de la main de May, parmi lesquelles *les Argonautes* et cette *Hésitation*, rebaptisée plus tard *la Belle au Bois Dormant*, que l'on peut lire autographiées en tête de ce volume, et dont je possédais déjà des variantes (voir pp. 22 et 28) avec le *Compliment* (voir p. 21) dont j'ignorais l'existence.

Enfin, peu de jours après, Mlle *Godenèche*, l'une de ses

anciennes maîtresses que ma fille *May* avait particulièrement appréciée, m'adressait cette lettre, qui m'a profondément ému et que je tiens, à l'exception toutefois des passages qui me concernent, à reproduire textuellement :

MAY DE MONTGASCON

« Ce nom éveille en moi de précieux souvenirs et une gracieuse image se lève devant mes yeux.

C'est celle d'une toute jeune fille ou plutôt d'une grande fillette de quatorze à quinze ans, au teint mat, aux grands yeux clairs où passait le frémissement de son ardente sensibilité.

C'était surtout une âme de feu, bouillonnante d'ardeur, d'élan et d'enthousiasme, ouverte à toutes les générosités.

Son esprit, avide de savoir, ne craignait pas d'aborder les sujets les plus divers : problèmes sociaux, questions philosophiques, etc... et son jugement étonnait toujours par sa justesse et la hardiesse de ses vues.

May a composé de nombreuses poésies et ces petits chefs-d'œuvre disent assez combien son cœur était séduit par tout ce qui est beau, noble et pur.

Ces dons extraordinaires s'expliquent peut-être par une hérédité de choix et une ambiance familiale distinguée et très cultivée; cependant on y discernait aussi une empreinte de surnaturel, quelque chose qui faisait dire : « *Cette enfant est prédestinée... Dieu l'a choisie.* »

N'avait-elle pas écrit dans une de ses poésies :

« *Laissez partir la bien-aimée*
Si Dieu la veut pour Lui tout seul... »

Cette élève si différente des autres m'intéressait beaucoup et sans doute le sentait-elle car, pendant les récréations, elle venait me retrouver pour « bavarder un peu », disait-elle; mais quand le temps était beau, je la renvoyais : « Non, petite *May*, vous avez besoin d'une détente, allez jouer. »

Elle ne protestait pas, et une seconde après, elle lançait la balle ou le ballon avec toute la fougue de sa jeunesse... poussant de joyeux « hourras » car elle gagnait toujours.

Aussi sa présence était-elle chaudement disputée par les groupes qui s'organisaient, mais elle se mettait invariablement

du côté des plus faibles : « *Nous allons leur* « chiper » *la victoire* », insinuait-elle gentiment, et vite, elle commençait une partie endiablée.

May sortait de là, le teint animé, les cheveux en bataille, ses jolies boucles blondes, qu'elle rejetait en arrière d'un vif mouvement de tête, semblaient électrisées et imprimaient à sa physionomie mobile quelque chose d'aérien qui m'effrayait presque. Alors je la grondais doucement de son manque de mesure : « *Vous vous épuiserez vite si vous gardez cette fougue... ... Ah! non, répondait-elle, pas de* mo dé ra tion, *la vie ne vaut que par l'action, tant pis si l'action est mortelle.* »

Chère petite *May!* Comme elle se faisait douce (elle si vive) avec nos petits de la classe enfantine, elle les suivait au fond du jardin, s'amusait avec eux, prenant un plaisir *immense* à les faire babiller...

Ils sont si purs, si simples, répétait-elle avec sa ferveur coutumière, je comprends la prédilection de Notre Seigneur pour les petits...

Une année, à la fin du premier trimestre, le professeur de français avait demandé aux élèves de lui remettre un conte de Noël.

Tandis que ses compagnes traitaient ce sujet classique d'une manière plus classique encore, *May* avait brossé un original et délicieux petit tableau où des corbeaux, nichés dans les ruines d'un vieux château avoisinant une pauvre église de village, intrigués par les allées et venues de cette nuit mystérieuse, partaient à tire d'aile s'informer de l'heureux avènement et tout joyeux saluaient ensuite l'Enfant Dieu de croassements répétés...

Ce récit que j'avais trouvé charmant, et que saint François d'Assise aurait loué... fut jugé trop fantaisiste et gratifié d'une note moyenne...

— *Pourquoi? me dit May, avec un léger étonnement.*

— *Sans doute pour vous apprendre l'humilité,* répondis-je en souriant.

— *Oh! alors, c'est parfait,* reprit-elle avec la belle simplicité de son âme droite.

D'ailleurs elle n'était pas orgueilleuse — dans le sens péjoratif attaché à ce mot —; elle avait, certes, conscience de

sa supériorité, mais c'était, je crois, une constatation loyale et spontanée dénuée de toute mesquinerie.

Il y avait en elle une telle puissance de vie et de personnalité qu'elle dominait naturellement, mais son cœur était bon et généreux quoique assez exigeant : « *J'aime qu'on m'aime comme j'aime... quand j'aime.* »

Néanmoins, s'il lui arrivait de faire la moindre peine, elle s'en excusait bien vite.

Elle avait un véritable culte pour les siens et elle s'étendait volontiers sur les dispositions musicales de sa jeune sœur... le dévouement de sa gouvernante... l'affection de sa « toute bonne maman », etc.

Il fallait l'entendre parler de ses parents :

« *Si vous saviez combien maman est exquise!... c'est ma meilleure, ma seule amie, elle sait tout ce que je pense... je l'aime tant... je l'adore!* »

Et encore :

« *Papa parfois nous conte les choses les plus amusantes du monde...* » et elle riait alors comme on rit à son âge quand la vie est belle et douce.

Un autre jour, à brûle-pourpoint : « *Je veux travailler l'espagnol avec vous, nous approfondirons l'œuvre de* Cervantès *dans l'original, car, vous savez, j'ai un faible pour ce pauvre* Don Quichotte, *si chevaleresque, si sincère et ses* « folies » *me donnent envie de pleurer...* »

(Je regrette de n'avoir pu recueillir les impressions de *May*, cela m'aurait fait oublier les « incompréhensions » des nombreuses élèves qui ont traduit ce livre sans le comprendre.)

Et brusquement, le jour vint où, comme une lumière qui s'éteint devant nos yeux, cette âme rayonnante s'envola joyeuse vers le Ciel.

Oui, Dieu l'avait choisie!

Elle, qui aimait tant la vie, l'avait quittée sans un regret et dans un tel élan de joie et d'amour que ceux, qui en furent témoins, ont affirmé n'avoir jamais vu de fin plus extraordinaire.

May de Montgascon n'est pas oubliée à l'Institut de la Madeleine.

Nous évoquons souvent son souvenir et sa gracieuse image reste bien vivante au fond de nos cœurs.

Avait-elle le pressentiment de cette survie quand elle écrivait :

> « *Les morts les plus aimés ont leur place ici-bas*
> *Et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie.* »

J. GODENÈCHE.

Mars 1943.

Cette appréciation de Mlle *Godenèche*, si topique et si pleine de cœur en même temps, j'ai voulu, sans en changer un mot, la faire connaître intégralement avant de revenir en arrière pour reprendre, depuis son enfance et jusqu'à sa mort, l'histoire détaillée de la *Vie de May*, que sans cela on pourrait croire entachée d'exagération et de partialité sinon d'aveuglement paternel.

. . . .

Notre petite *May*, d'abord assez chétive et délicate, passa donc les trois premières années de sa brève existence à *Rouen* d'abord puis à *Paris*. Pendant quelques semaines seulement elle venait chaque été avec sa mère et moi-même, quand mon service militaire le permettait, respirer l'air pur de la campagne au château de *Villequier* (10).

Nos séjours dans cette belle région normande et plus tard le climat de *Melun*, où elle vécut près de trois ans, de 1899 à 1902, affermirent la santé de *May*. On s'en rend compte à la vue des photographies reproduites plus haut. Sur la première, debout auprès de sa grand'mère, qui tient sur ses genoux la petite sœur *Thérèse*, *May*, alors âgée de quatre ans, apparaît encore bien menue, mais sérieuse déjà et même un peu rêveuse. Sur l'autre, à six ans, elle est la sœur aînée, bien portante et assez solide, entre la jeune *Thérèse*, âgée de trois ans et un gros baby, le petit frère *Jean*.

Quand nous revenons de *Melun* à *Paris*, *May* a six ans. Elle lit et écrit couramment le français et l'anglais. Une ancienne institutrice de sa mère, Mlle *Tardy*, connue dans toute la famille sous le nom de « *bonne demoiselle* », vient à la maison lui donner quelques leçons. Bientôt elles ne suffisent plus à *May*, qui désire aller en classe pour travailler, jouer

aussi peut-être, avec des compagnes de son âge. Mais, comme on l'a vu, elle est déjà en avance dans ses études et, à sept ans, elle entre en huitième, à l'*Institut de la Madeleine*, qui vient d'ouvrir ses cours rue de la Ville-l'Évêque, dans notre voisinage (11)). Grande est la joie de *May*, dont l'heureuse existence s'écoule dans un bonheur sans nuages. A la maison est la petite-fille adulée de « bonne maman » de *Courcy* (12) dont on a vu plus haut la photographie, mon excellente belle-mère (13) qui habite avec nous et que la précocité de *May* ne laisse pas d'effrayer un peu; elle est la fille aînée, un peu gâtée de ses parents qui, comme ses maîtresses de classe, ne peuvent s'empêcher de l'admirer, ce dont les enfants se rendent en général parfaitement compte. Enfin, en plus de sa sœur *Thérèse*, la famille est égayée par les présences de son frère *Jean*, né à *Melun* en 1901, et de sa sœur *Edith*, notre petite dernière, née à *Paris*, en 1902 (14).

Un nouvel intérêt (pour elle c'était même une nouvelle distraction) venait s'offrir à *May*. Elle allait apprendre une troisième langue. Une bonne (15) allemande est arrivée en effet pour prendre soin de notre fille aînée et de sa sœur *Thérèse*, les deux petits derniers restant confiés à leur nurse. *May*, en plus de ses leçons de français à son cours et d'anglais avec sa mère, va donc se mettre avec ardeur à l'étude de l'allemand qu'elle parlera bientôt couramment.

A l'*Institut de la Madeleine*, où elle se rend chaque matin, tout l'intéresse; avide de s'instruire elle se trouve dans son élément, comme le sont les enfants qui réussissent dans leurs études. Ardente au jeu comme au travail, elle apparaît déjà telle que l'a dépeinte le si vivant et touchant souvenir de Mlle *Godenèche*. Elève brillante, en même temps que bonne camarade, elle est d'ordinaire appréciée à la fois par ses professeurs et par ses jeunes compagnes.

Son cœur sensible l'incite à partager les peines d'autrui qu'elle s'efforce de consoler (voir « *Dites-le-moi* », p. 14 et l' « *Etang Profond* », *p. 32)*. Malgré la vivacité de son caractère son âme tendre s'émeut, si par mégarde elle a pu chagriner ou blesser son prochain. Elle sait se défendre, si on l'attaque injustement ou sans raison; elle a même souvent la riposte assez prompte, laisse échapper parfois un mot ironique

ou cinglant. Mais aussitôt après, quel remords! surtout si elle croit être dans son tort. Elle est alors la première à s'excuser et l'amie inconnue à qui sont adressés les vers de *Pardon* (p. 69) n'a pas dû, après avoir été fâchée, lui garder rancune et n'a pu que l'aimer ensuite davantage.

Ses succès, auxquels élèves et maîtresses sont tellement habituées qu'on les trouve tout naturels, ne lui inspirent pas l'ombre d'un sentiment de vanité; grâce à sa simplicité native, à sa complète absence de pose, ils ne suscitent guère de jalousie parmi ses compagnes, à qui elle est toujours prête à rendre service en toutes circonstances. Elle prend d'office la défense des petits, des humbles et des plus faibles, et l'on comprend que la généreuse nature et l'esprit chevaleresque (voir « *Aux Aïeux* », pp. 55-56, « *David* », *p.* 70 et « *Malbrough* », p. 71) de cette jeune émule de don Quichotte (voir la fin de la lettre de Mlle *Godenèche)* lui attirent de nombreuses et chaudes sympathies. « *C'est un chic type* », dit-on de cette camarade franche et loyale qui ne craint rien ni personne, quand il s'agit de protester contre un passe-droit ou contre une injustice, ou de réclamer... pour les autres. Aussi bien on se rallie volontiers autour du panache doré de la « *brave petite May* ».

A la nurse anglaise, rappelée dans sa famille, succéda une jeune et gentille Irlandaise, qui est restée quatre ou cinq ans auprès de nos enfants, jusqu'au jour de son mariage en France avec un Français. Comme elle venait de temps en temps nous revoir, je la priai récemment de me rappeler quelques faits de la vie de la petite fille dont elle conservait toujours présent le pieux souvenir. Elle m'écrivit ce qui suit le 25 janvier 1942, jour anniversaire de la naissance de *May*.

« C'est le 25 janvier 1905 que je suis entrée chez vous. May avait ce jour-là neuf ans. Ce n'était déjà plus une enfant tant elle était sérieuse quelquefois. A mon arrivée elle me demanda de l'aider à ranger sa bibliothèque; il y avait plus de cent livres en français, anglais et allemand, qu'elle avait tous lus et relus, sans compter les revues auxquelles elle était abonnée. Jamais elle n'était fatiguée de lire ni d'écrire.

«Je me rappelle, l'année suivante, l'avoir accompagnée en visite du jour de l'an, chez sa grand'tante, la marquise de Nadaillac. *May* lui avait dit que le cadeau de Noël qu'elle avait

le plus aimé était *Fabiola*, et la vieille dame était bien surprise, car elle trouvait ce livre beaucoup trop grave pour une petite fille d'à peine dix ans.

« *May* avait très bon cœur, elle était toujours prête à donner. Sa grand'mère lui ayant demandé ce qu'elle désirait comme étrennes, elle répondit que pour elle-même elle n'avait besoin de rien, mais qu'avec l'argent que sa bonne maman lui destinait ou dépenserait pour un cadeau, elle serait contente de faire plaisir aux domestiques en achetant quelques présents pour les offrir à chacun d'eux.

« Pauvre *May*, elle était quelquefois attrapée parce qu'on avait peur, avec tous ses succès, qu'elle ne devienne vaniteuse. Peu de temps avant mon mariage, elle me montra la copie qu'elle venait de faire d'un tableau de sa chambre. Moi j'en étais émerveillée, alors elle me dit en riant : « *Papa trouve cela très laid* », mais je crois qu'il le dit parce qu'il ne veut pas que je travaille trop, et il sait que je fais cela le soir au lieu d'aller me coucher.

Ce que je trouvais remarquable, c'était sa pièce *Le Cierge* (voir chap. H) qu'elle avait composée, et qui avait été jouée pour la Sainte Catherine 1907, lorsqu'elle venait d'avoir seulement onze ans, et qu'elle était la plus jeune de sa classe.

« Elle aimait beaucoup son cours, elle me disait : « *C'est un monde pour les enfants.* » Je suis contente de vous raconter tout cela en pensant à *May*, car son souvenir ne me quitte pas, et j'ai donné son nom à l'aînée de mes filles. »

En lisant cette scène enfantine, retrouvée grâce à la bonne *Mary*, qui en avait gardé copie, on voit que déjà l'imagination de *May* travaillait, et qu'elle s'exerçait à écrire.

Cependant l'heure approchait de sa Première Communion, qu'elle va sérieusement préparer et faire avec ferveur, mais en ne donnant nullement l'impression d'une petite fille dévote genre « *bonne sœur* », tout en sachant, si gentiment à l'occasion, pratiquer la charité fraternelle, comme on l'a vu dans la lettre citée plus haut, de son ancien camarade de catéchisme.

C'est seulement à dater de sa Première Communion que la piété de *May*, auparavant assez banale, devient sérieuse et profonde. Sans se manifester beaucoup au dehors — *May* ne passait pourtant jamais devant une église sans y entrer et

faisait chaque jour sa visite au Saint Sacrement — sa religion était surtout intérieure. Parmi les livres qui lui furent offerts à cette époque, figurait le *Nouveau Testament : Evangiles et Actes des Apôtres*, que je conserve avec de nombreux passages soulignés par elle ou annotés de sa main avec cette belle et lisible écriture, qui déjà n'avait rien d'enfantin ni même de féminin. Ce qui, chose curieuse, paraissait l'avoir surtout frappée, c'étaient les *Epîtres de saint Paul*, peu accessibles cependant à bien des chrétiens instruits et d'âge mûr. *May* les lisait et les relisait sans être troublée par certains passages scabreux, car, dans sa pureté native, elle n'était pas une jeune oie blanche ; elle les comprenait donc et les méditait souvent, et je me souviens que, peu de jours avant de mourir, elle me dit encore : « *Relisez toujours les Epitres de saint Paul, papa, vous y trouverez toute la religion.* »

Aux livres de dévotions un peu spéciales, aux vies plus ou moins romancées de Saints ou de Saintes extraordinaires, souvent peu imitables et quelquefois bizarres, *May* préférait le *Nouveau Testament*. Il est à remarquer que, dans ses essais poétiques, on n'en découvre aucun qui soit consacré à la louange d'un Saint ou d'une Sainte quelconque, pas même à la gloire de la Sainte Vierge, de Marie, sa patronne, qu'elle aimait bien pourtant !... Seuls semblent, au point de vue poétique, exister pour elle et l'avoir inspirée, les *Evangiles* (voir p. 18), ou la *Bible* (voir pp. 58 et 70). L'amour du Christ avant tout et surtout s'est emparé de cette âme d'adolescente et domine chez elle, et c'est encore à ce divin amour que se rapporte ce *Repentir* (p. 57) où, jeune pénitente, elle déroule aux pieds de Jésus

Les flots de ses cheveux ainsi que Madeleine

l'unique Sainte dont il soit question dans ses vers.

C'est aussi vers l'époque de sa Première Communion que les goûts littéraires de *May* et son attrait pour la poésie commencèrent à se manifester. Déjà auparavant, dans ses cahiers des classes de sixième et de cinquième, datant de 1905 à 1907 (elle avait alors de neuf à onze ans) je trouve copiés de sa main ou d'une écriture amie des vers de *Ronsard* et de *Malherbe*, de *Corneille* et de *Racine*, de *Lamartine* et de *Victor Hugo*, de *Leconte de l'Isle* et de *Sully-Prudhomme*, avec ses

annotations débordantes d'enthousiasme : « *magnifique, délicieux ou sublime* » ou encore « *que c'est beau, cela me ravit jusqu'au fond du cœur!* » Elle apprécie également les poëtes anglais et allemands dont ces mêmes cahiers renferment de nombreuses citations.

Mais c'est seulement après sa Première Communion que *May* me présenta un jour des vers de sa façon, où sous une forme incorrecte apparaissaient déjà ses dispositions poétiques; je n'ai pas d'ailleurs retrouvé trace de ces essais, car elle les déchira sans doute après avoir lu *l'Art des Vers*, de *Dorchain*, que j'achetai pour lui offrir et qu'elle s'empressa de dévorer. Ce livre fut son unique maître, et elle ne posséda même pas un *Dictionnaire des Rimes* (à quoi lui aurait-il d'ailleurs servi?) qui se présentaient toujours spontanément à son esprit, d'où elles jaillissaient naturellement comme d'une source intarissable.

Aussi bien, dès les débuts de ses vacances et peu après notre arrivée à *Villequier*, en août 1907, *May* m'apporta ses deux premiers sonnets : *Rêverie* (p. 1) et *les Lacs* (p. 2).

Ces premiers essais d'une enfant de onze ans éveillèrent mon attention (16). Cependant, loin de stimuler *May* ou de la pousser dans ses études, ce qui eût été superflu, mieux aurait valu sans doute la modérer dans son ardeur excessive au travail. Quoi qu'il en soit, sa précocité n'ayant d'égale que sa facilité, son étonnante mémoire d'une part et sa faculté d'attention d'autre part lui permettaient, sans effort apparent, de retenir ce qu'elle n'avait lu et entendu qu'une fois. Enfin, tandis que bien à notre insu la lame usait le fourreau chez l'enfant, dont l'esprit était toujours en éveil, l'imagination sans cesse en mouvement, la soif de s'instruire jamais assouvie, sa vitalité et sa vigueur physique restaient les mêmes, et sa santé paraissait excellente. Mais Dieu l'avait créée ainsi; elle ne pouvait, physiquement ou intellectuellement, demeurer un instant inactive. L'intérêt si vif, le plaisir même qu'elle prenait à ses voyages se traduisaient par le besoin impérieux qu'elle avait d'en écrire le récit (voir *Londres et Auvergne*, chap. J. et K).

A la campagne, la contemplation de la nature, la vue d'un bel arbre, le parfum d'une fleur lui inspiraient aussitôt quelques-uns des vers qu'on peut lire dans ce livre. A Paris, après

nos visites aux Musées du *Louvre* et du *Luxembourg*, elle me dit qu'elle désirait écrire un sonnet pour chacune des toiles qu'elle avait admirées. Réalisa-t-elle ce projet? Je l'ignore, car j'ai à peine retrouvé quelques traces de ces vers (17), avec la liste des tableaux qu'elle aimait le plus (18) et dont le choix témoigne de son goût éclectique.

Et pourtant ce désir de s'instruire, uni au don inné qu'elle possédait d'écrire en prose comme en vers, n'empêchait nullement *May* d'être une petite fille pétulante, joueuse et sportive. Je fus même un peu surpris, sinon scandalisé, quand elle me demanda comme principal cadeau de Première Communion... *une bicyclette!* Dans la crainte qu'elle ne voulût s'en servir à *Paris*, j'en avais différé la remise jusqu'au moment de notre arrivée à *Villequier* pour les vacances. Quand, en descendant de la voiture, *May* aperçut « *sa bécane* », elle sauta dessus sans hésiter et s'envola à folle allure, au grand effroi de toute la famille, en longeant les pentes escarpées qui descendent du parc du château vers la Seine.

Aussi bien cette bicyclette nous inquiéta plus d'une fois. Audacieuse et indépendante, *May* filait souvent seule à travers la campagne et ne rentrait à la maison qu'à la nuit tombante, après une tournée chez ses amis du village ou dans les hameaux voisins. Longtemps après sa mort, et bien par hasard, j'appris quel était d'habitude le but de ses randonnées, qui ne laissaient pas de nous troubler souvent, sa mère et moi. Voici comment la chose arriva. Au cours de l'occupation je fus amené à reprendre à notre service une femme de *Villequier* qui, dans sa jeunesse, avait été fille de cuisine au château pendant nos séjours en Normandie (19). Notre vieille cuisinière avait connu les enfants, et je lui demandai si elle avait conservé queque souvenir de la jeune *May*. Voici, pris sous sa dictée, le résumé de ce qu'elle me conta :

« Ah! quel souvenir, me dit-elle, nous avons tous gardé de Mlle *May!* Elle était si bonne pour les malheureux et si gentille pour les petits enfants pauvres, pour les plus misérables surtout, à qui elle donnait tout ce qu'elle avait et qu'elle savait si bien amuser ou réconforter au besoin. Souvent elle allait voir ma vieille maman (19). C'est alors qu'un soir d'été, après une longue course à bicyclette en plein soleil à travers champs, ma pauvre maman, ne la voyant pas revenir pour lui dire adieu

comme de coutume, commença à se tourmenter. Elle la cherchait partout en vain, ne l'ayant point retrouvée dans l'étable, où Mlle *May* avait voulu voir une nichée de petits porcelets qui venaient de naître. On finit par la découvrir au fond de la basse-cour où, fatiguée, elle s'était couchée sur une botte de paille et dormait à poings fermés au milieu des poules qui dormaient aussi ou qui picoraient autour d'elle. « Je me trouvais si bien, mère *Graindor*, et j'étais si heureuse au milieu de vos bêtes qu'en les voyant dormir j'ai fait comme elles », lui dit Mlle *May*, lorsqu'il fallut la réveiller pour qu'elle ne rentre pas trop tard au château. »

N'y a-t-il pas là, naïvement décrite, comme une scène des *Fioretti* de saint François d'Assise! Aussi bien ce récit nous expliqua beaucoup de choses dont sa mère et moi ne nous étions jamais doutés : l'objet de ses longues randonnées solitaires, la raison de ses copieux goûters qu'elle emportait et qui n'étaient pas destinés à elle seule, ses fréquentes demandes non de cadeaux pour elle-même, mais d'argent, car ses poches étaient souvent vides, mais toujours d'argent : « *d'un peu de galette* », disait-elle... pour les pauvres gens qu'elle allait visiter et secourir à notre insu. On comprend, dès lors, sa popularité « au pays », on s'explique le souvenir laissé par *May* dans ce *Villequier* qu'elle aimait tellement (20). Chérie de tous, elle y était vraiment populaire, dans le bon sens de ce mot. Les paysans courbés vers la terre se redressaient, suspendant un moment leur travail pour regarder, filant à bicyclette comme une flèche, la jeune demoiselle aux longs cheveux pailletés d'or qui flottaient au gré des vents et ressemblaient à leurs blés mûrs, aux yeux bleus comme l'azur d'un ciel d'été, au regard si limpide et si franc qui, simple mais sans l'ombre de timidité, s'arrêtait dans sa course pour serrer la main des vieux, avec un mot gracieux, et pour caresser ou moucher gentiment les enfants.

De la sympathie provoquée par les élans de cette âme généreuse et charmante qui possédait si bien la plupart des qualités que saint Paul, dans son *Épître aux Corinthiens*, attribue à la *Charité*, et dont on trouvera les échos dans deux poésies de *May : Charité* et *le Convive* (pp. 24 et 26), de cette sympathie qu'elle inspirait aux jeunes et aux vieux de toutes conditions, mais particulièrement aux gens du peuple, aux ouvriers, aux pauvres, et de ce *rayonnement*, pour tout dire d'un

mot, qui émanait de sa personne, j'eus un jour à Paris même une preuve caractéristique.

Par un beau dimanche de printemps j'étais allé voir, avec ma fille, le groupe modèle des *Jardins Ouvriers* de la Porte de Saint-Ouen, évacués, hélas! maintenant pour faire place à des terrains de sports d'ailleurs inexistants... *May* avait naturellement vidé son porte-monnaie pour acheter gâteaux et bonbons destinés aux enfants de nos jardins qui étaient répartis entre les familles les plus intéressantes, visitées par les conférences de Saint-Vincent de Paul dans ces quartiers populeux. Auprès de ces braves gens, plus ou moins socialistes sinon communistes, habitants des faubourgs voisins des Épinettes, des Batignolles et de Clignancourt ou de la banlieue rouge adjacente, le succès de *May* fut le même qu'auprès des paysans normands et se manifesta d'une manière émouvante et gracieuse. Quand nous voulûmes, en effet, remonter dans la voiture qui nous avait amenés aux jardins, nous la trouvâmes pleine des fleurs que les nouveaux amis de *May*, conquis par son charme, y avaient amoncelées en dépouillant leurs modestes parterres pour lui témoigner leur affectueuse reconnaissance.

Assurément les madeleines et les brioches, les chocolats et les sucettes, que *May* venait de distribuer avec un gracieux sourire et quelques paroles aimables, étaient bien peu de chose, Mais

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne

et *May* savait donner, elle, l'heureuse enfant qui s'écriait à la fin du *Convive* (voir p. 26) :

Ah! reprenez, Seigneur, reprenez votre bien;
Pourquoi me donner tant lorsque d'autres n'ont rien!
Ou bien permettez-moi de dire à ceux que j'aime :
Oui, ma joie est à vous, beaucoup plus qu'à moi-même.
Entrez! Voici mon cœur ouvert à deux battants,
Puisez à mon bonheur et repartez contents.

De ses écrits en prose, où dès son enfance apparaît un sentiment religieux, de ses vers inspirés par des passages de la

Bible ou des *Evangiles* dont ils suivent parfois le texte avec une singulière exactitude (voir p. 18 : *Un Evangile*), de ses élans de ferveur et de sa Charité, il ne faudrait pas conclure que *May* fût une petite sainte... Elle ne devint sainte qu'à la fin de sa longue et cruelle maladie; elle le fut seulement à la veille de sa mort, ainsi qu'on le verra plus loin dans les récits que sa mère et son confesseur ont donnés de ses derniers moments. *May* était d'un caractère très indépendant, quelquefois même assez violent et difficile. Une éducation trop sévère n'aurait pas réussi avec cette nature peu disciplinée, mais en même temps foncièrement honnête, droite et loyale. Bien entendu elle ne fut jamais frappée par ses parents ni, à ma connaissance, par personne : contre tout acte brutal elle se serait sûrement révoltée et cabrée comme un jeune pur sang. Aussi bien fallait-il avoir la main prudente et légère avec elle, dont autrement on pouvait tout obtenir si on lui parlait avec fermeté, mais avec calme, en faisant appel à sa raison ou à son cœur. Alors elle était la première à s'excuser en reconnaissant ses torts avec une franchise désarmante. Toujours aimable et gracieuse avec les petits et les humbles, complaisante et serviable avec ses camarades, elle se rebiffait sans hésiter contre tout acte injuste ou tout mot déplaisant d'où qu'ils vinssent. Je me souviens qu'un jour, après une représentation à son cours d'un acte des *Femmes Savantes*, où elle avait fort bien joué le rôle de *Trissotin*, un jeune professeur de littérature, la coqueluche de beaucoup d'élèves et que *May* n'appréciait qu'à moitié, vint la complimenter avec un soupçon d'ironie, en lui déclarant qu'il la trouvait vraiment parfaite dans le rôle de ce pédant personnage! Ce à quoi *May*, avec son plus angélique sourire, lui répliqua du tac au tac par ce néologisme enrobé dans un alexandrin :

> Mais vous aussi, monsieur, *trissotinez* fort bien

et le fringant professeur resta coi.

May avait une horreur innée de tout ce qui est mensonger, lâche ou vil, de même qu'elle s'enflammait pour tout ce qui était courageux, noble et beau, pour l'*Idéal*, mot qu'elle aimait à répéter et que l'on trouve sans cesse dans sa prose comme dans ses vers. Elle avait vraiment une âme chevale-

resque, celle qui écrivait dans *Malbrough s'en va-t-en guerre* (p. 71) :

> Allez votre chemin avec une âme altière,
> Succombez en soldat dans l'ivresse guerrière,
> Voyez la mort en face et ne la craignez pas.

celle qui déclarait à ses parents (p. 47) à la veille de ses quinze ans :

> Je regarde la Vie en face et sans effroi.

et leur disait encore :

> Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat (21).

vers qu'elle répétait dans son poëme inachevé intitulé : *Davil* (p. 70).

. . . .

Cependant, de 1907 à 1911, May coulait d'heureux jours à Paris où, durant l'année scolaire, études et distractions l'intéressaient ou l'enchantaient également et à *Villequier*, pendant les vacances, que nous prolongions autant que possible, à la joie des enfants et pour le plus grand bien de leur santé.

A *Paris*, comme *May* voulait préparer son baccalauréat, ce qui était déjà et ce qui est resté encore, dans un certain milieu, une mode féminine, je la conduisais de temps en temps au *Théâtre Français* ou à *l'Odéon*, pour entendre des pièces classiques; c'était, à mon avis, le meilleur moyen de les lui faire connaître sans la fatiguer, et de l'instruire tout en la distrayant.

Ma femme, de son côté, surveillait aussi les lectures de *May*, ce qui n'était pas toujours facile, parce qu'elle désirait tout connaître. On pouvait d'ailleurs, en pleine sécurité, remettre n'importe quel livre entre ses mains, et je retrouve encore parfois certains romans ou recueils de poésies dont les pages, interdites par la censure maternelle, ont été collées avec des pains à cacheter ou du papier gommé qui subsistent toujours, car *May* n'aurait pas eu même la pensée de les enlever.

Mais non contente de lire il lui fallait aussi écrire... En parcourant les morceaux choisis de sa prose et de ses vers, que je me suis efforcé de classer autant que possible à leurs dates,

on pourra constater le développement de son sentiment poétique et suivre l'essor d'une imagination débordante.

En couvrant ses cahiers de croquis, de portraits et même de caricatures, *May* se résignait à ne pas apprendre tout de suite à dessiner et à peindre, dans l'espoir que cela viendrait aussi plus tard, et elle se consolait de ne pas faire elle-même de la musique, pour laquelle elle avait, semble-t-il, plus de goût que de dispositions, en écoutant sa sœur *Thérèse*, dont la précoce virtuosité l'enchantait et dont elle appréciait les essais de compositions musicales.

Trop jeune encore pour être conviée à s'endormir, comme disait sa mère, ou invitée à palabrer, sans écouter un instant la musique, dans une loge à l'*Opéra*, *May* venait volontiers entendre avec moi quelques graves concerts, à défaut des matinées classiques du Français ou d'ailleurs (22).

Lorsque *May* devait jouer la comédie au cours ou en famille, c'était un plaisir, je l'avoue, de lui faire répéter ses rôles (23). Quelle excellente élève et si compréhensive! J'aimais à lui apprendre à *dire*, comme il convient, les fables de *La Fontaine* (24) en jouant et mimant les personnages de cette comédie aux cent actes divers, qui amuse alors les enfants au lieu de rester pour eux lettre morte.

La lecture des grands classiques du XVIIe siècle, de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, dont grâce à son étonnante mémoire *May* savait par cœur de longs passages, lui avaient formé un goût très sûr et même un peu sévère, sans l'empêcher pourtant d'admirer les beaux poëtes de l'époque romantique, *Lamartine* et *Victor Hugo*, ou les vers harmonieux et tendres d'une *Desbordes-Valmore* ou d'un *Sully-Prudhomme* : elle avait un penchant particulier pour ce dernier. C'est auprès de tels auteurs qu'elle cherchait des modèles; c'est eux qu'elle désirait imiter. Les novateurs du XXe siècle, ceux à qui font défaut le rythme, la césure et la rime, et qui s'affranchissent des règles générales de la prosodie ou plus simplement se moquent du sens commun, lui semblaient choquants et ridicules (25). Elle évitait autant que possible toute faute contre les règles qui lui avaient été enseignées, aimant d'ailleurs à vaincre la difficulté. Toute petite fille elle aurait bondi devant un hiatus ou un vers de treize pieds. Elle se moquait des idées baroques ou des mots qu'on ne comprend pas tout de suite. Si l'on ren-

contre parfois dans les vers de *May* des comparaisons romanesques, des trouvailles poétiques ou même inédites qui sont, je crois, bien à elle comme dans les *Glycines* la description de ces fleurs pâles « *qui portent le demi-deuil* » et qu'on prendrait

...pour des grappes d'opales
Ou bien des bulles d'horizon

on n'y trouve aucun mot singulier ou bizarre, aucune pensée impénétrable pour un esprit de son âge. C'est en somme avec un vocabulaire clair et limpide, mais restreint, qu'elle a écrit des strophes d'une envolée aussi large que celle de « *Lumière* » ou des sonnets d'un style aussi pur que « *les Argonautes* » (26).

. . . .

1910. — Année heureuse entre toutes pour May : elle vient d'avoir quatorze ans le 25 janvier. Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux; tout lui réussit, tout l'intéresse ou la ravit. Un de ses désirs les plus vifs : voyager, va se réaliser. Aux vacances de Pâques, pendant que je resterai à *Villequier* avec nos trois autres enfants — *les petits*, comme disait *May* — elle, *la grande*, sous l'égide de sa mère, va partir pour Londres avec une joie dont on perçoit la trace dans les pages d'un récit (*Voyage à Londres*), malheureusement écourté, la rédaction en ayant été sans doute interrompue par son retour à Paris pour la rentrée des classes. C'est au retour de Londres, et pour la remercier de ce voyage, que *May* offrit à sa mère un joli carnet bien relié, contenant quelques-uns des vers publiés plus haut. Sur la première page du carnet, *May* écrivit :

« Tout bon livre a sa préface; le mien a failli n'en pas avoir. Je voulais la rimer si bien, la faire si jolie, afin qu'elle vous prédispose à l'indulgence pour mes pauvres vers!

« Mais l'inspiration n'est pas venue. Je voulais dire tant de choses dans ma préface, que les rimes, pauvres oiseaux timides qu'on attrape au vol quelquefois, ce sont effarouchées...

« Ces quelques lignes sont un peu de mon cœur, rien d'autre. Je n'ai donc pas à vous les offrir, puisqu'il vous appartient déjà tout entier. Mais vous l'avez à son état naturel, violent comme un torrent de montagne. Et moi, je me suis

baissée et dans mes deux mains, très simplement, j'en ai recueilli quelques gouttes, les plus claires, les plus fraîches.

« Elles sont pour vous, les voilà.

« Peut-être, plus tard, écrirai-je? Je jetterai dans le monde d'autres gouttes de la même source... Vous aurez eu les premières. Peut-être cette source se tarira-t-elle bientôt... alors, vous aurez eu les seules...

« Je vous demande de les bénir et de les aimer. »

« MAY »

Paris, 9 avril 1910.

May est tout entière dans ces quelques lignes avec sa tendresse passionnée pour sa mère, dont parle Mlle *Godenèche*, et cette âme ardente dont l'état naturel était, selon sa propre expression : « *violent comme un torrent de montagne* ». Mais comment n'être pas surpris et troublé par ces mots : *Peut-être cette source se tarira-t-elle bientôt...?* où pour la première fois apparaît chez l'adolescente de quatorze ans, bien portante et joyeuse, ce pressentiment d'une fin prématurée, qui plus tard, au début de sa quinzième année, se manifestéra à maintes reprises si nettement et d'une façon si angoissante!!!...

1910. — Ce fut aussi l'année du voyage en *Auvergne* et de l'excursion aux gorges du *Tarn*, qui tentait *May* et que je fis cette fois avec elle et sa sœur *Thérèse*, tandis que leur mère restait à son tour à *Villequier* avec nos deux derniers enfants.

Dans le récit écrit au jour le jour que, sous ce titre : « *Auvergne* », *May* a laissé de son voyage, on verra qu'après avoir admiré les grands portraitistes anglais, les musées et les monuments de *Londres*, elle s'enflamme également au spectacle de la nature sauvage et pittoresque des *Causses*. Sans que *May* paraisse s'en douter, on y voit aussi la confirmation de ce *rayonnement* qui émanait d'elle et auquel il a déjà été fait allusion. C'est ainsi qu'à *Sainte-Enimie*, où nous déjeunions à la table d'hôte de l'unique auberge, avec un petit abbé « *bossu mais si intelligent* », écrit-elle, celui-ci, conquis sans doute par la grâce de *May*, risqua sa vie pour aller lui chercher une fleur dans les gorges du Tarn!... Est-ce le même petit abbé qui, je ne sais comment, ayant appris notre deuil, envoya à ma femme, en souvenir de notre enfant, le sonnet inspiré par elle « *A*

propos de May » qu'on pourra lire au chapitre G. Le charme de *May* opéra-t-il de même sur le vieux cocher qui nous conduisit aux grottes de *Dargilan?* Toujours est-il que lui aussi, descendant de son siège, alla lui cueillir un bouquet de ce chèvrefeuille rouge qui, avec l'odorante lavande mauve, embaume, en l'égayant un peu, l'aride plateau du *Causse Noir.* Puis, pressé par les questions de *May* et mis en confiance par sa grâce, le brave homme lui conta les légendes du pays, entre autres l'extraordinaire et véridique histoire du dernier propriétaire de ce Château Lacaze, transformé en « hostellerie » où nous venions justement de passer la nuit. Déjà excitée par une promenade au clair de lune dans les galeries de cette antique demeure, qu'elle avait parcourue seule, avec son cran habituel, sans crainte des revenants ou des chats-huants, des chauves-souris ou des voleurs, l'imagination de *May* fut exaltée au plus haut point par cette étrange et sombre histoire du seigneur assassin et dément, puis repentant et pénitent, qui lui inspira le romanesque et dramatique récit qu'elle appela « *Lisoun de Sauveterre* ».

Tout cela, néanmoins, n'empêchait pas *May* d'être une fille alerte et gaie et douée en voyage d'un solide appétit, qui lui permettait d'apprécier à son prix un bon repas et de jouir de plaisirs moins esthétiques et plus matériels. C'est ainsi qu'après une poétique description de *Rocamadour*, elle n'oublie pas de noter le plantureux menu — on le dirait maintenant *formidable* — dont elle fut régalée dans un modeste hôtel de *Brive-la-Gaillarde* (27) point terminus de notre voyage. « Je n'ai jamais dîné comme là, écrit *May* dans son journal : bouillon, petits caissons (28), truite saumonée, haricots, pâté de foie gras (!) poulet, salade, fruits, gâteaux et *Lacryma Christi* (!!!), le tout pour 2 fr. 50 (29).

Quoi qu'il en soit, tout agitée encore des souvenirs de son voyage, et dès son retour à *Villequier*, *May* écrivait d'une traite les pages de sa « *Lisoun* » que termine un *Pater* en langue d'Oc, cette langue qu'elle s'était mise à aimer et même à parler un peu, après avoir lu des poésies de *Vermenouze*, que lui avait données une de ses maîtresses de l'Institut de la Madeleine, amie ou parente de cet auteur auvergnat.

En même temps elle écrivait les pièces de vers datées d'août à octobre 1910, qui comptent, il me semble, parmi ses meilleures (pp. 28 à 36), depuis *la Belle au Bois Dormant* jusqu'à

l'*Arrivée* où l'on sent son « âme frémissante » dans l'attente de la visite de je ne sais plus quelle « meilleure amie »; puis elle s'amusait à composer ses trois pastiches à la manière de *Maeterlinck* (pp. 37 à 39) et probablement aussi quelques-uns des vers, épars dans des cahiers de brouillons ou des feuilles détachées, et classés dans la deuxième partie (les *Non Envoyés*) de *Fleurs du Ciel* jusqu'à ce *Pardon* (pp. 61 à 69) où elle exprime avec tant de délicatesse son repentir d'avoir fait à une amie une blessure involontaire.

De la même époque et sous ce titre *Souvenirs de l'escalier* datent aussi deux récits *la Méduse* et la *Branche* (voir chapitre H) qui dévoilent certains côtés du caractère de *May*, ses emballements plus ou moins justifiés pour ou contre certaines personnes et qui constituent de curieux aperçus de psychologie enfantine et même féminine.

Enfin, une *composition anglaise*, à la fin du chapitre H, montrera qu'elle était vraiment, vers 13 ou 14 ans, une bonne élève de sa mère son excellent professeur. Ce devoir, non daté, qui lui fut rendu avec la note 17 sur 20, la meilleure que donnait une maîtresse assez sévère, est signé simplement « *May* » comme presque tout ce qu'elle écrivait.

Elle ne signait jamais *May d'Acher de Montgascon*, c'était beaucoup trop long, mais quelquefois *May d'A. M.* ou *May d'Acher*, ce vieux nom qu'elle affectionnait parce qu'il avait été (dit-on) celui de Pierre l'Hermite (?); mais le plus souvent elle signait *May*, tout court, ce diminutif printanier du prénom de Marie qui lui convenait si bien et sous lequel chacun la connaissait.

... ...

A la rentrée des classes en octobre 1910, comme elle devait préparer le baccalauréat latin-langues, elle voulut surtout, l'anglais et l'allemand lui étant déjà familiers, travailler le latin, qui était enseigné à son cours par un professeur de la classe de première du Lycée Condorcet. Ce maître, grave et sérieux, moins brillant que le toujours jeune professeur de littérature française, qui « *trissotinait* » si bien, convenait davantage à *May*. On sait déjà qu'il avait apprécié sa traduction en vers d'un passage de *Virgile*, devoir ou composition dont je n'ai pas retrouvé trace, mais dont la lecture, paraît-il, avait été faite par le bon professeur et proposée comme modèle à ses rhé-

thoriciens. Par contre, les cahiers de *May* contiennent plusieurs traductions ou adaptations, datant de l'automne 1910, de son cher *Rudyard Kipling*, l'auteur anglais qu'elle préférait (voir la *Chanson de la Femme Danoise*, p. 40, et *Deux Vaisseaux dans la Nuit*, p. 42), ainsi que *Taisez-vous! Taisez-vous!* (voir p. 41), ébauche probable due à la même source d'inspiration.

A la fin de cette année, elle écrivit encore *Mots d'Enfant* (p. 44), pour une petite cousine et *Lumière* (p. 45), dont la genèse a été racontée dans la préface.

Après l'heureuse année 1910 si bien remplie, et que vient couronner *Lumière*, cet hymne enthousiaste à l'Art, à la Nature, à l'Idéal, à Dieu... cet appel vibrant et joyeux malgré une allusion finale à la souffrance, après 1910, l'année 1911 paraît encore débuter favorablement... Et pourtant quel étrange pressentiment semble hanter l'esprit de *May*. Dans sa déclaration si noble et si touchante *A ceux que j'aime à la veille de mes quinze ans* (p. 47) qu'elle remet à ses parents le 24 janvier, à côté de ces vers :

Je sais que mon enfance eut à peine assez d'ombre
Pour me faire entrevoir la clarté du bonheur

n'écrit-elle pas, comme si elle prévoyait ses souffrances et sa mort?

Je sais que l'avenir peut-être sera sombre;
Je sais qu'il faut lutter en un duel terrible;
Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat!

... ...

En février elle n'écrit qu'un sonnet : *Rêveries* (p. 48) que lui avait demandé son amie, la plus jeune fille de l'académicien *René Bazin*, notre excellent voisin, et *Deux Projets* (p. 49) de *Préfaces aux Vers* que de plusieurs côtés on la pressait de publier : elle n'avait d'ailleurs nulle envie de faire connaître ses *Primevères*, fleurs modestes et printanières, dont elle aurait donné le nom à ces essais poétiques, auxquels elle attachait beaucoup moins d'importance que quelques-unes de ses maîtresses ou de ses jeunes amies. Elle ne tenait pas à briller, elle ne recherchait pas les compliments; « *quand on m'en fait un peu trop, je crois toujours qu'on se fiche de moi,* » disait-elle

en riant; mais, si on la poussait en avant, ignorant la timidité, elle se laissait faire sans façon et tout naturellement, pour ne désobliger personne, — lorsqu'il fallait rendre service. C'est pourquoi, grâce à sa simplicité innée et à sa réelle modestie, *May* suscitait rarement l'envie ou la jalousie : elle ne comptait guère que des amies. Combien, depuis la mort de notre enfant, m'ont déclaré : « *C'était notre meilleure amie* » que l'on chérissait et admirait en même temps. A l'une de ses cousines, son aînée, mère aujourd'hui d'une nombreuse famille et qui me parlait d'elle, je demandais récemment : « *Mais qu'aviez-vous donc de si intéressant à raconter et pourquoi causiez-vous avec tant d'animation, vous et vos sœurs, quand vous étiez avec ma fille?* »

« *Ah! c'est May surtout qui parlait, me répondit-elle, et nous l'écoutions... elle nous était tellement supérieure!* »

De la confiance singulière qu'elle inspirait parfois, de l'ascendant extraordinaire qu'elle exerçait sur des camarades souvent plus âgées, l'une d'elles, plusieurs années après sa mort, me donnait encore la preuve en me disant un jour : « Dans les moments difficiles, dans les circonstances critiques de ma vie, je pense toujours à *May;* je me demande : que m'aurait-elle conseillé? Alors je la consulte en esprit, et je la prie de m'éclairer. »

Elle était donc en plein développement physique et intellectuel quand, à la suite d'une légère indisposition, on décida de lui enlever les amygdales, ce qui avait déjà fort bien réussi à son frère et à sa sœur. C'est pourtant à la suite de cette intervention banale, que la santé de *May* subit une première atteinte. C'est à ce moment aussi que cette fille si vaillante, et nullement troublée par la vue du sang versé après l'opération, mais agitée, hantée par je ne sais quel sombre présage, c'est alors qu'elle écrivit, six mois avant sa mort, cette *Chanson pour la dernière Heure* (pp. 50 et 51) où revient quatre fois, comme un hallucinant et obsédant refrain, ce vers :

Laissez partir la bien-aimée.

. . . .

On ne meurt jamais au Printemps

disait un autre vers de cette angoissante *Chanson* et ce ne fut, en effet, qu'à la fin de l'été, que s'envola l'âme de *May*.

Mais comment, encore une fois, comment retenir nos larmes en lisant cette émouvante et prophétique *Chanson* où elle répète :

> *Laissez partir la bien-aimée*
> *Si Dieu la veut pour Lui tout seul*
> *Et que la brise parfumée*
> *Vienne caresser son linceul.*

cette *Chanson* où, comme dans une singulière et pathétique vision, elle semble décrire à l'avance les circonstances et jusqu'aux moindres détails de sa mort : cette chambre de *Villequier*, où son lit d'agonisante, auprès de la fenêtre ouverte sur un parterre fleuri, était, comme dans sa *Chanson*, embaumé par la brise qui venait caresser son linceul.

. . . .

Cependant, les congés de Pâques approchant, les études de *May* furent interrompues, pour peu de temps, pensait-elle, et nous le pensions avec elle, car sa hâte était grande de retourner au cours, afin de préparer ses examens de baccalauréat.

Ses études furent hélas! arrêtées pour toujours.

En attendant, je conduisis *May* et sa sœur *Thérèse* au château de *Savigny* où ma bonne grand'mère, la comtesse de *la Loyère*, âgée de près de 90 ans, marraine de ma seconde fille, m'avait depuis longtemps demandé de lui amener sa jeune filleule « *la musicienne* », ainsi que sa sœur aînée « *l'enfant-poëte* » qu'elle désirait mieux connaître.

Nous devions donc arriver tous les trois chez grand'mère, pour la Semaine Sainte, et demeurer à *Savigny* jusqu'à la rentrée des classes, après la semaine de Pâques. Tout cela enchantait *Thérèse*, dont c'était le premier voyage, et *May* était ravie à la pensée de voir son arrière-grand'mère dans ce vieux château Bourguignon, où j'ai passé une partie de mon enfance, où est née ma sœur *Marika* (30) et dont elle avait si souvent entendu parler par sa tante et par moi.

Ce fut déjà pour mes filles et surtout pour *May* une véritable joie quand on aperçut au loin les grosses tours de *Savigny*, puis le pont-levis moyen-âgeux et les fossés, où de jolis daims couraient après les marrons que les enfants s'amusaient à leur lancer.

Et l'enchantement redoubla quand, en sautant de l'antique

coupé qui nous amenait à la gare de *Beaune*, nous fûmes reçus à bras ouverts par la vieille petite dame, un peu sourde et presque aveugle, mais qui fit aussitôt la conquête de *May*, suspendue à ses lèvres pour écouter ses histoires du temps passé, les faits et gestes des ancêtres, que leurs descendantes lui redemandaient, attentives et jamais lasses de les entendre. Cela ne laissait pas également de charmer grand'mère, qui trouvait naturellement ses arrière-petites-filles tout à fait délicieuses et vraiment bien intelligentes.

Pendant la Semaine Sainte, puis pendant les fêtes de Pâques, en dehors des offices que nous tenions, pour le bon exemple, à suivre de notre mieux dans cette sombre et froide église d'un pays assez peu religieux, où l'affluence des fidèles était des plus clairsemées, mes filles devaient surtout se reposer, ce dont *May* avait assurément besoin. Elle ne cherchait pas, d'ailleurs, des distractions plus agitées dans une demeure dont les plus jeunes habitants étaient pour le moins sexagénaires, car les domestiques, maître d'hôtel, cocher, femme de chambre, cuisinière, n'avaient pas changé depuis plus de quarante ans, et tout le personnel était resté le même que dans mon enfance et continuait à m'appeler « Monsieur Just ». Quant aux visites que recevait grand'mère, elles se bornaient en général à celles du curé, des bonnes sœurs, de quelques dames de l'endroit, contemporaines de la châtelaine, et d'un vieil original de Beaune, négociant ou courtier en vins, qui, durant plus de vingt ans, se rendit chaque dimanche au château de *Savigny*, pour y copier au pastel le portrait, peint par *Largillière* (31), d'une aïeule, dont il était tombé platoniquement mais éperdument amoureux.

Tout cela n'était certainement pas très folâtre pour deux filles dont l'une venait d'avoir quinze ans et dont l'autre n'en avait pas encore douze. Mais le temps n'était pas favorable aux longues promenades. Il y avait dans la bibliothèque de nombreux livres pour s'occuper et se distraire, enfin *Thérèse* avait dans un salon trouvé un piano qui suffisait à son bonheur. Quant à *May*, son esprit romanesque et ses sentiments poétiques avaient été excités, tantôt par ses explorations dans les vastes salons solitaires et les galeries à peu près abandonnées,

(1) Car on se tenait dans l'appartement privé de grand'mère, petit château enclavé dans le grand.



Les fossés du château de Savigny-les-Beaune.



Le château de Savigny-les-Beaune.

tantôt par ses excursions dans les caves souterraines, où le régisseur, qu'elle amusait par ses questions et dont elle était bien vite devenue l'amie, lui faisait déguster dans un gobelet ou *tastevin* d'argent une larme de cet excellent vin de *Vergelesses*, léger et parfumé, qu'elle savait parfaitement apprécier :

Ce vieux vin Bourguignon sentant la violette

auquel il est fait allusion dans *le Convive* (p. 26).

Enfin et surtout l'imagination toujours en éveil de *May* était alimentée par ses interminables entretiens avec la bonne arrière-grand'mère, qui ravivait chez la jeune fille « *déjà femme, encore enfant* », le culte des aïeux qu'elles professaient toutes deux.

Aussi bien de ce court séjour d'une quinzaine, du 10 au 26 avril 1911, passée au château de *Savigny*, datent les poésies intitulées *Savigny*, *Au vieux portrait de Largillière*, *Aux Aïeux* (pp. 52 à 56). Mais à la même époque, fait singulièrement troublant et que rien dans l'attitude de May n'aurait pu faire prévoir, elle écrivait ce *Repentir* (p. 57) et *De Torrente in Via* (p. 58) deux morceaux signés et datés de Pâques 1911, et sans doute inspirés par les prières de la Semaine Sainte et les Psaumes, où elle s'écrie, parlant à Jésus, son Sauveur :

Comme un vase, entre mes bras,
Je vous porte mon cœur las...
Il exhale un parfum triste.

Je vous l'offre, ô mon Sauveur!
J'ai des larmes plein le cœur
Et je comprends le Psalmiste.

D'autres vers cueillis dans des cahiers de brouillons ou sur des feuilles volantes, sans date ni signature, ont dû être composés pendant ou aussitôt après notre séjour à *Savigny*.

Ce sont :

David (p. 70), poëme inachevé où elle dit :

Mais voici que d'enfant je deviens un soldat ;
Mon adversaire, à moi, c'est la vie, invincible.
Je vais mourir bientôt dans ce duel terrible;
Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat.

Malbrough (p. 71), son dernier sonnet, où l'on trouve ce vers :

Voyez la mort en face et ne la craignez pas

et qui finit ainsi :

Adieu Malbrough, adieu... Vous ne reviendrez pas!

et *Qu'est-ce qui passe ici si tard*, qui se termine par ce funèbre son de cloche :

Qu'est-ce qui passe ici si tard?
« C'est Moi, la Mort, ouvre ta porte. »
« Je ne frappe pas au hasard : »
« Ouvre! » — Au matin elle était morte...

enfin cette déchirante complainte (p. 73) dont le titre *Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains* revient à chaque strophe, comme une hallucinante obsession.

Pensait-elle donc à cette mort menaçante et prochaine dont elle avait comme la hantise, l'enfant-poëte, la jeune fille bien-aimée qui, de retour à Paris, ne fut pas, selon l'avis des médecins, en état de reprendre ses études, et qui dut bientôt s'aliter, atteinte d'une congestion pulmonaire, jusqu'au jour où nous pûmes la transporter en ambulance automobile à la campagne, dans ce *Villequier* qu'elle aimait tant et où elle comptait bien guérir...

Car elle tenait à la vie et ne désirait nullement mourir, celle qui déclarait à ses parents (p. 47) à la veille de ses quinze ans :

« Me voici donc debout, au seuil de l'existence,
Avec tout l'Idéal et l'Espoir devant moi;
Malgré toute la peine et toute la souffrance,
Je regarde la vie en face et sans émoi. »

Oui, *May* tenait malgré tout à la vie. Après son succès dans les *Femmes Savantes*, elle rêvait même de jouer de nouveau la comédie : un rôle surtout la tentait, celui de *Gringoire* dans la pièce de Théodore de Banville, encore un rôle en travesti, qui, mince et fine comme elle était, lui convenait physiquement et qui lui plaisait par son côté poétique et chevaleresque (32).

Et moi j'aurais bien volontiers accédé aux désirs de ma

fille chérie, si la maladie et la mort n'étaient venues mettre fin à ce rêve comme à tant d'autres...

. . . .

Mais je veux maintenant laisser la parole à sa mère d'abord, puis à l'abbé *Anthiaume*, qui fut le confesseur de *May* pendant sa douloureuse maladie et l'assista au moment de sa mort (33). Cet excellent prêtre avait vu naître *May*, qui dès sa petite enfance aimait entendre la messe qu'il disait chaque matin à la chapelle du château (§) et qui, plus tard, à défaut de servant, la répondait même parfois à sa très grande joie. Le bon abbé connaissait et appréciait les qualités de *May*, sans pourtant se dissimuler ses défauts. On verra dans les notes qu'il rédigea peu de temps après le décès de notre enfant et particulièrement dans l'émouvant récit qu'il a donné de ses derniers moments, combien il fut édifié mais en même temps surpris par l'extraordinaire revirement qui se produisit dans l'âme de May, le 8 septembre, cinq jours avant sa mort. Cette transformation subite, il n'hésitait pas, toute proportion gardée, à la comparer à la *Conversion de saint Paul*, ainsi qu'il me l'a répété plus d'une fois dans la suite.

Dans le récit, que ma femme eut la force d'écrire peu de temps après la mort de notre chère fille, on trouvera surtout une description exacte mais pieusement fidèle de ses derniers jours. J'aurais été, pour ma part, bien incapable alors de rassembler d'aussi déchirants souvenirs. Je me rappelle seulement les souffrances atroces de *May*, dont l'état, malgré tous nos soins, empirait de jour en jour. Je me rappelle ses rares instants de répit, où elle s'efforçait encore de trouver une distraction à ses douleurs en me demandant de lui faire quelques lectures, ou bien en écoutant sa sœur lui jouer les morceaux de *Chopin* qu'elle préférait ou bien improviser pour elle au piano. Je me rappelle surtout ce moment où, prise de je ne sais quelle inquiétude mortelle, elle me demanda, angoissée : « *Croyez-vous, papa, que Dieu pourra jamais me pardonner?* » Et je vois encore son pâle visage tout à coup rasséréné, quand, heureusement inspiré, je lui dis de songer au *bon larron* et à la miséricorde divine. Je me rappelle encore, le matin même de sa

(§) Voir la photographie de cette chapelle où le corps de *May* fut déposé avant d'être transféré au cimetière Montmartre, dans la tombe des La Tour Maubourg, ou elle repose auprès de sa bonne maman.



Chapelle du château de Villequier.

mort, lui avoir lu, sur sa demande, le récit de la *Passion*, celui de saint *Matthieu*, avait-elle bien spécifié. Je me rappelle enfin que, peu avant d'expirer, elle m'interrogea très calme et résignée : « *Est-ce pour ce soir? est-ce bien la fin?* » Et comme je ne pus que lui répondre : « *oui!* » je me souviendrai toujours du ton, où je reconnaissais la gamine d'autrefois, et de l'expression de joie avec laquelle elle s'écria : « *Quelle chance! Quelle chance!* »

E

LA MALADIE ET LA MORT DE MAY

Récit de sa mère

Pendant les quatre mois de sa maladie, qui la condamnait à une inaction absolue et minait ses forces chaque jour, son énergie physique et morale ne se démentit pas un instant. Elle ne perdait pas l'espoir de guérir et faisait sans cesse des projets d'avenir.

Par un effort de sa volonté, qui était extrême, elle domptait ses regrets de ne pouvoir jouir de son indépendance comme jadis et savait vaincre ses moments de découragement par son désir ardent de vivre.

Comme on lui répétait la parole de sa jeune sœur *Edith* (§) au sujet de la mort : « *Je regarderais la terre et je dirais : le ciel vaut mieux,* » elle répliqua vivement : « *Ah! bien! ce n'est pas moi qui dirais ça! j'aime trop la vie.* » Elle l'aimait en effet avec toute la fougue de son ardente nature si peu angélique. Parfois elle recevait la Sainte Communion, mais la ferveur, le recueillement intérieur étaient peu sensibles. Son impétuosité se manifestait par de l'impatience envers ceux qui la soignaient, la sœur garde-malade surtout, qui n'osait guère l'entretenir de piété par crainte d'être rebutée. « *Elle m'ennuie à me parler tout le temps de Dieu, cela me met dans le noir.* »

Son père lui ayant proposé de se confesser, elle répondit une fois : « *Pourquoi faire? Je n'ai rien à dire!* »

Pourtant elle offrait ses souffrances à Dieu, les acceptant

(§) † en 1932 religieuse bénédictine à l'Abbaye de Jouarre.

pour Lui, mais cela fait, elle comptait bien guérir, lisait, brodait et ne pensait jamais à l'éventualité de la mort. Rien ne lui causait plus de peine que la question de ses vers, qu'elle aimait tant et ne pouvait plus faire. Le 8 septembre elle fut prise d'angoisses indescriptibles qui ne firent qu'augmenter tout le jour : il lui semblait qu'elle devenait folle. Elle demanda M. l'Abbé à demeure dans la maison. Il vint... elle ne lui parla que de ses vers! L'angoisse continua en s'accroissant encore. Elle était dehors, on la rentra.

Pour la deuxième fois M. l'Abbé revint près d'elle. Elle s'ouvrit à lui et désira qu'on lui apportât la Sainte Communion, ce qui fut fait.

Alors elle ne cessa de réclamer les derniers sacrements. On promit de les lui donner dans la soirée.

— « *Tout de suite, tout de suite,* » suppliait-elle. Il était cinq heures de l'après-midi.

Une syncope parut à craindre; on la remonta dans sa chambre. Aussitôt couchée elle se ranima et reçut l'Extrême-Onction avec une grande piété, exigeant qu'on lui traduise ensuite, malgré sa fatigue, les prières en français.

Elle désira voir les domestiques et leur dit adieu, pensant qu'elle allait trépasser; elle fit ses recommandations à son père, sa mère et sa sœur, demanda pardon à tous. A partir de ce moment, touchée visiblement par la grâce, une seule pensée, un seul désir l'envahirent tout entière : réparer ses torts envers la sœur et envers tous, abdiquer toute volonté propre et faire pénitence en souffrant.

Le lendemain, samedi 9 septembre, portée sur la terrasse, elle demanda à sa mère : « *Maman! que pensez-vous? Croyez-vous que je vais vraiment mourir?* » ... « A moins d'un miracle, je le crois, mon enfant. » ... « *Alors, c'est bien! j'ai compris; je suis très contente!* »

Le jour suivant, dimanche 10 septembre, elle ne se leva pas et la journée se passa à lui lire des prières et à élever son âme vers Dieu. Elle parla intimement à ses parents et à sa sœur *Thérèse* à qui elle confia le soin de consoler plus tard son père et sa mère. Elle avait déjà écrit son testament; elle pria ses parents de le lire et avec eux y changea certaines choses quant aux souvenirs qu'elle laissait à différentes personnes.

Tous les soirs elle demandait et recevait le Saint Viatique

avec la plus grande ferveur et se confessait chaque fois auparavant, ce qui, autrefois, n'était nullement dans ses idées.

Elle disait : « *Je veux souffrir beaucoup, beaucoup, je suis si indigne de paraître devant Dieu! Je n'ai agi que par orgueil, j'ai critiqué les choses saintes. Mon Dieu! que je vous aime! que vous êtes bon! J'ai tant aimé la vie, la nature; le Ciel vaut bien tout cela!* »

Elle ne quittait plus son crucifix qu'elle baisait sans cesse avec amour, elle demandait toujours si la mort viendrait sûrement, elle la désirait tant!

Le lundi matin, 11 septembre, elle dit à sa mère : « *Il y a une chose qui m'embête; je me sens mieux. Je ne vais pas guérir, n'est-ce pas? Je ne voudrais revivre pour rien au monde... Vous ne pouvez pas comprendre!* » Et comme on lui parlait de ses vers, qu'on les ferait imprimer :

« *Tout cela ce sont des bêtises... Je ne comprenais pas!* »

Chaque jour il fallait lui lire la Passion de Notre Seigneur et des prières.

A mesure que le temps s'écoulait elle devenait plus joyeuse. Si on lui demandait comment elle allait, toujours elle répondait : « *Je suis enchantée!* » ou si elle souffrait : « *Que Dieu est bon, Il me permet de souffrir!* » « *Croyez-vous que Dieu puisse jamais me pardonner?* » Son père lui rappela le *bon larron;* cette pensée l'apaisa, tant elle avait compris l'offense faite à Dieu quand nous péchons même légèrement.

« *Je voudrais tant penser au jugement de Dieu, mais je ne sais pas pourquoi, malgré moi, je suis entraînée vers sa miséricorde.* »

« *Je ne veux pas le Ciel pour le Ciel, je le veux pour ne plus offenser Dieu.* »

« *Hélas! jusqu'à la fin je serai orgueilleuse; vous allez me trouver gentille!* »

Et s'adressant à ses parents : « *Êtes-vous heureux? dites-moi que vous l'êtes; moi je suis* si *heureuse* » et elle prononçait ces mots avec l'ardeur qu'elle mettait à toutes choses.

Sans cesse elle demandait : « *Sera-ce bientôt? Priez, priez pour cela!* »

Le lundi 11 on poussa son lit contre la fenêtre ouverte d'où il ne bougea plus. Elle entretint sa mère pendant plusieurs

heures de différentes choses de famille. Le mardi 12 on lui lut presque toute la matinée et dans la journée elle reposa beaucoup. Elle voulut regarder encore une image d'une *Vierge de Botticelli* qu'elle aimait; elle la contempla un instant puis la rendit en disant : « *Ce n'est plus ça!* »

Le mercredi matin 13 septembre elle pria son père de lui lire le 12e chapitre de la 2e Épître de saint Paul aux Corinthiens où l'Apôtre raconte qu'il a été transporté au troisième ciel; après cette lecture elle dit deux fois : « *Les Épîtres de saint Paul, on ne les connaît pas assez.* » Puis elle voulut qu'on lui lise la Passion de Notre Seigneur selon saint Matthieu. A un moment elle interrompit son père par ces mots : « *L'abandon de Notre Seigneur sur la Croix, si vous saviez... c'était horrible.* »

Le soir venu, comme elle allait recevoir la Sainte Communion ainsi que d'habitude, elle ne le put pas, prise d'une douleur de côté si atroce qu'elle se tordait à tomber de son lit. Elle ne cessait de murmurer : « *Mon Dieu! merci, merci, je vous aime, encore merci!* »

Une piqûre de morphine la calma, sans la soulager beaucoup; elle put cependant recevoir son Dieu. Rien ne faisait supposer que la fin approchait. Comme sa mère lui demandait si elle ne ressentait plus d'angoisses : « *Non! mais c'était effroyable! Dieu vous en préserve : c'était l'enfer!* » et son visage en exprimait l'horreur.

Vers 10 h. 30 elle appela encore tous les domestiques, leur serra la main et remercia chacun d'eux.

Elle désirait qu'on fasse des invocations à Dieu et faisait elle-même des actes incessants de désir et d'amour. Sa mère lui ayant demandé ce qu'elle sentait : « *C'est comme un voile pas tout à fait soulevé... je voudrais... je voudrais... mon corps me gêne, mon corps me gêne!* » Vers onze heures elle demanda encore : *Es-ce pour ce soir? Je le voudrais tant!* » On lui répondit : « *Oui!* » Alors avec un élan et une joie indescriptibles elle s'écria : « *Quelle chance! quelle chance!* » Elle bénit son père et sa mère. On lut les prières des agonisants, puis elle réclama le cantique de sa Première Communion « Mon bien-aimé ne paraît pas encore ». Aux mots « *mon cœur est prêt* » : *Monsieur l'Abbé*, soupira-t-elle, *est-ce vrai?* » Et sur la réponse affirmative elle inclina la tête et sourit. L'heure

sonna : « *Est-ce minuit?* » ... « *Jésus, Jésus, je vous aime! Mon bien-aimé, je vous aime, venez, ouvrez, vite, vite!* » .

A minuit moins dix elle était entre les bras de Dieu!

. . . .

La fenêtre était grande ouverte et sur son lit il y avait des roses comme dans son « *Pantoum* » (§).

(§) C'est ainsi que May appelait sa Chanson pour la Dernière Heure (p. 50 et 51) écrite sur le modèle des poëmes extrême-orientaux ou *Pantoums Malais*, de Leconte de Lisle.

NOTES DE L'ABBE ANTHIAUME SUR MAY

Pieuse moins par nature que par raison, par éducation. Elle avait reçu de Dieu une remarquable intelligence et un esprit très fin. Artiste jusqu'au fond de son âme, elle aimait passionnément la nature. Ces sortes de tempéraments ne se donnent jamais à demi. Très ardente, elle était capable de tous les héroïsmes, peut-être aussi de bien des faiblesses. Quand la maladie vint tourmenter son corps, jusque-là si robuste, les souffrances ne la troublèrent pas tout d'abord. Le plus possible, elle s'absorba dans la lecture, et, quand elle ne put lire sans fatigue, elle pensa. Elle faisait des projets d'avenir, parfois projets d'enfant, parfois aussi projets de tempérament réfléchi. Elle se préoccupait beaucoup plus de ses parents que d'elle-même. Dans la première phase de sa maladie, elle fut résignée parce que pleine d'espoir. Une bonne cure d'air à la campagne devait, ce semble, la guérir rapidement. Mais au bout de deux mois passés en plein air, elle sentit ses forces décliner de plus en plus. Vers la fin du mois d'août, elle commença à s'inquiéter de son état de santé. Et deux ou trois fois, elle versa des larmes en songeant que sa guérison était peu probable. Entre temps, le courage revenait un peu. Elle lisait, puis surtout pensait. Ses poésies la charmaient. Elle me les donna à lire, en me priant de lui dire franchement ma pensée sur telle ou telle pièce.

Le vendredi 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, dans la matinée, le mal empirant et la crainte de la mort s'emparant d'elle, elle me fit appeler; mais soudain ses transes se dissipèrent et, quand j'arrivai près d'elle, elle ne m'entretint que de ses poésies — et de son avenir dans le cas où elle guérirait. La veille au soir, avant de s'endormir, elle

m'avait lu quelques lettres intimes, puis m'avait remis son cahier de poésies. Il était près de midi, ce vendredi, quand je la quittai.

Elle déjeuna avec peu d'appétit, mais l'âme tranquille. Que se passa-t-il ensuite ? Tout à coup elle appela sa mère, et, tout émue, elle aurait voulu lui donner les raisons de son émotion si vive ; mais, comme condamnée au silence, elle ne le put faire.

Dieu lui avait-Il apparu et manifesté sa gloire ? Lui avait-Il donné une idée du bonheur des Élus ? Lui avait-Il inspiré du dégoût pour cette vie mortelle ? Lui avait-Il montré les difficultés qu'elle aurait à faire son salut, si elle restait plus longtemps sur la terre ? Ou bien la *Sainte Vierge*, sa patronne, en cette fête de sa Nativité, lui avait-elle parlé de la part de Dieu ? Mystère ! Comme certains *saints* elle avait eu la grâce d'une vision ou d'une révélation, et, comme eux, elle ne pouvait redire à ceux qui l'entouraient ce qu'elle avait vu ou entendu. Sa mère, à qui elle se faisait un scrupule de communiquer ses pensées les plus intimes, n'en put rien savoir.

En tout cas, son âme fut transformée dès cet instant, et cette transformation persista jusqu'à son dernier soupir.

Tous les jours qui suivirent, elle se confessa et communia. Sa conscience, d'ordinaire si large, était devenue craintive, presque scrupuleuse. Chaque jour, du fond du cœur, elle demandait pardon à *Dieu* des fautes de toute sa vie et cherchait à faire oublier aux siens les petits travers de son caractère. Les affaires extérieures, les projets d'avenir, ses poésies, ses goûts artistiques, sa guérison possible, l'entretenir de tout cela, c'était lui faire une peine réelle. Elle savait maintenant ce que *Dieu* demande à l'âme qu'il va rappeler à Lui et elle le Lui donnait avec empressement et avec amour. Lui parler de la mort et du bonheur du ciel était toute sa joie.

Le vendredi, jour où *Dieu* se manifesta à elle, vers la fin de l'après-midi, elle se confessa, communia, demanda l'*Extrême-Onction* et ne voulut pas, quoique bien fatiguée, différer jusqu'au lendemain matin la réception de ce dernier sacrement. On accéda à ses désirs. Elle suivit avec une grande ferveur les prières de la Liturgie. De toutes les personnes présentes dans sa chambre, elle paraissait la moins émue et la plus résignée. La cérémonie achevée, elle se fit traduire les prières qui venaient d'être récitées.

Le calme et la confiance étaient revenus dans cette âme et ne devaient plus la quitter.

Bien des détails sont consignés dans les notes recueillies par sa mère. Inutile d'y revenir ici.

Les trois dernières heures de sa vie furent des plus édifiantes. L'amour de *Dieu* embrasait cette âme qui était toute à Lui et qui L'appelait de tous ses vœux. En possession de toutes ses facultés, elle était heureuse de souffrir pour unir ses souffrances à celles de *Jésus-Christ* et les rendre ainsi plus méritoires. La Sainte Communion apporta quelque répit à ses douleurs. A partir de cet instant, des signes précurseurs de la mort apparurent. La malade s'en rendit compte. Craignant de n'avoir pas encore achevé sa sanctification, elle appela successivement tous ceux qui habitaient la maison et eut pour chacun une parole de reconnaissance, d'affection et de pardon humblement demandé.

Quelques minutes après, sans angoisses et sans râles, elle s'endormit dans le Seigneur.

J'ai assisté à leurs derniers instants bien des jeunes gens et jeunes filles de quinze à vingt ans. Un certain nombre m'ont édifié par les bons sentiments qui emplissaient leur âme, et leur mort a été bien consolante pour leurs parents et pour leurs amis. Mais, de ma vie, je n'ai vu *Dieu* intervenir de façon si sensible auprès d'une âme de quinze ans. Un esprit d'élite selon le monde est devenu soudain une âme d'élite selon la grâce. Il y a là une preuve non équivoque de la protection divine sur l'enfant et sur ses parents.

F

APRES LA MORT DE MAY

Au début de la sombre période de l'occupation allemande, je voulus ranger, pour les mettre à l'abri, et je m'efforçai de classer les papiers laissés par *May*, ses notes de voyages, ses souvenirs ou ses récits en prose, ses vers enfin, dont j'ignorais pour une grande part l'existence.

Je fus saisi, et même effrayé, à l'aspect de tout ce qu'avait produit l'enfant, puis la jeune fille morte à quinze ans. Après avoir lu et relu ses sonnets, le désir s'empara de moi, qui ne suis point poëte, d'en composer un en souvenir d'elle et de le commencer par deux vers de *May* qui m'avaient frappé :

IN MEMORIAM

« *Les morts toujours aimés ont leur place ici-bas*
Et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie. »
Je me redis ces vers de toi, quand je suis las
Et triste, enfant-poëte, ô ma fille chérie...

Elle est morte à quinze ans, expirant dans les bras
D'un père inconsolé, qui la pleure et la prie...
« *Mon corps me gêne, et Dieu*, disait-elle tout bas,
Attire à lui mon âme... » « Elle aimait tant la vie

Pourtant... et la beauté de ce vaste univers
Faisait battre son cœur et chantait dans ses vers.
May! Tu ne seras pas de celles qu'on oublie;

Sur cette terre, hélas! on ne te verra plus!
Mais ton œuvre survit : il faut qu'on la publie
Pour que tu ne sois pas parmi les disparus.

Je tiens à présent ma promesse.

Ainsi que je l'ai dit dans la préface de ce livre, je n'y suis parvenu qu'après un très long temps. C'est seulement le 25 janvier 1943, jour anniversaire de la naissance, il y a quarante-sept ans, de ma fille bien-aimée, que, poussé par une force irrésistible et dominant enfin mon émotion, j'ai pu écrire la première ligne de ce volume. Les pages qu'il renferme n'offrent d'ailleurs qu'une *sélection*, oserai-je dire, de l'œuvre en prose et en vers déjà si abondante et si étonnante de *May*. Cependant, ce recueil incomplet sera suffisant pour faire connaître sa nature et pour la faire aimer et peut-être admirer.

De cette sympathie mêlée d'admiration, que bien souvent suscitait *May*, on trouvera un exemple caractéristique chez un poëte : Pierre de *Cossé Brissac*, dont on lira la lettre et les trois sonnets à la fin de ce volume, avec les lettres de deux de ses compagnes du cours. L'une d'elles, devenue docteur en médecine, Mme *G.-A. Sorel*, en apprenant que je préparais une *Vie de May*, m'écrit pour me confirmer le récit de Mlle *Godenèche* sur la camarade de classe, dont après trente-trois ans, elle a conservé l'inoubliable et vivant souvenir.

D'une autre amie, depuis longtemps perdue de vue et dont j'ignore la destinée, je découvre, parmi tant de lettres touchantes adressées à ma femme après la mort de notre enfant ou bien pour son anniversaire, deux lettres où apparaît déjà la pensée de prier *May* « *comme une Sainte* »; et cette même pensée, je la retrouve dans une lettre que vient de m'écrire Mlle *Suzanne Varin*, fille de mon ancien garde de *Villequier*, à qui j'avais demandé si là aussi on avait gardé le souvenir de *May* (voir ces lettres au chapitre G).

Une de ses anciennes compagnes, mariée et mère de famille, ne me disait-elle pas, de même : « *Quand je suis inquiète, quand je me sens embarrassée, je me demande : que m'aurait conseillé May? et je l'invoque avec confiance.* »

C'est aussi le souvenir qu'avait conservé d'elle mon brave camarade et vieil ami *Fernand Anginieur*, tué à la tête de sa Compagnie au début de la guerre de 1914. — Esprit distingué et caractère original, il s'était épris d'une véritable affection pour *May*, qui aimait à lui faire raconter ses campagnes lointaines et les voyages auxquels il consacrait ses loisirs. De l'*Himalaya* où il

s'était rencontré au sommet du *Pamir* et avait de suite fraternisé avec un jeune officier anglais, comme lui ami des aventures, qui s'appelait... *Winston Churchill*, ou bien des *Philippines*, quand, profitant d'un long congé, il était allé en volontaire faire la guerre d'abord contre et ensuite avec les *Américains*, il adressait d'intéressantes lettres à l'*enfant-poète*, dont la si attachante nature l'avait attiré et séduit...

En mourant *May* avait légué un de ses chapelets à son cher ami et peu de temps avant de tomber au Champ d'Honneur, le capitaine *Anginieur* nous écrivait du front : « *Je pense souvent à May et j'ai toujours sur moi le chapelet de ma petite sainte.* »

Un ancien curé de *Villequier*, qui l'avait connue enfant, ne m'écrivait-il pas : « *Ses dernières paroles me donnent beaucoup plus la pensée de l'invoquer que de prier pour elle.* »

Ce sentiment n'est-il pas clairement exprimé par notre vieille cousine de *Cabanoux*, la religieuse exilée dont j'ai déjà parlé, dans la lettre suivante qu'elle m'écrivit en apprenant la mort de *May* :

M. Chamartin de la Rosa, près Madrid.
28 octobre 1911.

« Mon cher Just,

« J'ai été profondément touchée de votre excellente lettre et des détails admirables et si édifiants des derniers jours et des derniers moments de votre bien-aimée fille, notre chère *May!*

« Je ne puis penser à elle sans être émue, et j'ai la confiance que nous pourrons l'invoquer en la solennité de la Toussaint, car sa mort a été précieuse devant Dieu et nous aurons en elle une nouvelle protectrice pour la famille.

« Avez-vous remarqué que c'est le 8 septembre, fête de la *Nativité de Notre Dame*, que *May* a reçu les grâces que nous admirons? Je suis convaincue que c'est la Très Sainte Vierge qui l'a couverte et comblée de sa maternelle protection. Vous et nous tous avions prié *Notre Dame de Lourdes* de guérir *May;* mais ce n'était pas la volonté divine! Néanmoins, pour nous montrer qu'on ne prie jamais en vain, la Sainte Mère de Dieu, notre Mère à nous tous, cette Reine du Ciel, a répondu à nos prières pour *May*, en la comblant de faveurs exceptionnelles.

« Il faut la remercier et avoir plus que jamais confiance et recours à son cœur maternel et immaculé.

« J'ai parlé, dans l'une de mes lettres, à une ancienne supérieure du Carmel de Rodez, de la mort si admirablement chrétienne de notre chère enfant, elle en a été si touchée qu'elle l'invoque... »

Enfin, le cardinal *Amette*, alors archevêque de Paris, ne semble-t-il pas résumer cet ensemble d'impressions concordantes, quand il écrit aux parents de *May*, que, « *vivement touché des sentiments tout célestes de l'angélique enfant, il est plus incliné à la prier qu'à prier pour elle* ».

C'est pourquoi, après avoir entendu ces paroles, recueilli ces témoignages émanant de personnages si divers et de sources si différentes, après avoir relu surtout le récit des derniers moments de *May* par son confesseur, l'abbé *Anthiaume*, Normand discret et prudent, d'esprit scientifique, prêtre savant et pieux mais nullement mystique, je me suis demandé parfois avec inquiétude et non sans quelque remords : étions-nous donc les seuls, nous ses parents, à ne pas voir chez notre enfant cette auréole de sainteté qui éclatait à d'autres yeux et la transfigura à l'heure de sa mort ? C'est que, malgré sa nature si attachante, son indépendance de caractère, sa vivacité, sa violence même nous effrayaient souvent, sa mère et moi, qui aurions voulu notre fille moins brillante peut-être, mais encore plus parfaite. Nous ne nous rendions sans doute pas suffisamment compte des tentations contre lesquelles *May* avait à lutter ; des assauts que devait repousser ce cœur ardent et passionné... N'y fait-elle pas allusion dans « *Repentir* » (p. 57) quand elle dit :

« Mon âme frémissait dans sa fierté rebelle. »

et dans *De Torrente in Via* (p. 58), alors qu'elle parle encore de sa jeune âme altière ?

Admirée, adulée, gâtée comme était May, que de combats dut-elle livrer contre toutes velléités de vanité, tous sentiments d'orgueil ! on s'en aperçoit quand, après avoir écrit « *Vos Cheveux* » (p. 34) qui, apparemment, n'étaient autres que les siens, elle recouvre pour toujours son miroir d'un voile, et quand, avant d'expirer et dans la crainte qu'on ne la trouve trop parfaite depuis « *sa conversion finale* », elle dit en sou-

riant tristement à sa mère émue jusqu'aux larmes : « *Hélas! jusqu'à la fin je serai orgueilleuse : vous allez me trouver gentille...* »

« Telle âme généreuse se résout à endurer tout ce que Dieu voudra », disait un éminent prédicateur (§), mais ajoutait-il : « Hélas! sous l'étreinte de la douleur les minutes semblent parfois des siècles. »

Il en fut autrement pour *May*, subitement sanctifiée et portée d'un coup d'ailes sur les sommets de la perfection...

« *En possession de toutes ses facultés*, écrit l'abbé *Anthiaume, elle était heureuse de souffrir pour unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ et les rendre ainsi plus méritoires.* »

« *Êtes-vous heureux?* nous disait-elle, *dites-moi que vous l'êtes. Moi, je suis heureuse, je suis enchantée!* »

Sa joie à la pensée de sa prochaine envolée vers le Ciel, dont, semble-t-il, par une grâce insigne, *Dieu* lui avait offert, comme à saint *Paul*, la vision : « *C'est comme un voile pas tout à fait soulevé*, murmurait-elle, *mon corps me gêne, mon corps me gêne* », cette joie ineffable n'avait d'égale que sa soif inouïe de pénitence et de souffrance. « *Je veux souffrir beaucoup, beaucoup*, nous disait-elle, *je suis si indigne de paraître devant Dieu.* » Ou encore : « *Que Dieu est bon, Il me permet de souffrir* », et, écrit sa mère : « *Sa douleur était si atroce qu'elle se tordait à tomber de son lit.* »

Cette douleur horrible ne s'apaisait qu'à la pensée de l'approche imminente de la mort.

A ceux qui furent les témoins bouleversés mais profondément édifiés de son martyre et de sa fin héroïque, il semble bien que *May*, à ce moment, fut vraiment une *sainte*, que *Dieu*, dans les insondables desseins de sa Providence, voulut, sans doute avec raison, enlever de ce monde, arracher aux dangers et aux misères d'ici-bas et attirer de suite à *Lui*.

« Laissez partir la bien-aimée,
Si Dieu la veut pour Lui tout seul. »

Comment, sans une intervention divine, expliquer cet élan indescriptible, dont parle sa mère, et cette explosion de joie avec laquelle *May* accueillit, de ma propre bouche, l'annonce

(§) Le Révérend Père Pinard de la Boullaye, dans *l'Autre Vie*. (Retraite pascale de 1927 à Notre-Dame de Paris.)

de sa dernière heure? Comment comprendre humainement ce sourire final et ses paroles suprêmes : « *Jésus! Jésus! je vous aime, venez, ouvrez vite, vite.* »

« De ma vie, écrit son confesseur, après une longue carrière d'aumônier, je n'ai vu Dieu intervenir d'une façon aussi sensible auprès d'une âme de quinze ans; un esprit d'élite selon le monde est devenu une âme d'élite selon la grâce. »

Après un calvaire de quatre mois, cette fin si douloureuse mais en même temps si consolante aurait dû me faire accepter la croix avec la résignation chrétienne dont ma femme donnait l'exemple. J'aurais dû méditer ces paroles de notre enfant mourante : « *Je ne voudrais revivre pour rien au monde* », ou encore : « *J'ai tant aimé la vie et la nature, mais le Ciel vaut bien tout cela.* » J'aurais dû me dire que Dieu sait ce qu'il fait, quand il nous ravit dans la fleur de sa jeunesse un être prédestiné, pour l'arracher aux tristesses et quelquefois aux fautes d'une trop longue existence en assurant son bonheur immédiat. ...Hélas! Auprès de la tombe de *May*, terrassé par la douleur puis accablé par la maladie et parfois révolté, je ne savais que répéter comme *Victor Hugo*, après la mort de sa fille dans ce même *Villequier* :

« Seigneur, est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements? »

Et c'est bien plus tard seulement, que j'ai pu penser comme le poëte et dire enfin avec lui :

« Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire,
Je vous porte apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé. »

Et si maintenant, au cours de cette triste période de l'occupation et malgré tant d'épreuves et de deuils, j'ai retrouvé, Dieu aidant, le calme de l'esprit avec la paix de l'âme, je le dois peut-être à la céleste intercession de l'enfant que je n'hésite plus à prier, moi aussi, et à la méditation de maintes pensées éparses dans les œuvres de *May*, dont j'ai voulu présenter un choix dans ce livre; j'en termine la dernière page,

à la veille du trente-troisième anniversaire de sa mort, au moment où le départ de nos indésirables hôtes va me permettre enfin de le livrer à l'impression.

Ce livre, je le dédie à mes petits-enfants (§).

En lisant les vers et les récits de la jeune tante qu'ils n'ont point connue, mais dont ils entendirent plus d'une fois parler, puissent-ils y puiser de généreuses inspirations, y apprendre le culte des ancêtres, de la famille et de la patrie, y glaner de nobles pensées, y trouver l'amour du vrai, du beau, du bien, de l'Idéal, ainsi que parle *May*, et de Dieu en un mot, en disant avec elle dans *les Argonautes* (p. 22) » :

« Je mets ma barque à flot, sans crainte, à la mer haute,
Et je pars en chantant conquérir l'*Idéal.* »

ou dans *le Convive* (p. 26) :

« Entrez ! Voici mon cœur ouvert à deux battants,
Puisez à mon bonheur et repartez contents. »

ou dans *les Aïeux* (p. 55) :

« Avec des fleurs au casque on vous voyait combattre,
La chanson à la lèvre on vous a vus mourir !
Avec Dieu dans mon cœur et votre souvenir,
Tout comme vous pour Lui, je saurai bien me battre :
— Vous fûtes le passé, je serai l'avenir ! »

ou dans *Lumière* (p. 45) en redisant ces vers qui résument toute sa pensée :

« Mon âme, toute chose est belle
Que tu contemples au soleil,
Ouvre donc les yeux et sois pure,
Et, cherchant l'*Idéal* partout,
Vois dans l'art et dans la nature
DIEU — Soleil illuminant tout. »

Veuillez enfin, chers enfants et vous aussi parents, amis,

(§) Edith, Eliane et Aymar de Lastours; Elisabeth, Nicole et Béatrice d'Acher de Montgascon, et ce petit Alain-Marie-Just, qui vient de naître fort à propos pour perpétuer un nom, que seul, avec mon fils unique, je porte encore et qui, sans cet enfant, allait s'éteindre.

qui avez connu *May*, et qui êtes encore de ce monde, qui lirez peut-être ce livre et à qui l'on pourrait dire souvent avec elle :

« *Oh! vous qui restez, c'est vous que je plains* »,

vous, que *May* chérissait, et qu'elle aurait aimés de toute son âme ardente et tendre, vous qui parfois priez pour elle ou même l'invoquez peut-être, veuillez vous rappeler ses pieuses et consolantes paroles :

« *Les morts toujours aimés ont leur place ici-bas.* »

13 septembre 1944.

G

A PROPOS DE MAY

LETTRES ET POESIES DIVERSES

I. *Extrait d'une lettre de Marie d'Hély d'Oissel :*

(Ma femme avait communiqué un carnet contenant quelques vers de *May* à sa nièce *Marie Hély d'Oissel*, jeune fille intelligente et cultivée, qui s'intéressait aux poésies de la petite cousine). Voici un fragment d'une lettre écrite à ce sujet :

2 janvier 1911.

« Ma chère Tante,

« Je vous renvoie par ce même courrier le petit cahier des vers de *May*. Mon oncle de Ségur, l'académicien, continue à les trouver extraordinaires, si beaux de forme et si forts d'idées pour une enfant de quatorze ans. Il admire surtout *les Argonautes*, *la Belle au Bois Dormant* et la petite ballade sur les *Cheveux*. Mais *les Argonautes* surtout l'ont renversé..., etc. »

II. *La lettre en date du 23 octobre 1911 et les trois sonnets de Pierre de Cossé-Brissac.*

Tours, 23 octobre 1911.

« Cher Monsieur,

« Venant de recevoir le billet qui nous fait part de la perte particulièrement douloureuse que votre cœur paternel a éprouvée récemment, je prends la liberté de vous répondre sous une forme plus étendue qu'un simple mot sur une carte.

Je me sens sollicité à vous écrire par différents motifs : tout d'abord j'ai beaucoup connu vos parents à *Constantinople* où j'étais attaché d'ambassade, auprès de votre père, alors Chargé d'Affaires de France. Je vous ai même vu tout enfant et j'ai conservé de cette période de ma jeunesse un excellent souvenir.

Puis je dois dire que je m'intéressais de loin à la délicieuse enfant que Dieu vient de rappeler à Lui. Le hasard avait fait que je l'avais rencontrée, il y a deux ans, à une séance de patronage, rue de l'Université, où l'on donnait une Jeanne d'Arc. Votre petite *May* se trouvait là, avec un groupe de jeunes amies dont *Agnès de Mortemart*. Je me trouvais à côté de ces petites filles et je liai conversation avec elles. Je fus vite frappé de l'intelligence et même de la précocité que déployait *May* dans ses entretiens. J'appris ce jour-là qu'elle avait le goût de la poésie — et comme j'éprouve la même disposition, cette enfant ne m'intéressait que davantage.

Mme de *Néverlée* aussi, qui appréciait singulièrement les dons de votre chère enfant, voulut bien un jour me communiquer deux courtes poésies que je lus avec un charme très vif. C'était un sonnet : *les Argonautes* et quelques strophes de *la Belle au Bois Dormant*.

Mieux que tout les récits, cette simple lecture me fit connaître tout ce qu'il y avait de délicatesse, de charme et en même temps de savoir technique chez cette gracieuse petite poëtesse. C'était une âme entre toutes vibrante.

Aussi ma peine fut-elle très vive en apprenant que tous ces dons rares avaient été fauchés en leur fleur. Et ma compassion pour les pauvres parents, si douloureusement atteints dans leurs tendres espérances, fut-elle profonde.

Recevant à Tours, où nous sommes de passage, le funèbre billet, je fus frappé de l'antithèse navrante de ce joli nom printanier de *May* et du deuil qu'à présent il évoque. Et sans effort, mon impression prit une forme poétique. Trois sonnets furent jetés sur le papier. Ils sont dédiés à l'ange charmant que vous pleurez. Je vous prie, ainsi que Mme de Montgascon, d'en accepter l'hommage. C'est un petit bouquet que je me permets de déposer sur une tombe mouillée de larmes mais d'où doit sortir une chrétienne espérance de revoir. »

CHANT DE MAY

I

A la mémoire de
May d'Acher de Montgascon.

May, le nom si charmant, nom du plus doux des mois;
C'est un tendre bouquet de fleurs et de jeunesse
Orné d'un ruban bleu, qui met l'âme en liesse,
Embaumant le matin de son parfum de choix.

May, gracieux appel dont le son est caresse,
Et qui fait penser aux frais gazouillis des bois,
Quand les petits oiseaux font l'essai de leurs voix :
C'est un accord très court mais si plein de promesse.

...Hélas! tout est fini; plus de chants, plus de fleurs.
Le matin qui riait se voile tout en pleurs.
C'est un soupir de deuil que le doux nom apporte.

Sur le printemps qui naît, un rideau noir se clôt.
Le sourire d'hier se mue en un sanglot;
Les lilas sont fanés... L'enfant chérie est morte.

II

May, nom de poésie... Elle était bien poëte.
Sa voix à l'unisson de ce mot printanier
Résonnait doucement. Ses vers primesautiers
Chantaient comme un écho de la nature en fête.

Aussi quelle tristesse au jardin familier!
L'oiseau surpris se tait. La brise est inquiète;
Et, pliants sous le poids de sa peine secrète,
Sur le tombeau fleuri se penchent les lauriers.

La Grèce eût invoqué : « Sois-lui clémente, ô terre;
Sois douce pour l'enfant qui marchait si légère
Et si pure, effaçant l'éclat du marbre blanc. »

Et Ronsard aurait dit : « Tendre vierge, repose.
J'accorderai ma lyre à ton jeune talent,
Et ma main sur ton lit veut effeuiller des roses. »

III

Mais je veux éloigner toute image païenne;
Laissons là le laurier, le poétique accord
Des bosquets soupirants, la harpe éolienne,
L'art antique voilant un trop funèbre sort.

Il faut que dans nos pleurs notre deuil se souvienne
Du séjour radieux, dont la porte est la mort;
Et nos vers pour chanter la petite chrétienne
Vers l'éternel Soleil doivent prendre l'essor.

Dans l'azur, oublions l'éphémère souffrance.
Si *May*, c'est le printemps, c'est aussi l'espérance,
Qui raffermit les cœurs et console les yeux.

Dans des concerts divins les poëtes ont place.
May, contemplant au Ciel la Beauté face à face,
Dit un nouveau poëme à la gloire de Dieu.

Pierre de COSSÉ-BRISSAC.

Octobre 1911.

III. *Sonnet en date du 26 février 1912, envoyé de Saint-Martin (Aude) par l'abbé* Carbou (?). *Ce jeune prêtre, « bossu mais si intelligent » d'après* May, *rencontré aux Gorges du Tarn et qui avait, je ne sais comment, appris la mort de l'enfant-poëte :*

Comme le Lis des champs au calice argentin
Se dessèche le soir; comme la fleur qui tombe,
A peine épanouie au souffle du matin,
Ainsi la douce enfant s'inclinait vers la tombe.

Enfant, ô fleur, ô Lis, c'est ainsi ton destin,
Sur cette terre immense où tout être succombe,
De perdre ton éclat, de clore ton festin,
Avant de consommer l'éternelle hécatombe...

Vivre est donc peu de chose; on peut, en un instant,
Briller comme une étoile au divin firmament.
Pour plaire au Créateur, il suffit de paraître,

De garder la blancheur du Lis mystérieux,
De ne jamais ternir l'éclat si pur des cieux,
Consacrant en un jour son cœur au divin Maître.

26 février 1912.

E. AUG. CARBOU.

IV. *Lettres en date du 4 janvier et du 12 décembre 1912, de Mlle Camille Maury :*

Paris, le 4 janvier 1912.

Madame,

On m'a remis, de votre part, un souvenir mortuaire de *May*. Je vous en remercie infiniment.

Permettez-moi de vous dire la grande part que j'ai prise à votre immense douleur. La mort de ma plus chère amie m'a navrée. J'ai aimé *May* le jour où je l'ai vue pour la première fois. Son intelligence extraordinaire m'a frappée mais beaucoup plus son âme. *L'âme de May*, je n'en connais pas de plus parfaite.

Je lui ai donné toute l'amitié de mon cœur pour toujours. Je l'ai aimée comme une amie exquise et comme une *sainte* : c'est ainsi que je la prie chaque jour.

Merci infiniment, Madame, de ce souvenir qui m'a si profondément émue.

Permettez-moi de vous exprimer toute ma respectueuse sympathie. »

CAMILLE MAURY.

Saint-Sever (Landes)
12 septembre 1912.

« Madame,

« A la veille d'un anniversaire si triste et si beau, permettez-moi de vous rappeler que mon âme est avec la vôtre en

union de prières, de regrets et d'affection pour la chère disparue. Pas un jour je ne l'oublie, je l'invoque comme *une sainte*, je la prie, elle est ma force dans la souffrance et dans le bien. *Chère May!* Je la vois toujours si blonde et si frêle quand nous quittions le cours ensemble le soir et qu'elle me donnait sa petite main avec tant d'amitié. Entre toutes les paroles qu'elle me disait et qui sont dans mon cœur, celle-ci surtout m'est toujours présente : « *Les morts ne veulent pas que nous les pleurions avec découragement et lâcheté. Leur bonheur est de nous voir accepter énergiquement la vie et monter, comme eux, dans la lumière.* » Aussi, malgré toute ma douleur, il m'a fallu bénir Dieu de vous avoir ravi *May* et d'avoir laissé la nuit dans mon cœur.

Demain une messe sera dite pour *May*. Je l'entendrai et y communierai, moins pour la purification de sa chère âme que pour la résignation chrétienne des âmes qu'elle a laissées. »

C. Maury.

V. *Lettre en date du 23 novembre 1943 de Mme G.-A. Sorel :*

« Des souvenirs sur *May!*... Il y a trente-deux ans passés qu'elle nous a quittés! Nous n'avons pu l'oublier car, pour ceux qui l'ont connue, comprise et aimée, son souvenir est inaltérable... *May* était extraordinaire parmi nous toutes. Il était impossible de ne pas la remarquer, la différencier. Son regard direct, son port de tête, ses beaux cheveux blonds toujours en bataille attiraient aussitôt le regard. Quand, dans un cours, elle faisait une remarque, cela n'était jamais banal. Elle semblait beaucoup plus mûre, plus évoluée que ses compagnes. Ses connaissances en art et en poésie étaient extraordinaires pour son âge, sa maturité était extrême. Mais les meilleurs moments étaient les récréations. *May* jouait avec beaucoup d'entrain, elle était imbattable. Mais il y avait surtout les longs bavardages, les échanges d'idées. Et cela, dans les demi-intimités de petites jeunes filles, était délicieux. On la sentait vibrer, ardente et décidée, défendant avec passion ses idées... Et déjà je m'inquiétais, me disais qu'elle n'était pas destinée à vivre longuement, qu'elle brûlait la vie... elle-même pensait ainsi.

Hélas! nous avions raison. Elle est partie, nous laissant

désespérées pour longtemps, mais son empreinte est restée ineffaçable et avec elle nous pensons que « *les morts, toujours aimés, ont leur place ici-bas et les seuls disparus sont ceux que l'on oublie.* »

VI. *Lettre en date du 2 novembre 1943 de Mlle Suzanne Varin, de Villequier :*

« J'ai voulu, monsieur, avant de vous écrire, revoir certaines personnes qui avaient gardé, comme moi, un souvenir ému et toujors vivant de Mlle *May*, que tout le monde aimait à Villequier.

J'ai revu les Messier, qui sont bien vieux maintenant... Dans leur solitude ils se rappellent combien Mlle *May* leur avait témoigné de sympathie quand le malheur les avait frappés, comme elle savait trouver les mots qu'il fallait pour leur donner courage et résignation.

J'ai parlé aux filles de M. Legendre, elles m'ont dit : « Mon père avait pour Mlle *May* une vraie affection! S'il était encore de ce monde, il vous conterait quelques traits personnels dont il avait été témoin, comme ce jour d'une distribution de prix aux écoles où Mlle *May* avait spontanément offert la chaise qu'elle occupait au premier rang à une mère de famille portant un enfant dans ses bras.

Elle était toujours aimable et souriante, et son souvenir est vénéré. Pour moi je le conserve pieusement. Il m'est même arrivé de l'invoquer *comme une sainte* en plusieurs circonstances et je me suis trouvé plus courageuse.

Enfin, quand, après le 15 août 1944, commencèrent l'évacuation de Paris et l'exode des Allemands, je voulus, avant de livrer l'œuvre de May *à l'imprimeur, la montrer à l'une de ses amies d'enfance les plus chères, sa cousine* Agnès de Mortemart *(aujourd'hui la comtesse T. d'Oilliamson), qui, après avoir lu tout d'une traite la vie, les vers et les récits de* May, *m'écrivit cette dernière et touchante lettre :*

28 août 1844.

« Cher Oncle Just,

« Je vous remercie de m'avoir donné à lire tous ces éléments épars de la vie et de l'œuvre de *May*. Leur lecture m'a plongée

dans un monde de souvenirs où, hélas! il y a plus de morts que de vivants. J'y ai puisé aussi une leçon de résignation à la volonté de Dieu, qui ne m'est pas inutile en ce moment.

Plusieurs des poésies et des récits de *May* ont fait, pour un instant, revivre à mes yeux la fille si vibrante et enthousiaste dont la figure est toujours vivante dans mes souvenirs d'enfance. Je la vois encore dans le parc de *Saint-Vrain* sautant du haut d'une poutre dans le foin et nous entraînant toutes à en faire autant, car on se croyait « *en avion* ». J'avais très peur, mais j'ai sauté quand même, pour faire comme elle!

Je la vois encore un soir, dans le hall du château, écoutant *tante Jeanne* siffler ou sa jeune sœur *Thérèse* accompagnant au piano une chanson composée sur des vers qu'on avait demandés à *May* pour les mettre en musique.

Combien ce recueil a dû réveiller en vous de souvenirs, douloureux bien souvent, mais consolants aussi, en pensant à sa vie ardente et si remplie bien que si courte et à sa fin édifiante!... »

H

MORCEAUX CHOISIS EN PROSE

(1907-1910)

A PROPOS DE LA PROSE DE MAY

De ces *Morceaux Choisis*, parmi tant d'autres qui reposent encore et dormiront toujours dans les cahiers de *May*, je ne possédais qu'une faible partie, quand je parlai, vers 1940, de mon intention d'écrire sa vie et de publier quelques-unes de ses œuvres. (Combien d'ailleurs resteront à jamais inconnues, envoyées à des destinataires aujourd'hui disparus ou dispersées à tous les vents de sa fantaisie.)

C'est donc tout récemment que me fut apporté par *Mary*, son ancienne gouvernante Irlandaise, le dialogue enfantin, le *Cierge*, dont elle avait gardé le texte.

A la fin de la *Mort du Grenadier* je retrouve, car rien n'était perdu pour *May*, une réminiscence du quatrain qui termine l'air fameux des *Deux Grenadiers* de Schumann, qu'elle aimait à m'entendre chanter.

Dans la *Ville d'Is*, elle parle déjà de son « *Idéal* » et finit par cette phrase singulière, par cette pensée inattendue dans une âme de douze ans : « *Hélas! il en fut de cet* Idéal *comme de tous les autres : je ne l'atteignis qu'en rêve.* »

D'autres récits, ma femme vint le 8 septembre 1943, six mois avant de mourir, me les apporter avec son carnet des poésies de *May* : « Quand notre enfant, me dit-elle, venait me montrer des pages de ce genre en me demandant : « *Trouvez-vous cela bon; est-ce joli, maman?* » j'en étais surprise et un peu effrayée et je tremblais pour elle... Comme j'avais raison! » Dans la *Mystérieuse*, cette extraordinaire et fantastique improvisation, écrite pendant la lecture des notes, par une fille de treize ans, élève de troisième, on s'aperçoit que *May* commence à se rendre compte, à prendre conscience

du sentiment poétique qui s'éveille en son âme. C'est alors qu'elle écrit, se parlant en rêve à elle-même : « *La Muse du Rêve*, dit en souriant la Poésie, *petite May, tu l'as!* »

En relisant ses *Récits de Voyages : Londres et Auvergne*, je retrouve notre *May* tout entière, avec sa sensibilité frémissante, mêlée parfois d'humour ou de blague gasconne, avec ses vibrants enthousiasmes pour l'Art aussi bien que pour la Nature. Je songe à la joie que j'aurais eue, pour la récompenser de ses succès scolaires, à faire en sa compagnie le voyage d'Italie, à lui montrer les monuments et les musées avec les paysages de rêve que j'avais jadis tant admirés à son âge...

Quelles descriptions enthousiastes, quels vers extasiés pareil voyage lui aurait inspirés!

Enfin *Lisoun de Sauveterre*, cette dernière Nouvelle de *May*, ne laissait-elle pas espérer que des récits romanesques ou dramatiques, des fantaisies émouvantes ou lyriques allaient bientôt jaillir, comme d'une source vive et naturelle, de cette pure et fertile imagination et du génie naissant de cette âme d'élite?

LE CIERGE

(Petit-Jean, habillé en enfant de chœur, est tout seul dans l'église.)

PETIT-JEAN

Vite, vite, M. le Curé m'a dit de ne pas laisser brûler les cierges trop longtemps, faut que je les éteigne.

Mais où est donc l'éteignoir? Ah! oui, c'est *Gros-Pierre* qui l'a rangé et j'sais pas où il l'a mis. Ben! j'ai qu'à grimper sur l'escabelle, je les éteindrai bien comme ça. (*Il éteint successivement tous les cierges; mais arrivé au dernier, qui est un peu haut, il ne réussit pas. Tout rouge et essoufflé, il descend).*

J'm'en vas aller chercher *Ludo*, le forgeron, avec sa grande bouche il éteindra ce vilain cierge. Pourvu que la nièce à M. le Curé n'entre pas! C'est elle qui en f'rait du grabuge! *(Il disparaît un instant.)*

LUDO

Tu verras ça, *Petit-Jean*, je l'éteindrai bien tout seul ton cierge! (*Ludo monte sur l'escabelle et souffle, souffle mais ne réussit pas.*)

Sapristi! Qu'est-ce qu'il a ce cierge? Tiens-moi bien; tiens-moi bien ou je vas tomber.

PETIT-JEAN

C'est p't'être ben parce que t'as pus de dents qu'ça n'va point. Si j'allais chercher la *Mathurine*, elle en a encore elle.

LUDO

Vas'y voir.

PETIT-JEAN

La Mathurine! La Mathurine! Viens-t-en m'aider! Y a l'cierge à M'sieur l'curé qui n'veut point s'éteindre!

MATHURINE

(*les manches relevées et tout essoufflée)*

Voilà, voilà!

LUDO

Monte sur l'escabelle.

MATHURINE

C'est pas assez haut. Donne-moi une chaise, *Petit-Jean.*

PETIT-JEAN

Voilà, peux-tu z'y grimper?

MATHURINE

Bien sûr... Tiens-moi bien.... aïe.... aïe, ça craque. Si c'est possible, faire tomber *Mathurine.*

(Sur ce arrive Mlle Pétronille, nièce du curé.)

JEAN-PIERRE, MATHURINE et LUDO

Ah! nous sommes perdus! Voilà Mam'zelle *Pétronille!*

PETIT-JEAN

Ya du grabuge! ya du grabuge!

PÉTRONILLE

Qu'est-ce qu'y a encore! Tas d'imbéciles! Un cierge qui brûle encore! C'est toi qui le paieras, *Petit-Jean*. Une chaise percée! C'est toi qui la paieras, *Mathurine*. Le tapis est sali! C'est toi qui le paieras, *Ludo!* Décampez! et pus vite qu'ça.

PETIT-JEAN *(à part)*

Y a du grabuge!

LUDO

Mais nous...

MATHURINE

Mais le cierge veut point s'éteindre.

PETIT-JEAN

Il est si haut, on ne peut pas le souffler.

PÉTRONILLE

Ah! vous n'pouvez pas! Vous n'pouvez pas, tas d'idiots. *(Elle prend le chandelier, le pose à terre et souffle. Le cierge s'éteint.)* Pas pus malin qu'ça! Décampez.

PETIT-JEAN *(se sauvant)*

Y'a du grabuge! Y'a du grabuge!

MAY.

LE LISERON

Intérieur d'une cellule de religieuse. Au fond, une fenêtre. Près de cette fenêtre un pot où croît un liseron.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SŒUR SYLVIE (*seule, arrosant son* liseron)

Cher petit *liseron* blanc, dernier souvenir du monde que j'ai quitté et de ceux qui m'y aimaient, que vas-tu devenir? C'est ce soir que la mère supérieure visite nos cellules. J'ai tort de te garder ici, je le sais, mais pourtant... *(On frappe, sœur Sylvie ouvre.)*

Ma mère, j'espère que vous n'aurez aucun reproche à me faire, voyez, tout est en ordre.

UNE MÈRE

Je le vois. (*S'approchant de la fenêtre.)* Mais qu'est ceci? Ne savez-vous pas qu'il est défendu...

SŒUR SYLVIE

Oh! ma mère! je vous en prie, laissez-moi mon seul trésor. Sur ces feuilles, ma mère a versé bien des larmes; ces pétales, mon père les a baisés bien des fois avant de se séparer de moi... Laissez-le-moi, ma mère!

LA MÈRE

Les règles sont inflexibles. Préférez-vous une fleur à Dieu? Je vous la laisse encore une nuit. Demain matin, on viendra vous enlever ce pot. Préparez-vous, dans une heure soyez prête pour chanter les vêpres.

SŒUR SYLVIE

Bien, ma mère.

SCÈNE II

SŒUR SYLVIE *(seule)*

Puisque je ne peux te garder, petite plante bien-aimée, je veux au moins avoir quelques souvenirs de toi. *(Elle coupe une fleur et quelques feuilles.)* Ce pétale, je le mettrai dans mon livre d'heures, celui-ci, dans ma vie de Saints. Ces deux feuilles iront dans mon Évangile. *(Au fur et à mesure qu'elle parle, elle les arrange dans ses livres. On entend un son de cloches et quelques religieuses passent.)* On sonne les vêpres, il faut que je parte. *(Elle saisit le livre d'heures.)*

RIDEAU

ACTE II

La même cellule

SCÈNE PREMIÈRE

(Sœur Sylvie et le Révérend Père Onuphre)

PÈRE ONUPHRE

Oui, ma fille, j'avais promis de venir parfois vous conseiller et vous réconforter... Qu'avez-vous à me demander?

SŒUR SYLVIE

Mon père, vous savez que notre mère supérieure ne m'a pas laissé mes fleurs. Mais avant qu'elle les emporte j'ai voulu en

cueillir quelques feuilles et je les ai placées aux feuillets de mon missel. Or, hier soir, en allant à vêpres, je soulevai la page qui les recélait pour les voir une dernière fois... Un souffle d'air les emporta-t-il, un voile les frôla-t-il ? Je ne sais. En tout cas elles sont parties, elles ont volé jusqu'à l'autel... Hélas ! mon père, que je suis malheureuse !

PÈRE ONUPHRE

Allons, mon enfant, calmez-vous. Je comprends votre chagrin et le partage... mais ne vous laissez pas abattre par cette contrariété. Mais.... ne m'aviez-vous pas dit que la Révérende Mère supérieure avait pris vos fleurs ? D'où vient-il qu'elles soient ici ?

SŒUR SYLVIE

J'avais la permission de les garder cette nuit, mais ce matin une sœur servante viendra me les prendre. Tenez, la voici. *(Entre sœur Gilberte en cornette et ayant un tablier.)*

SŒUR GILBERTE

Ma sœur, je viens prendre votre *liseron.*

SŒUR SYLVIE

Déjà ! Oh ! dites-moi, qu'allez-vous en faire ? Ne le jetez pas de grâce, ne le jetez pas !

SŒUR GILBERTE

Non, non. J'ai la permission d'en faire ce que je veux, sauf de le garder moi-même, alors...

SŒUR SYLVIE

Alors vous ne le jetterez pas ?

SŒUR GILBERTE

Je vais le mettre à la chapelle.

SŒUR SYLVIE

Ah ! merci, ma sœur, merci, que vous êtes bonne ! Tenez ! *(Elle prend le pot et le lui tend.)*

SCÈNE II

(Les mêmes moins sœur Gilberte)

SŒUR SYLVIE

Mon père, est-ce très mal de s'attacher ainsi à un souvenir?

PÈRE ONUPHRE

Je ne sais, ma fille... Cela dépend; *(à part)* vraiment, je ne puis blâmer ce charmant attachement.

SCÈNE III

(Les mêmes plus sœur Brigitte, la mère supérieure et quelques nonnes. Elles entrent précipitamment.)

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Ah! sœur *Sylvie!*

TOUTES

Ah! ma sœur!

SŒUR SYLVIE

Qu'y a-t-il? Sœur *Brigitte*, pourquoi avez-vous encore mon pot dans les bras? Enfin, que se passe-t-il?

LA MÈRE SUPÉRIEURE AU RÉVÉREND PÈRE ONUPHRE

Oh! mon père, qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait en prenant à sœur *Sylvie* son *liseron!*

PÈRE ONUPHRE

Qu'est-il arrivé?

Hier soir, après vêpres, j'aperçus deux pétales blancs aux côtés de l'autel, par terre. Je négligeai de les ramasser. Ce matin, sœur *Brigitte* entre à la chapelle avant la messe...

SŒUR BRIGITTE

Pour porter la plante de sœur *Sylvie* devant le Saint-Sacrement.

PREMIÈRE NONNE

Et nous entrions avec elle pour nous préparer à la Sainte Communion.

BEUXIÈME NONNE

Tout à coup, aux côtés de l'autel, nous apercevons deux grands *liserons* fleuris et embaumants.

PREMIÈRE NONNE

Etonnées, presque effrayées, nous venons vous trouver, ma mère, pour vous faire part de ce prodige.

SŒUR BRIGITTE

Et dire qu'hier soir, aux vêpres, ils n'y étaient point! Ah! pour sûr que le bon Dieu trouve qu'il n'y a pas assez de fleurs à la chapelle puisque... il en fait pousser par miracle.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Quand je vis ces fleurs, mon père, je reconnus que c'était là qu'étaient tombés les pétales de sœur *Sylvie*, et je viens lui rendre sa petite plante.

SŒUR SYLVIE

Oh! ma mère, vous êtes trop bonne, merci! *(au Père Onuphre)* dois-je accepter?

PÈRE ONUPHRE

Vous le pouvez. Mais, je suis curieux de voir les *liserons* miraculeux; sœur *Brigitte*, veuillez m'y conduire.

SŒUR SYLVIE

Pourrais-je vous suivre?

PÈRE ONUPHRE

Venez.

SCÈNE IV

(Les mêmes, moins sœurs Brigitte et Sylvie et le Père Onuphre)

LA MÈRE SUPÉRIEURE

J'ai eu tort, oui, j'ai eu tort de contrarier une sainte.

PREMIÈRE NONNE

Ma mère, on laissera les *liserons* à la chapelle.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Oui, ma fille.

SCÈNE V

(Les mêmes, plus sœur Sylvie.)

SŒUR SYLVIE

C'est extraordinaire!

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Oh! ma sœur, me pardonnerez-vous?

RIDEAU

DEVOIR DE STYLE

LA MORT DU GRENADIER

May.

C'est sous la tente d'un colonel que je repose, bandé, enveloppé de linges, grelottant la fièvre. Je suis le héros du jour. Blessé à Moscou, blessé à Wiasma, blessé à Krasnoé, je ne suis plus qu'une large plaie. Je ne sers à rien; j'encombre. J'ai demandé qu'on m'achève; on ne veut pas. Et pourtant ils savent bien que je vais mourir. Souffrir un peu plus, un peu moins... Dites-leur bien à tous, au pays, que j'ai suivi l'Empereur partout. A Smorgoni, ils nous a dit adieu. J'étais au premier rang des grenadiers avec mon bras en écharpe, ma tête mutilée. ... « *Quel âge?* » a dit Napoléon en s'arrêtant près de moi. — « *Vingt-trois ans, sire.* » — « *Des campagnes?* — « *Espagne et Italie.* » — « *Soldat?* » — « *Caporal.* » — « *Caporal quand on a deux campagnes et un bras de moins! Allons donc! Tu demanderas au maréchal Bessières ton brevet de lieutenant.* » Puis, détachant sa croix : « *C'est la dernière que je donne*, murmura-t-il. *Au moins c'est un brave qui l'aura méritée.* » Je n'ai rien dit, mais deux grosses larmes ont rempli mes yeux. Et tout en s'éloignant, le Petit Caporal passa le revers de sa main sur les siens. On lui amena son cheval préféré. Sa garde de cinquante officiers l'entourait. Les tambours battirent la charge, les canons tonnèrent. Au fond des tentes entr'ouvertes, on voyait les blessés qui se soulevaient lentement et qui tendaient les bras vers lui en criant : « *Reste! Reste!* » Il monta en selle. Sur ses joues, les larmes gelaient. Quand il fut assis, le maréchal Poniatowski lui tendit un verre de Bourgogne. Il but le coup de l'étrier, et, soudain, l'officier en tête

de la petite troupe d'élite déploya l'aigle. Un signal. Et, à fond de train, les chevaux partirent soulevant la poussière neigeuse, blanche à des places, rouge à d'autres. Bientôt on ne vit plus qu'un point noir dans l'immensité. L'écho des sabots s'éteignit. Et comme pour pleurer la mort de l'Espérance, la neige se mit à tomber en flocons lourds, pressés, réguliers. Parfois, la rafale les faisait onduler au loin, parfois le vent nous les jetait à la face. Dans les bivouacs, des révoltes éclataient : « *C'est lâche*, disaient des voix, *il nous a trahis, abandonnés; c'est lâche! lâche!!! Il nous laisse mourir de froid, sans pain, sans secours!* » Tout cela mêlé à des râles de douleur, à des plaintes, à des gémissements. De temps en temps, un cri soudain dans le silence... un blessé expirait. Au loin les grands glaciers se redisaient, l'un à l'autre, de moins en moins fort : « *Napoléon, assez de guerres... Napoléon, assez de sang!...* »

Je me couchai de tout mon long sur la terre, pris d'une lassitude infinie... Les blancs flocons faisaient un tapis moelleux. Et silencieusement, la neige s'amoncelait sur moi de plus en plus, encore plus, toujours plus... Il me semblait reposer sur les couëttes du lit paternel. J'avais chaud et me sentais fatigué. Je perdis la notion de tout.

Quand je me réveillai, j'étais ici, dans la tente du colonel. Et je vais mourir... Je vais mourir! Mais c'est affreux de s'en aller comme cela, dans l'ombre, comme un chien! Ah! pourquoi n'être pas tombé là-bas en Italie, avec Murat, au grand soleil, dans l'ivresse du combat, la griserie du bruit, épée aux dents, pistolets aux poings, sous l'œil de l'Empereur! Non, c'est fini. Je vais mourir. Je demande, lorsque je serai trépassé, que mon corps soit enterré en France, qu'à ma poitrine on mette ma croix, la croix de l'Empereur! A mon bras, qu'on attache mon fusil. Que sur la pierre on grave un aigle surmonté de ces mots : *Grenadier de la Garde.*

Que mon Empereur sur mes os passe alors;
Tambours, faites-vous entendre;
Armé, je me lève et de terre je sors,
J'ai mon Empereur à défendre.

DEVOIR DE STYLE

LA VILLE D'IS ET LA VIEILLE ANNETTE

May.

Quand j'étais petite, et elle déjà vieille, elle me prenait sur ses genoux et me parlait des heures entières de la ville disparue qu'avaient connue ses aïeux. Ses yeux gris-verts, de la couleur des vagues bretonnes, brillaient, brillaient sous ses paupières ridées; ses lèvres frissonnaient; sa coiffe avait des ondulations frémissantes. Moi, j'étais prise du désir fou, immense, de voir aussi cette *Is* mystique qu'elle me dépeignait, et je lui demandais : « *Dis, Annette, est-ce qu'on ne pourrait pas y aller en scaphandrier, dans ces espèces de grandes cloches, tu sais, qui vont sous l'eau?* » *Annette* hochait la tête, douteuse.

Et je me promettais, dans le fond de mon cœur : « *Quand* je serai grande, j'irai à Is, en scaphandrier ». Puis après un silence : « Encore, *Annette* ». Elle ne se faisait guère prier! Nous restions là, toutes deux, dans la grande lingerie dallée où le linge sortant de lessive répandait une odeur de savon frais. C'était en général après six heures, entre chien et loup, qu'*Annette* racontait ses légendes. Sous le soleil couchant, les pierres de la grande pièce devenaient le lit d'un ruisseau d'or, de pourpre ou d'améthystes liquides.

« ...On entend aussi, aux soirs d'automne, les damnés d'*Is* qui gémissent sous l'eau. Quand la mer est affolée, des bruits d'écroulement résonnent, entre les coups de tonnerre; ce sont les derniers murs de la ville qui tombent. Dans ces soirs-là, les cloches de la cathédrale engloutie sonnent à toute volée et les marins, qui pêchent la sardine, se signent et font un détour pour ne pas se briser aux tours restées debout. Et un jour, j'ai vu moi-même *Is*. » J'écoutais, fascinée : « Oui, je l'ai vue. C'était en revenant d'une kermesse de *Saint-Ligarek*, avec la

mère. Et c'était le petit gars, *l'Yvet*, qui ramait, et j'étais à la barre. La nuit s'étoilait dans l'air chaud, d'un calme étonnant. La lune, à son premier quartier, semblait le bout blanc de l'ongle d'une main invisible. La mer chantait tout bas. Je conduisais la barque au hasard tout droit dans le sillage lumineux. Tout à coup *l'Yvet* me dit : « *Nous sommes au-dessus d'Is. C'est le malheur!* » Mais j'étais contente, et je répondis : « *Nous verrons peut-être la vieille cité. Tant mieux.* » Au même instant le sillage de la proue s'élargit et la *Linotte* entra dans une route lumineuse, transparente, à travers laquelle on voyait briller l'or atténué des dômes d'*Is*. Et nous vîmes distinctement, sous le flot, des milliers de colonnes à demi brisées, qui faisaient dans l'eau des ombres bizarres, la vieille cathédrale au clocher de pierre, le château de la princesse qui pécha, avec sa grand'porte effondrée laissant échapper des flots d'émeraudes qu'emportaient les ondes. C'est le reflet de ces joyaux qui donne à notre Atlantique bretonne sa couleur de vert si profond... Ce ne fut qu'une vision d'une seconde; la route se referma. *L'Yvet* avait tout vu comme moi, mais jamais nous n'en avons parlé ensemble, car notre émotion a été trop forte... »

Le soir était tombé. Dans la lingerie, par les fenêtres ouvertes, entraient des bouffées de brise chaude et des parfums de clématite et de menthe sauvages.

Annette se tut. Et je pensais, en regardant ses grands yeux clairs, qu'ils avaient gardé aussi un reflet des émeraudes d'*Is!*

Ne sentant plus le bercement de sa parole chantante, je regardais au loin dans la nuit, rêvant à la ville mystérieuse que je m'imaginais si vivement. La lune ressemblait à la coiffe blanche d'*Annette*, et je croyais reconnaître dans les ombres mouvantes les gestes larges dont la fille de la mer émaillait ses récits. Le bruit de la cascade qui pleurait, dans un rayon d'argent, balançait ma pensée d'enfant; il me semblait voir dans les feuilles de lierre, qui luisaient sous l'eau, les émeraudes du trésor perdu, et dans la grande futaie étrange, ses avenues de colonnades brisées... Je me jurais de faire le voyage de la cité d'autrefois, mon *idéal* d'enfant...

Hélas! il en fut de cet *idéal* comme de tous les autres; je ne l'atteignis... *qu'en rêve!*

MAY.

PROJET D'UN DEVOIR POUR UNE ELEVE QUI NE SAVAIT COMMENT LE FAIRE

TEXTE. — *Réflexions des petits animaux de la forêt quand Ils eurent appris que le* lion *avait condamné l'*âne *à mourir*. (Voir « Les Animaux malades de la Peste ».)

Le *merle* était resté au coin du bois, en sentinelle.

Qu'il était calme et frais le bois, en ce midi d'été, et qu'il embaumait ! C'était le parfum des piments verts et des menthes sauvages qui embaumait...

Le parfum des piments verts est capiteux... le *merle* rêvait — en sentinelle, bien entendu !

Il rêvait... Il y avait dans son rêve comme une musique lente et sonore, berceuse et monotone...

— Qui donc est là ?

— Mais c'est moi, *Pipo-le-Merle;* écoutez la nouvelle : notre vieil ami l'*âne* a été condamné ! Réveillez-vous, *Pipo-le-Merle;* ce n'est pas l'harmonie de votre rêve qui vous berce ; c'est la chanson de mes cymbales ; je suis l'ambassadeur de l'*âne : Cante-Cigale !*

Quoi de plus douloureux qu'un songe interrompu ? On ne devrait pas juger aux matins d'été...

— *Pipo-le-Merle*, réveillez-vous ! Voici venir tous les petits hôtes de la forêt. Voyez leur indignation ! Les mouches bleues et or bourdonnent de colère, une abeille en corset de velours noir marmonne tout bas... Quoi donc ? serait-ce des injures contre notre sire et maître le *Lion?*

— Eh oui ! je ne me trompe pas ! « Ecoutez bien, *Pipo-le-Merle*, c'est une révolte des petits de la forêt ! Nous sommes les dédaignés, nous ! disent-ils, nous n'avions qu'un ami parmi les grands réunis autour du roi... c'était le petit *âne* gris. Il descendait en droite ligne de l'*ânon de Magdala* qui fut à la *crêche de Bethléem*. La croix, écusson de sa famille, était brodée en peluche noire sur soie grise... Il va mourir.

— Lui qui secouait ses grandes oreilles pour nous balancer! bourdonnent les mouches.

— Lui qui n'aurait jamais touché à nos palais de terre brune! murmurent les fourmis.

— Lui qui connaissait tous les arbres creux où nous déposions le miel! sussurent les abeilles!

Et voici que la mélopée lente de tout à l'heure s'est enflée en un grondement étrange :

« Il va mourir, sauvons-le donc! » Était-ce que le parfum des cytises est capiteux? Était-ce... autre chose? Toujours est-il que Pipo-le-Merle est réveillé... *Zack rri ii ousack!!!* il a ouvert ses ailes brunes... *Iakri i i ou zik!* Les voilà éployées. *Truivitt*, il parle : « Volez tous, petits, joyaux de la forêt, volez! *Cante-Cigale* dira au roy *Lion* qui vous êtes : mouches-les-émeraudes, frelons-les-rubis, abeilles-grains-de-jais, libellules-jade-vert, coccinelles-corail-rose... Volez, volez, dites-lui vos noms, demandez la grâce du petit *âne* gris. Et si le Lion refuse, couvrez-le, cachez-vous sous sa crinière fauve et là, toutes ensemble, enfoncez vos dards aigus dans sa chair. Il ne pourra pas vous tuer, vous êtes si petits, si petits! Et quand il sera bien mort, le *roy-lion*, vous formerez un cercle étincelant autour de sa tête, et vous chanterez, et vous chanterez si haut, si fort, votre hymne de triomphe, que même mort il frémira encore de rage...

« Volez, volez... »

Alors ce fut un long bruissement d'ailes blondes, roses, violettes, blanches...

Et le lendemain *Pipo-le-Merle* vit le *roy-lion* gisant au pied d'un hêtre roux. « Notre sire s'est endormi bien loin de son antre hier! » murmura le hêtre roux. « *Rwî î î î tt!* siffla l'oiseau, c'est qu'il s'est endormi pour toujours!... »

Pour toujours! répéta l'écho. MAY.

Voilà quelques idées, Jeanne : je n'ai pas retrouvé mon brouillon, aussi je vous ai fait ceci en dix minutes, cela doit être atroce. Inutile de vous dire que je vous abandonne mes droits d'auteur pleins et entiers! J'ai à vous proposer une quatrième pour le tennis. Rappelez-le moi à dix heures et demie.

MAY.

Jeudi soir.

DANS LA LUNE!

(Un rêve inachevé)

Comme j'étais déjà en chemise de nuit, j'eus l'envie folle d'ouvrir ma fenêtre et de respirer un peu de l'air d'un soir d'août. Je m'appuyais déjà aux barreaux, quand je vis assis sur le rebord un *rayon de lune* qui s'écria :

— Enfin, te voilà ! Je t'attends depuis une heure. Viens vite. Je t'expliquerai en chemin pourquoi. Tu n'as qu'à monter sur mon dos. Tu y es? Tiens-toi bien, j'irai vite, je t'en avertis.

Nous montions très rapidement dans l'air, et les *étoiles* qui nous croisaient nous faisaient de petits saluts.

— Eh bien ! dis-je au *rayon*, me diras-tu pourquoi tu m'emmènes de la sorte ? Où allons-nous?

— Je vais te répondre. Nous allons dans la *lune*. *Le bonhomme* qui chante est malade. Entends-tu comme tout est silencieux ? Les rossignols se taisent, la brise se tait, le bois se tait, la source se tait ; les avoines vertes et les grands blés, les ramiers gris dans les futaies, les hautes herbes et même les étoiles se taisent. C'est parce que *le bonhomme* est malade. C'est lui qui est le *chef d'orchestre*, alors tu comprends.

— Oui. Mais tu m'as dit que les *étoiles* chantaient ?

— Bien sûr. Tu ne sais pas cela encore ? Si les étoiles ne chantaient pas, la musique des nuits serait la même que celle des jours. Durant le jour, il y a aussi la brise, les arbres, les oiseaux, les avoines, les blés et le reste. Mais les *étoiles* ne chantent que la nuit, voilà toute la différence.

— J'ai encore quelque chose à te demander.

— Va.

— Pourquoi es-tu venu me chercher ?

... Parce que le *bonhomme* est malade! Voilà dix fois que je te le dis!

— Je n'y peux rien!

— Mais si, tu vas le remplacer cette nuit.

— Moi, à quoi penses-tu! je suis faite pour être *chef d'orchestre des étoiles* comme toi pour... c'est inouï! Tu aurais pu mieux choisir.

— Je sais ce que je fais. Ne va pas t'imaginer que cette office est aussi compliqué que sur terre! Tu n'as qu'à ouvrir la bouche et à tenir le bâton. Toutes les *étoiles* se mettront à chanter. Encore faut-il le faire. D'ailleurs tu auras la dame au camée, le chasseur, le cavalier, la dame au voile et bien d'autres encore pour te conseiller. Ils ont tous un désir fou de voir quelqu'un de la terre. Heureusement que tu es mieux aux rayons de la lune qu'à ceux du soleil, sans cela ils auraient une déception. Regarde, nous arrivons. Tiens, voilà une petite étoile qui te salue. Réponds donc, et fais attention!

. . . .

(Et le rêve fut interrompu et demeura inachevé, *May* s'étant tout à coup réveillée.)

Il est une gran
les yeux sont t
luminent le m
dans le ciel
appellent "la

due.
"folle

tout
la pet
le pa
vision

LUMIÈRE

(légende)

Il est une grande dame très belle. Ses yeux sont si brillants qu'ils illuminent le monde. Elle demeure dans le ciel bleu. Les humains l'appellent "la Lumière". Cette grande dame a une âme, qui sent et qui aime. Elle a une voix, musicale, mystérieuse et si douce qu'on ne l'entend qu'au soir quand ses longs cils noirs, les ombres, vont cacher ses beaux yeux.

Or, il y avait aussi une petite fille qui avait deviné le secret de la Lumière, et qui l'aimait. C'était Eliane.

Au crépuscule, elle venait, à la lisière du bois, et, la grande dame et elle se disaient, silencieusement, beaucoup de choses.

Et voici ce qu'un jour Eliane entendit.

"Petite enfant, ni demain, ni après demain tu ne me reverras; l'hiver vient,

et moi, je m'en vais. Fais un souhait, je te l'exaucerai, je veux te donner un présent pour que tu te souviennes de moi.
- "Je n'ai qu'un désir, Lumière radieuse, mets dans mes yeux un reflet de ton regard, que chacun sache que je t'aime et suis ton amie."
- "Regarde-moi en face ma petite Eliane.
... Va-t-en maintenant, tu es exaucée.

L'enfant partit le cœur joyeux. Sur le pas de la chaumière elle s'assit pour attendre le retour de sa mère. Bientôt, elle sentit un baiser sur son front.
"Maman!
"Ma petite!
Mais, soudain, la mère poussa un cri ...
"Eliane! Tes yeux! Qu'ont donc tes yeux!?
"Maman, ne craignez rien. C'est le don de la Lumière, c'est elle qui

a mis dans ma prunelle un reflet de ses rayons...
"La Lumière! Iliane, Tu es folle! Mais non, c'est un mauvais rêve... Viens, un baiser de toi le dissipera.
"Maman, où êtes-vous donc, où êtes-vous? Je ne vous vois plus! Maman!
"Je suis près de la Table. Viens.
"Maman, je ne vous vois pas.
"Iliane..." et une Terreur subite saisit la mère au cœur, Iliane... Tu n'es pas... aveugle!
"Aveugle!? oh! non Je vois, là-bas, des lueurs rouges sur la forêt. Maman, ne les voyez-vous pas aussi? Au loin, sur la rivière les nuances sont mauves. Derrière un nuage, le pourpre s'efface... Que c'est beau!
La mère leva les yeux vers l'horizon. Il était gris et morne. Alors, soudain, elle poussa un cri déchirant. Abîmée dans sa douleur affreuse elle sentait maintenant toute son éter

due.
"Folle et aveugle!

- - - - ! - - - - - - - - - -

Tout le village le sut bientôt.
La petite elle restait ~~là~~, y assise sur le pas de la porte souriant à une vision radieuse...
Parfois, sa mère s'agenouillant près d'elle lui demandait, très bas:
"Que regarde-tu ma chérie?
"Je regarde la lumière, qui s'endort derrière les cimes: la lumière blonde qui s'éteint... les faîtes sont roses...
~~Deux larmes chau~~ - La mère bais-sait la Tête, et deux larmes chaudes Tombaient sur les mains de l'enfant...
Elle ne comprenait pas.

May.

LA MYSTÉRIEUSE

(Rêverie)

L'Institut de la Madeleine est en émoi. Aujourd'hui, ce matin même, a lieu la lecture des notes de la semaine et du trimestre. Et du trimestre! Ce mot nous fait frémir toutes.

« Ida, croyez-vous être au Tableau d'Honneur? Jeanne, quelle place pensez-vous avoir? » Tout est en effervescence. On se range, on descend. Voici la grande salle aux panneaux sculptés. Nous prenons nos places. Je suis dans un coin. Tout près d'une des hautes glaces à répétitions, la tête appuyée sur les pieds de la *Cariatide* qui supporte, depuis des siècles, le même pilier. Pauvre femme, en a-t-elle vu des marquises poudrées danser sous ses yeux, des chevaliers galants causant et devisant sur le parquet miroitant! Et passer de ce spectacle à celui d'un pensionnat de petites filles.... Pauvre femme! Un éblouissement me force à baisser les paupières. On vient d'allumer les ampoules électriques. Voici Mlle *Hébert*, la directrice. Elle s'asseoit à la petite table noire, au fond. Devant elle s'ouvre tout grand le livre des bulletins.

Elle commence... Troisième classe : c'est nous. Elle lit, elle a lu. C'est fini. Je me rasseois. Et soudain mon regard tombe sur les grandes glaces qui se renvoient, l'une à l'autre, l'image de toutes les lumières, de toutes les cariatides, de tous les piliers, de toutes les portes de la grande salle. Et tout ensemble forme une allée droite, immense, interminable et dont l'horizon est fermé par deux minuscules lampes électriques.

Et une idée étrange me saisit tout entière, s'ancrant avec une force étonnante dans mon esprit. Qu'y a-t-il dans l'avenue

mystérieuse? Où mènent ces innombrables portes soutenant chacune une large pancarte comme celle du réfectoire? Qu'y a-t-il écrit sur ces portes? Je veux voir, il faut que je sache... Mais l'allée mystérieuse est déserte; je rêve et n'entends plus la voix monocorde lisant les notes. Je ne vois plus les élèves qui m'entourent... Je monte sur mon banc, j'enjambe le cadre d'or de la glace et...



Et je suis dans la « *Mystérieuse* ». Une sensation indéfinissable m'étreint... J'avais franchi l'Inconnu. Pas un bruit dans l'air lourd. Tout à coup je sentis deux mains me toucher. La première *Cariatide* de droite et la première de gauche avaient quitté leurs piédestaux. Un homme au torse nu et une femme à la peau brune couleur de chêne, me tenaient les mains. Et, simultanément, en silence, ils me montrèrent du doigt l'horizon. Je compris. Ils voulaient être mes guides. Nous nous mîmes en marche. Mes souliers, les sandales de la femme, les pieds nus de l'homme enfonçaient dans une mousse épaisse qui semblait vert-bleu sous la lumière terne des globes dépolis. Entre deux pilastres un panneau et une grande porte noire sculptée. Comme sur la porte du réfectoire une pancarte, portant ces mots : « *Joie — Plaisir — Souffrance — Intelligence — Folie* ». « *Où est la Poésie?* » demandai-je à mes guides. — « *Elle habite chez la Folie,* » fit la femme. — « *Senjia se trompe; elle habite chez la Souffrance.* « *Viens* », me dit l'homme. Et il m'entraînait vers la droite. « *Viens,* » dit à son tour la femme. « *Orsino veut ta perte.* » Je me tournai vers *Orsino :* « La Souffrance me fait peur. Laisse-moi aller avec *Senjia.* » Le colosse brun me regarda tristement : « Tu l'auras voulu! » murmura-t-il... Les yeux de *Senjia* flamboyèrent avec une expression de haine et de triomphe... Je frémis. Mais j'avais exprimé ma volonté; il fallait marcher. La femme ouvrit lentement une des portes. Et, succédant sans transition au grand silence, j'entendis des cris, des chants, des paroles confuses qui montaient, montaient, grondant comme le remous des vagues. Des girandoles de flamme, des couleurs vives aux murs; et voilà l'antichambre de la *Folie.* J'étais contente et j'aimais cette magnificence... Mais la porte se referma avec un

bruit sourd qui résonna dans mon âme et la figea... Je voulais reculer... *Senjia* m'entraîna. « *Viens, viens,* » disait-elle de sa voix d'enchanteresse! Et je voyais ses grands yeux noirs qui m'appelaient, me subjuguant malgré moi. Je la suivis. Et plus j'allais, plus les voix, les chants, devenaient distincts. J'arrivai enfin à leur source : le grand salon de la *Folie*. Celle-ci donnait un bal, et la pièce était pleine. Des pieds nus effleuraient le parquet d'ivoire; assis auprès des harpes d'or, des hommes jouaient. Le plafond s'ouvrit et une pluie de roses tomba sur les têtes blondes, brunes et châtaines. Toutes les femmes souriaient en dansant, légères comme des sylphes. Et, pourtant, au milieu de toutes ces beautés, je me souvins des fêtes de Néron... Les lèvres de *Senjia* frémissaient de joie. « Attends, me dit-elle tout bas, je vais chercher pour toi la *Poésie* et la maîtresse de ce logis. » Elle s'enfuit. « *La Poésie*, songeais-je, je vais donc la voir enfin! Elle que j'aime tant, sans la connaître, je pourrai donc plonger mon regard dans le sien et serrer sa main dans les miennes! »

Senjia revenait. « *Suis-moi,* » fit-elle. A travers les groupes compacts des danseurs, à travers cet océan de soie, de pierreries, d'étoffes chatoyantes, qui ondulaient avec un bruit léger à chaque mouvement des tailles fines, nous passâmes. Enfin, soulevant une riche portière de brocart, mon guide me dit : « *C'est là.* » Et *Senjia* me laissa seule au milieu d'une pièce splendide... Cela me rappelait les contes de fées, quand j'étais toute petite. Seulement il y avait une différence : d'abord, c'était vrai et puis — chose étrange — c'était vide et c'était triste. Un tintement argentin de grelots, un bruissement de soie, la portière se lève, la *Folie* est là. Une svelte petite femme aux formes bien prises sous son long costume rouge, que chaque souffle balance. Au bras gauche, un ravissant bracelet de grelots d'or qui tintent sans cesse, et semblent dire : « *C'est moi, la Folie, la Folie, la Folie...* » Ses pieds blancs étaient nus comme ceux de ses hôtes; elle riait tout le temps de ses lèvres roses. Elle était blonde aux yeux bleus. Elle s'assit près de moi. Je vis alors que ses lèvres étaient roses, parce qu'elles étaient peintes, que ses yeux étaient grands, parce qu'ils étaient ombrés, ses cheveux blonds, parce qu'ils étaient teints, que son sourire était un rictus et que le fard cachait ses rides. « Tu me veux, petite? » — « Je suis venue chez

vous, Madame, avec *Senjia*. Pourrais-je voir — c'est mon plus grand désir — votre grande hôtesse, la *Poésie?* » — « Sois heureuse, la voici ! » Et la petite femme s'en alla sautillant. Ding, ding, ding, faisaient les grelots. « C'est moi, *la Folie, la Folie, la Folie!* »... Puis la *Poésie* entra, tout de blanc vêtue, très grande, très pâle, très blonde aussi. « C'est moi. Je sais pourquoi tu es là : tu m'aimes et tu veux une muse pour pouvoir chanter comme moi. Tu seras exaucée, toutes sont à ta disposition. » *La Poésie* sentait le musc, son teint était tout rouge de fard, ses yeux trop bleus, ses cheveux trop clairs, sa parole rauque comme si elle avait chanté trop haut pour sa voix. La déception m'avait anéantie. « Je te donne à choisir. Veux-tu la muse du vin, la muse des repas, la muse des plaisir... » — « *Merci, Madame, je voulais vous voir seulement, on m'attend, il faut que je parte.* » — « Non, dit-elle, en me saisissant la main, tu ne partiras pas. Choisis, choisis ou malheur à toi ! »

Par un suprême effort, je m'arrachai à l'étreinte glacée. Je repassai la portière et retrouvai la salle de bal où l'on dansait toujours. Les sourires restaient figés éternellement pareils, sur les visages mornes. « *Senjia!* criai-je, angoissée, *Senjia, Senjia!* » Pas une tête ne se retourna à mon appel. Les valseurs tournaient toujours, toujours. J'ai cru que c'était l'enfer. « *Senjia!* » La femme aux yeux noirs n'apparut pas. Alors, folle de terreur, je m'élançai dans les groupes, j'arrivai à l'antichambre aux girandoles dont la porte s'ouvrit d'elle-même et je bondis dans la mousse de « *la Mystérieuse* ».



Accoudé contre un panneau, je vis un homme qui semblait triste. C'était Orsino. Au bruit de ma chute sur la mousse bleu-verte il se retourna : « C'est toi, petite *May*, c'est toi ! oh ! quel bonheur ! *La Souffrance* t'attend, je lui avais promis de t'amener, car la *Poésie, la vraie Poésie* voulait te voir. Viens. » L'indéfinissable sensation de rêve, de léthargie éprouvée en enjambant le cadre, me ressaisissait. Je ne répondis pas et me laissai entraîner. Une deuxième porte fut poussée et j'entrai dans une forêt immense. Un vieux manoir caché dans la feuillée était la demeure de la *Souffrance*. *Orsino*, me conduisit dans une

grande bibliothèque tout ornée de vieux portraits. Il m'y laissa. Bientôt une femme entra. Ses longs cheveux dénoués étaient d'ébène; ses yeux étaient profonds, profonds comme ceux qui ont beaucoup pleuré. Elle me rappela les dames blanches qui sortent des bois de pins et errent dans les champs mouillés à l'automne. « Je suis *la Poésie*, la *sœur de la Souffrance*. Nous ne faisons qu'une âme en deux corps. Je sais que tu m'aimes et que tu me comprends... choisis une muse, enfant. » — « Madame! » — « Veux-tu celles de la *Douleur*, de la *Nature*, de la *Consolation*, de la *Joie*, du *Rêve*, du *Conte?* »

« *Celle de la Nature, Madame, du Conte, de la Douleur!* »

La *Poésie* se leva. « Voilà, *petite May :* un pétale, *muse de la Nature*, pris à la fleur du Conte; ces deux gouttes qui l'endiamantent, c'est une larme du Sauveur et une larme de sa mère, *muse de la Douleur.* »

« *Et... et... Madame, la Muse du Rêve?* »

La Muse du Rêve? Petite May — elle souriait — *petite May, tu l'as!* »

Et je me réveillai. On finissait les notes.

MAY.

LA LÉGENDE DES QUATRE CORBEAUX

(Conte de Noël)

Il était une fois quatre *corbeaux*. Quatre *corbeaux* qui vivaient dans une grande forêt de sapins en *Alsace*. Au miileu de la grande forêt, il y avait un vieux château. Il était habité par... la solitude et par sa sœur la ruine.

...*Croa, croa*...

Un beau soir les quatre *corbeaux* planant au-dessus du vieux château s'y abattirent :

...*Croa, croa*...

Le premier dit : « Je suis très malheureux. — Et qu'as-tu donc, frère, qui t'attriste? — Le vent de l'Ouest a déchiré mon nid, mes petits sont sans gîte... *Croa, a, a*... ».

Le second dit : « Je viens du Nord de la forêt. Le vent du Sud a jeté dans mon nid la grêle meurtrière. Tous mes petits sont morts sauf un. *Croa, a, a!* »

Le troisième dit : « Hier soir, le vent de l'Est a failli tuer mes deux petits, ils n'ont point de plumes et le froid les gelait... *Croa*... »

Le quatrième dit : « Je n'ai à me plaindre de rien, mais voir souffrir me touche. Partons ensemble, loin d'ici où l'on pleure. J'ai ouï parler qu'il y avait, à l'autre bout du monde, un pays délicieux. Il y souffle un vent si doux que celui qui le goûte n'a jamais plus ni froid ni chaud, ni soif, ni faim. Il fait fleurir les sentiers, il embaume les forêts, et jamais, jamais il ne brisera vos nids.

— Mais d'où vient-il donc?

— Du ciel.

— Quel est son nom?

— *Le vent du rêve.*

— Hélas! que ne puis-je vous suivre! Mais que deviendrait mon petit si je partais?

— Ma femme en prendra soin.

— Alors, nous te suivons.

— Et les quatre *corbeaux* s'envolèrent, à la recherche du vent du rêve.

« *Croa... Croa...* »

Ils arrivèrent au bord de l'Océan. Pour se reposer un peu ils s'arrêtèrent sur la falaise. Et du haut du roc ils écoutaient ce que chantait le flot.

J'ai baigné le pays du rêve,
L'endroit où le soleil s'endort;
Du monde où le soleil se lève
J'ai caressé les plages d'or.

Sur terre il n'est pas une grève,
Où mon chant ne résonne encor...
J'ai baigné le pays du rêve,
J'ai caressé ses plages d'or....

Voilà ce que chantait le flot. Et, lorsqu'il l'eut entendu, le quatrième *corbeau* étendit les ailes et debout sur la falaise cria à la mer :

— Mer, puisque tu connais le pays du rêve, peux-tu me dire s'il y est une brise que l'on nomme le *vent du rêve?*

— Non, répondit la mer, je ne connais pas cette brise. Sur la rive il passe bien, parfois, un souffle doux et parfumé, mais j'ignore son nom.

Les quatre *corbeaux* se consultèrent entre eux. Enfin, ils décidèrent qu'ils partiraient pour le pays dont parlait l'Océan.

Un, deux, trois... les voici qui planent, qui s'éloignent, qui disparaissent presque. On ne voit que quatre points tout noirs sur l'onde toute verte... *Croa...* On ne voit plus rien....

Le soir tombait. Les oiseaux étaient las. L'un d'eux, rompu, se laissa tomber sur l'eau :

— Veux-tu me porter? dit-il.

— Non, lui répliqua la vague. Nous ne portons que de grands oiseaux aux ailes blanches, les mouettes; toi, nous ne savons qui tu es.

— Alors, je n'ai plus qu'à mourir!

— Viens sur nos ailes, lui croassèrent les trois autres.

— Merci!

Ils repartirent. Bientôt ils rencontrèrent un pic qui sortait de l'onde. Ils eurent juste la place de s'y percher tous quatre. La tête sous leur aile, ils voulurent dormir. Soudain l'un d'eux s'écria :

— Écoutez! n'entendez-vous rien?

— Je n'entends que la mer qui gronde, dit l'un.

— Je n'entends que le vent qui siffle, dit l'autre.

— Et moi, dit le troisième, j'entends un chant argentin et rythmé qui s'élève, plus haut que la mer, plus haut que le vent. Ce sont les cloches d'*Alsace!* Les cloches d'*Alsace* qui sonnent le minuit de la *Noël* car voici que le Seigneur va naître.

Et les quatre *corbeaux* croassèrent de joie. *Croa...*

— *L'Enfant-Dieu* va descendre, dit le premier. Il vient du pays du rêve. Nous sommes sur son chemin; il va passer par ici.

— Et nous le verrons. Ne dormons plus.

Et là-bas, dans le lointain, les oiseaux virent une lueur qui glissait sur les flots. Elle s'approcha. Alors ils virent *l'Enfant-Jésus* dont les pieds nus effleuraient l'onde. Sur son épaule perchait une colombe blanche, *le Saint-Esprit.*

L'Enfant tourna la tête et les vit. Il leur fit signe de venir à lui. Ils vinrent. *Jésus* montra ses épaules. Deux s'y mirent. *Jésus* tendit deux doigts. Les deux autres y sautèrent. La Colombe s'installa sur sa tête. Et Lui continua de marcher.

— *Croa...*, dirent les corbeaux. Seigneur, nous voulons aller au pays de là-bas pour trouver le *vent du rêve.*

— Mes petits, dit *l'Enfant*, rentrez au gîte. Le pays du rêve, c'est le ciel; le *vent du rêve*, c'est ma parole qui fait germer les fleurs dans l'âme.

Il prit le corbeau de sa main droite, et, sur sa tête, Il mit un baiser. Puis Il lui dit : « *Va.* »

Il fit de même aux trois autres. Et tous les quatre ils s'envolèrent.

Les cloches d'*Alsace* sonnaient toujours... Les oiseaux étaient revenus dans leurs nids chauds de la forêt de sapins. Et sur la tête de chacun d'eux où le *Seigneur* avait posé ses lèvres, on voyait *une petite tache d'or...*

MAY.

LA MEDUSE

(Souvenirs de l'escalier)

C'est un vieux souvenir un peu triste....

J'avais quatorze ans et j'étais demi-pensionnaire. Mon père aimait les poëtes et me lisait leurs vers. Je tenais de lui ce qu'il y avait d'artiste en moi. Toute petite, il m'avait appris à aimer ce qui est beau.

Mais je vivais toute la journée parmi des bureaux noirs et des figures banales et une chose me manquait : un peu de beauté, une jolie personne pour reposer mes yeux une seconde, pour me rappeler mon *Idéal* artistique.

C'était un sentiment à demi païen; je ne comprenais pas encore que toute chose vivante est belle, et plus que tout le pauvre petit crucifix de bois sur le mur.

J'attendais ce jour-là depuis longtemps, car nous devions avoir une nouvelle maîtresse pour la classe d'histoire et j'espérais....

Toutes les *vertes* entraient dans la salle de ccurs. Moi, je m'arrêtai au milieu du grand escalier, pour voir la première celle qui allait venir. En me penchant sur la rampe je pouvais voir, en bas, la porte s'ouvrir. Mon cœur battait. Tout à coup, j'entendis la poignée grincer et un pas monter les premières marches. Un gant de Suède glissait sur la rampe. Prise de peur, je rentrai très vite au cours. Dix minutes après, elle entrait.

Je me sentis rougir de joie. C'était enfin une vraie beauté, avec de longs yeux gris foncé, la bouche fine, le profil grec, la silhouette très souple. Et elle avait l'air lointain.... Je me mis à l'aimer. A l'aimer comme le peintre aime une *Madone idéale* et comme le poëte aime la vierge antique.

Les jours qui suivirent furent délicieux.

Nous avions deux classes par semaine et ces cours me rendaient poëte. Je ne faisais plus que des sonnets et je n'apprenais plus que mon histoire.

Or, un jour, elle oublia son livre. Je lui prêtai le mien. Sur la page blanche j'écrivais quelquefois les vers que j'aimais. Cette fois-là, il y avait ces lignes :

> Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
> Nature au front serein, comme vous oubliez!
> Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,
> Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!....

Celle que nous avions surnommée « la *Méduse* » les vit. Sans un mot, elle les lut. Puis, d'un geste précis de son ongle rose, elle ôta la feuille et la déchira. « Vous aimez *Victor Hugo?* » me demanda-t-elle si railleusement que j'eus un éclair de rage dans les yeux. Je ne répondis pas, mais je la regardai sans broncher. Elle sourit.

Je n'entendis pas la fin du cours. Une seule phrase sonnait à mes oreilles :

> *Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!*

Et je me mis à douter pour la première fois... à douter de ceux que j'aimais et de ce que j'admirais. Les classes suivantes furent mornes. Pour qu'un cours vive, il faut qu'il y ait sympathie d'élève à professeur. Et peu à peu, la sympathie était tombée. J'essayais de trouver « la *Méduse* » jolie. Elle avait toujours des cheveux légers et son profil grec.... Mais ce n'était plus la même chose.

Et c'est alors que j'ai compris l'autre beauté surhumaine et parfaite.... le jour où ma pauvre illusion d'enfant s'est envolée....

L'année suivante, « la *Méduse* » ne revint pas.

Novembre 1910.

LA BRANCHE

(Souvenirs de l'escalier)

Comme le printemps venait, elle ouvrait souvent les fenêtres de la classe et faisait sa leçon aux enfants espiègles ou lassés, parmi le parfum des bourgeons qui s'ouvrent. C'était dans le cours où j'allais quand j'étais petite, au cœur de Paris. Il y avait un jardin carré, planté de vernis du Japon, mais la classe dont je parle ne donnait pas sur le jardin, et, de la croisée, on ne voyait qu'un fond de cour blanche et une *branche* venue d'on ne sait où, qui fouettait les vitres en hiver quand passait le vent. Le tronc de l'arbre devait être dans la cour voisine, mais la *branche* était pour nous. Avril passé, nous travaillions les fenêtres ouvertes. La *branche* se couvrait de petites boules rouges et collantes, qui devenaient vertes peu à peu. D'abord, j'aimais la *branche*. Elle sentait bon. Elle avait, en juin, des petites fleurs jaunes qui embaumaient. En juillet, il pleuvait de ces petites fleurs jusque sur l'appui de la fenêtre et de ma place, en me penchant, je pouvais effleurer du bout des doigts le plus petit des petits rameaux. Et c'était amusant de voir naître les feuilles! Malheureusement je n'étais pas seule à aimer la *branche*. Mademoiselle, notre maîtresse, l'aimait aussi, comme je m'en aperçus. Tous les matins, en ouvrant la fenêtre, elle restait bien cinq minutes à regarder les pousses, à sentir les corolles jaunes. Mais je ne remarquai pas cela tout de suite. Un jour, il faisait très chaud, beaucoup plus chaud qu'il ne fait en mai d'habitude. Je devais réciter une leçon que j'avais très bien apprise et oubliée au moment de la réciter. J'étais énervée. En me rasseyant agacée, je saisis un gros bourgeon qui nous regardait insolemment et je l'arrachai exprès de sa tige, très fort, pour le punir. Ce fut moi que l'on punit. *Mademoiselle* devint furieuse, bien plus furieuse que je ne l'avais jamais vue, et cependant, elle ne me dit pas grand'-chose, mais me marqua trois mauvais points. *Trois!* trois mauvais points pour un bourgeon. Je regardai la *branche* haineusement : « *Maintenant*, lui dis-je à demi-voix, *je te déteste.*

Tu me le revaudras. Ah! Mademoiselle t'aime mieux que nous! Tu nous fais punir? Tu verras! »

Je commençai tout de suite à me venger. Les plus mauvaises de la classe se joignirent à moi. Nous attachions des fils aux petits rameaux, et, quand *Mademoiselle* ouvrait la fenêtre, nous tirions les fils et les bourgeons lui cinglaient la figure. Elle croyait que c'était le vent. Et puis nous nous moquions d'elle à demi-voix, quand elle ne nous voyait pas, nous nous passions des caricatures qu'on laissait traîner sur les bureaux. Peu à peu *Mademoiselle* changea. Elle ne riait plus jamais avec nous aux récréations, ses classes étaient froides et tristes, elle les faisait sans entrain. Elle n'ouvrait plus la fenêtre le matin, mais chargeait l'une de nous de l'ouvrir. Mais surtout, elle avait changé à mon égard. Elle ne me grondait plus, s'occupait de moi le moins possible, ne me parlait plus jamais, mais me regardait quelquefois d'un air triste. Quant à nous, la mauvaise bande, nous nous fatiguions un peu de nos tours stupides. « *Ecoutez*, dis-je un jour, *j'ai une idée. Nous allons descendre chez la directrice, et nous lui demanderons de faire couper la* branche *qui ne nous amène que de l'ombre et des moustiques, qui bouche le jour et empêche l'air d'entrer.* » Je fus applaudie. A la récréation deux députés, dont j'étais, descendirent donc au bureau. La directrice nous accorda tout de suite ce que nous demandions. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire que l'on coupât une branche, surtout si ce n'était pas dans son jardin? Elle envoya sur l'heure la bonne avec une lettre chez le voisin d'à-côté. Nous étions un samedi. Quand je revins le lundi, je ne reconnus plus ma classe. Tout semblait si clair, les bancs, les murs, le plafond. Le soleil donnait en plein sur ma place; c'était éblouissant. Les élèves arrivaient, on fit la prière et la classe commença. Je ne passai jamais une journée plus morne. Il faisait chaud comme dans un four. Les voix bourdonnaient tout bas des leçons à demi sues et c'était engourdissant. Ceux qui parlaient semblaient très loin et nous comprenions à peine ce que disait *Mademoiselle*. Des mouches allaient et venaient en rond, toujours en rond, et ma tête tournait aussi. Il faisait si chaud! Quelle journée! Les murs flamblaient et torturaient les yeux. Et *Mademoiselle? Mademoiselle* avait vu, mais elle n'avait rien dit. Les heures traînèrent, jusqu'au soir, étouffantes. Les élèves partirent. Moi,

je restai en arrière, je ne sais pas très bien pourquoi. Quand tout le monde fut sorti, je me mis à la fenêtre et je regardai si l'on pouvait voir, même de loin, une autre *branche*. Non, pas une tache verte. Rien que les cours grises où le soir tombait, rien que les cheminées sur les toits inégaux, rien que des pans de murs tout droits et sans ouvertures. Et je me souvins qu'avant-hier les feuilles du Vernis du Japon dansaient là, dans le vent, faisant une mosaïque d'ombre et de soleil sur mes cahiers. Je me souvins que les bourgeons avaient une senteur capiteuse qui portait au rêve, que je m'amusais à attraper les fleurettes qui s'envolaient et que je les faisais sécher dans mon histoire romaine.... Je me souvins des jours où nous parlions ensemble, la *branche* et moi, et comme nous jouions ensemble sans que personne le sût... Et je devins triste. Et si triste que je ne pouvais plus m'en aller et que je restais là, le front sur la balustrade. A qui dirais-je cette tristesse? Les élèves ne comprendraient pas. Personne ne pense à aimer les choses!

Je sentis une main sur mon épaule, une main fine et légère :

— *Je ne pensais pas vous trouver ici*, me dit très doucement Mademoiselle.

Mais je ne répondis pas tout de suite. Je n'avais pas pardonné :

— *Vous pouvez me mettre trois mauvais points si vous voulez*, dis-je enfin sèchement.

Elle eut l'air très triste. Nous restâmes sans un mot à regarder la place où la *branche* n'était plus. Et je sais que nous sentions de même. Un flot de pensées montaient en moi. Je me méprisais. La petite main fine était sur la balustrade. Je la touchai. Son regard rencontra le mien. Je désignai très vite l'ancienne place de la *branche* et je dis : *c'est ma faute.*

— Je sais.

— *Je voudrais ne l'avoir pas fait. Je l'aimais.*

— Moi aussi.

Je sentis que je lui avais fait de la peine. Et je m'aperçus tout à coup que je m'étais trompée, et que je ne détestais pas du tout *Mademoiselle*. Alors je mis ma main dans la sienne et elle m'embrassa.

OU LA BRANCHE ÉTAIT TOMBÉE NAQUIT LA FLEUR DE L'AMITIÉ

Villequier. 12 octobre '60



Chère vieille cousine,
Puisque tu le permets, je fais abstraction de ton grand âge, et, au courant (très courant) de la plume, je te réponds. Ta lettre était exquise. Par un raffinement de jouissance, je l'ai gardée une demi-heure en poche avant de la lire, et je l'ai devant moi maintenant. Il y a un siècle que nous nous sommes quittées, c'est vrai... mais je crois pouvoir espérer qu'il y aura moins de temps d'ici au revoir. Comme je serais heureuse, chère Zette, de vous retrouver toutes deux, et de répéter les heures délicieuses de la semaine dernière!

Elles ont été la semence d'une affection qui j'espère, sera durable et ferme, et qui se transformera peut-être en une sincère amitié, quand nous nous serons mieux étudiées, mieux connues et mieux appréciées. Je t'en dis beaucoup et bien tôt... Que veux-tu? C'est ce que je pense...
Je t'envoie quelques-uns de mes vers — bien pauvres près d'Amiel et Bonnard. Pardonne la façon dont ils sont recopiés, je n'ai jamais su copier proprement. La page du journal intime est exquise, je la relirai bien souvent. Et même Papa a trouvé bien — sauf deux ou trois mots — le Scarabée. J'ai à Paris toutes les choses que j'aime, et je serais heureuse de pouvoir ~~te~~ les envoyer, pour me rendre compte de nos goûts communs. N'en restons pas là. Tu m'as dit d'ailleurs que tu

ne reculais jamais. Bonne-Dem. te remercie de ton souvenir affectueux, Elsa de ton aimable mot. Il fait un temps idéal; matins féeriques de brume et soirs roses, mais pas un comme celui que nous avons vu ensemble. Je suis dehors avant huit heures; je jouis plus que je ne peux dire de la Nature si belle le matin, et qui ne se voile à demi que pour en paraître plus radieuse. Ce qu'il y a d'étrange, dans ces matins brumeux, c'est que les oiseaux nous voient moins et nous approchent plus. J'ai vu s'envoler à dix pas de moi un énorme ramier, et les merles passent presque à vos pieds, avec un bruissement d'ailes. C'est une heure bien différente du crépuscule, mais aussi douce.

Je vais te quitter, chère Jette, pour aller à Ste Arnoult, avec N. D. Ns. irons probablement avant... la fin à Mirville et Bois-Himont (la Fauttel) et s'il y a quelque chose à ajouter aux histoires de "Gabriel" je vous le dirai. C'est une intéressante collection à compléter.

Adieu. Pardonne mon écriture pressée, j'ai voulu te répondre de suite parce que ta lettre m'a touchée. Je t'en prie, que ce ne soit pas la dernière! Rappelle-moi bien à tante Charlotte, "give my sincere love" à Nina, - impossible à dire en français - et pour toi bien chère Jette, mes plus tendres et affectueux baisers.

La petite cousine

May.

Tante Elise a répondu à la carte qui dit-elle l'a beaucoup touchée et G. de Lamuchette aussi.

LETTRES DE MAY

A la suite de ces *morceaux choisis* de la prose de *May*, j'ai voulu, pour aider à la mieux faire connaître, donner la reproduction d'*une de ses lettres*, datée de *Villequier*, octobre 1910, et pieusement conservée par sa cousine *Suzanne Hély d'Oissel* (Mme Luis Bemberg) qui, tout récemment a bien voulu me la confier. Ces pages donneront une idée du style épistolaire et de la maturité en même temps que de la charmante nature de cette enfant de quatorze ans, écrivant au courant de la plume à la *vieille* cousine de vingt ans qui, ainsi que sa sœur aînée, avait si bien accueilli *May*, la traitant en *grande* fille et, malgré la différence d'âge, *en amie*.

Dans une autre *lettre*, datée le mois suivant de Paris, *May* envoie à la même cousine un brouillon, écrit au crayon, des *Glycines*, en lui disant :

« Je ne pourrai le corriger que plus tard, aux vacances, car j'ai une version d'Ovide que je voudrais finir pour demain et je vais tout de suite après déjeuner revoir, avec papa, l'École Française du XVIIIe siècle au Louvre, puis à la Galerie G. Petit. »

Car elle était passionnée aussi pour la peinture, comme on le verra en lisant dans son *Voyage à Londres* sa description si personnelle et originale de la *Portrait Gallery*.

Plus loin elle écrit encore :

« Dis à *Nine* (Marie, l'aînée de ses cousines) que maman a deux volumes splendides de *Platon*, que j'espère bien lire après elle. On m'en a montré certains passages sublimes sur le *But de la Vie*, préparation à l'éternité.

Tels étaient les livres que, bien plus que des romans, désirait lire la jeune *May!...* Puis, sur une tante d'origine italienne, très belle et fort séduisante mais un peu inquiétante, elle écrit avec un jugement d'une singulière perspicacité et d'une psychologie étonnante : « *Elle est plus jolie que jamais. Quelle femme exquise ce serait*, si... *Mais le* si *détruit beaucoup de choses... Je me demande si personne lui a jamais parlé sérieusement? Elle a du bon au fond...* » et les pronostics de *May* se sont réalisés et la charmante femme, après une vie romanesque terminée par de longues souffrances, est morte pieusement....

Enfin et cordialement elle finit sa *lettre* ainsi :

« *Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de te redire toute la douceur de ces quelques jours passés à* Saint Saëns *en famille? Tu as senti combien j'en jouissais. Vous êtes maintenant pour moi un peu comme deux grandes sœurs, et, si Dieu le permet, vous le serez longtemps.* »

sans oublier les domestiques, « *Merci encore à* Marie *et mille choses à* Sarah (qui n'avait de juif que son nom) », ces serviteurs pour qui *May* avait toujours un mot aimable et un sourire et dont, partout où elle passait, elle se faisait immédiatement aimer.

I

COMPOSITION

Story of a cherry.
Describe a forest. Trees. Animals.
People. What they were doing.

Yesterday, at tea-time, I was all alone. It was a dark and dreary November evening, the fire was brightly burning in the large nursery-chimney. I had the tea-pot all to my self, and the jam was solely mine, a very rare thing indeed! I said I was alone. I soon found out I wasn't though, for I heard quite close to me an animated conversation. From where it came I could not guess immediately. However, after some time I found out it issued from the cherry-jam. The voice was that of a pert-looking red cherry that was telling its companions about its former life. Much interested, I claimed my part of the tale and this is what I heard : « When the orchard was just taking its snowmantle off, I began to realize I was a living thing, and that, one day or other I would see the light of day. I was a tiny little clump of sap, inside the topmost branch of the highest cherry tree. Every second, every minute, other drops of sap came pushing me further on, further on, till, one April morning I came out into the world, I could not help finding the world beautiful. All the other fruit-trees were covered with little green buds. When the sun shone it made them glisten like satin, the dew looked like diamonds hanging on them : Every day, the sun came back to our orchard, and stayed with us till the evening came. He warmed us and kissed

us and told us so many funny things, that we laughed like madthings. Once, I laughed so much that my little satin corsets burst open and behold! My blossom sprang out. A darling blossom it was, so white and soft! All the other orchard-trees were in full bloom too. The air was fragrant, the sun was more and more pleasant and the nights were cool and calm. How sad I was when, one after the other my petals fell off, and were played with by the wind! Only at the end of my stem the heart of the flower was left. I still felt the sap coming, every second to make me grow. And my little green heart began to feel very full. To my astonishment, one day, the brooklet showed me I was getting of a delicate pink. My heart grew as hard as a stone. Every day I got pinker and pinker and larger and larger, till my pink hue got red, and at last of a beautiful purple colour. I was a fruit now. The little village-children fetched ladders and climbed up the tree to pluck me. I was thrown into a basket with many other purple cherries. I was brought with them into the large hitcher of this house, where a jolly old cook pulled off my stem, took out my heart, without hurting me at all. I was thrown, in a large basin with all my comrades and the basin was put on the fire. It was tremendously hot there. After some time we were taken off and divided in small groups. Each group was put in a cool glass jar. And now, our life is going to finish in the mouth of....?

« *May* » said I.

And what ever you may say of my hard-heartedness, I will confess I had the cruel courage to eat, and even the ferocity to.... relish them.

MAY.

J

VOYAGE A LONDRES

Mon Premier Voyage

Printemps 1910

On s'imagine mon agitation, quand enfin le jour de mon *premier voyage* se leva; quand j'arrivai à *Rouen*, puis à *Dieppe* et enfin sur le paquebot qui devait m'emporter de l'autre côté de la Manche, en *Angleterre*. De *Villequier* à *Dieppe*, aucun incident ne s'était passé. A *Caudebec*, nous avions pris le petit train de campagne, plein de bourgeois ou de fermiers. Nous avions déjeuné à l'Hôtel de Rouen où je voyais pour la première fois la ravissante petite dame, dont le souvenir se rattachera à mon premier voyage; puis, nous prenions le grand train de *Dieppe;* maman faisait la conversation avec deux messieurs dans son wagon; moi, dans le couloir, je bourrais de chocolats un petit de quatre ans, fils de la jolie dame; nous nous embarquions sur le *Brighton*, nous partions, nous étions partis.

Nous étions partis! La sensation si neuve était délicieuse. Il faisait très beau, je ne craignais pas le mal de mer, comment n'aurais-je pas été enchantée! *Maman* s'installe; *moi*, je me promène. Le balancement du bateau l'endort; *moi*, le vent salin me réveille. Je descends dans les cabines, où déjà bien des gens s'installent, entre autres deux jumeaux, frère et sœur du petit garçon aux chocolats, plus jeunes que lui de trois ans et stupéfiants de ressemblance. La gouvernante m'apprend qu'ils sont nés en Perse. Je tourne autour du bateau, je regarde les têtes, je reconnais le voile bleu, la jolie taille et les

yeux noirs de la mère des jumeaux, je l'écoute avec intérêt me parler du pays si lointain qu'elle a habité treize ans; nous remarquons ensemble les passagers. Il y a une chose qui me flatte beaucoup dans ce dialogue :

Elle : — Vous devez être enchantée alors de revenir dans votre patrie, depuis si longtemps que vous l'avez quittée; moi, je le suis tant!

— *Pardon, mais je ne comprends pas très bien... Je crois, madame, que vous me prenez pour une Anglaise!*

— Bien sûr! Est-ce que....

— *Mais je suis Française!*

— Oh! mais ce n'est pas possible?

— *Mais si pourtant...*

— Je ne l'aurais jamais deviné seule.

Elle descend soigner son fils que la mer... ou le chocolat... Maintenant je ne peux plus descendre en bas; manquant d'air, je ne me sens plus sûre de moi. Le peu de gens bien portants est du même avis, et le voile bleu remonte bientôt. Pour échapper le plus possible aux accidents qui arrivent souvent, je vais m'asseoir tout à fait à l'avant sur les cordages.

J'étais si bien là! En plein dans le vent, ayant tout le large devant moi, je m'imaginais ce que devaient sentir les vrais marins quand ils avaient ce vent-là et cet horizon devant eux pendant plusieurs semaines. Et je ne les plaignais guère. L'air salin me donnait comme une nouvelle vie; jamais je ne m'étais sentie si alerte, si vivante. C'est ce qu'il me faut! Je m'amusais à regarder les vagues monter et redescendre, couronnées de leurs crêtes d'écume, et nous montions et redescendions avec elles, pour le malheur des uns ou le plaisir des autres. La mer devenait très forte.

Je descends goûter, mais je préfère décidément manger en haut, sur mes cordages. Le plum-cake et le paquet de *Thérèse* y passeront tout entiers. Revenue à ma place, je la trouve prise par une jeune Anglaise à tête de carotte. Tant pis, j'étais bien là, j'y suis venue, j'y resterai; je trouverai bien assez d'espace pour m'asseoir. A peine ai-je fini de manger que les cheveux carotte se retournent; elle parle, je réponds et nous voilà parties pour une longue conversation sur la *France*, l'*Angleterre*, nos frères, nos sœurs, nos études, d'où nous venons, où nous allons, comment, pourquoi, aimez-vous la géographie,

venez-vous de *Paris*, avez-vous des frères, appréciez-vous le plum-cake, quelle forte mer, faites-vous de la photographie? etc... et tout cela pêle-mêle en anglais. C'est très amusant. Mais la mer est de plus en plus forte, nous recevons des paquets d'eau salée, tout le monde est trempé, mais j'ai été préservée par mes cordages. Néanmoins, je cherche un endroit moins exposé, et je reviens vers la dame au voile bleu. Et puis, voilà qu'on commence à se montrer du doigt les côtes; encore une heure, une demi-heure, nous arrivons. On débarque. Je mets le pied sur la terre anglaise. Au milieu d'un fracas de voix anglaises nous arrivons à la gare. Le train est là, train anglais sur rails anglais, bas comme tous ses collègues. Il y a des petites voitures avec du thé anglais tout fait : les femmes boivent, les hommes courent; je suis seule, devant notre wagon et je regarde. *Maman* est on ne sait où. On fait queue au bureau du changement d'argent. Je cherche un voile bleu. Il est près de moi et la voix vive de sa maîtresse me parle.

Peu à peu tout se calme et le train part. Nous sommes avec un jeune ménage anglais et une vieille dame.

La jeune parle avec *maman* et lui donne mille conseils aimablement.

Maman la trouve délicieuse. Moi, je préfère le voile bleu. Le train est très doux, bien plus doux que ceux de France; ils sont plus larges aussi et plus commodes. A travers les fenêtres, on a une vue ravissante sur la campagne anglaise toute rouge et brune dans le soleil couchant, et bientôt toute grise dans l'ombre.

Nous arrivons à Victoria-Station vers huit heures. Je donne une carte de maman au voile bleu, qui me remercie chaleureusement d'une poignée de main mais qui est affolée, affolée. Quelques instants encore et nous voilà en cab. Nous traversons *Londres* dans l'ombre; malgré cela je sens que l'atmosphère est différente. Nous passons entre les géraniums de *Buckingham-Palace* qui brillent comme autant de lumières rouges; nous voyons une large rue, qui ressemble au faubourg Saint-Honoré, pleine de monde, et nous arrivons à *Victoria-Hôtel*. Nous entrons au bureau; le changeur a l'air d'un gentleman. Nous montons au septième, l'homme de l'ascenseur a l'air d'un gentleman aussi. Au bout d'un corridor interminable nous avons une gentille petite chambre et une drôle de petite maid

Irlandaise à lunettes. Nous défaisons nos malles, nous dînons au grill qui ne me frappe pas beaucoup parce que je tombe de sommeil, et nous allons nous coucher. La vie d'hôtel m'amuse énormément, et je m'endors en me sentant à *Londres*... je m'endors.... une grande voyageuse.

⁂

1er *jour*. — Je m'étais endormie à *Londres*, je me réveille à *Londres* dans une petite chambre bien meublée, donnant sur l'avenue. La première chose que j'y fis, fut d'ouvrir la fenêtre, la grande fenêtre anglaise et de regarder. A ma gauche, *Trafalgar-Square*, avec ses statues et son bassin, la *National Gallery*, plus loin, le *Pall-Mall;* puis à droite toute l'avenue, large et silencieuse, quand on la compare aux rues qui l'entourent. Le parfum de *Londres* montait jusqu'à moi. Je ne me sentais pas du tout une étrangère et cela m'étonna. Il y avait un peu de brouillard dans l'air, juste assez pour donner une teinte vague aux frontons de la *Gallery*.

Habillée, je descends les sept étages et nous nous installons dans la grande salle à manger, à une des petites tables. Les *chefs* ont l'air de vrais gentlemen et découpent admirablement les viandes froides, qui sont au milieu de la pièce sur une table ronde, pleine de fleurs. Les fruits sont sur une autre table, baignés dans la glace et joliment arrangés. Nous déjeunons de ces exquis petits *toasts* anglais, avec des œufs, des confitures et du vrai thé.

Nous prenons notre courrier au bureau et nous partons.

D'abord, il faut flâner un peu aux alentours pour bien comprendre la physionomie de la ville. Voici les statues qu'on voit des fenêtres, le *Pall-Mall*, *Piccadilly*, les théâtres, la station de *Charing-Cross*, pleine d'omnibus et de policemen, qui eux aussi ont l'air distingué. Nous revoilà devant la *National* où nous entrons. C'est la *Portrait-Gallery* que nous cherchons. Au premier étage, il y a des merveilles. Un *Kemble* de *Lawrence* me hanta longtemps. L'acteur dans le rôle de Hamlet est debout, drapé dans son manteau noir à larges plis; la toile serait très sombre, si toute la lumière n'était concentrée sur la tête magnifique qui l'éclaire comme une étoile. Les yeux regardent en haut. Et l'expression est intense, sauvage, démente,

et pourtant profonde... On sent une âme quelque part. Dans la salle suivante je me souviens de deux têtes : l'une de *Polidori*, l'autre de *Walter Scott*. Mais en haut, dans les portraits de poëtes, d'hommes d'Etat, il y en a des milliers qui apparaissent à mes yeux, qui sont vivants dans mon souvenir. Oh! ce matin gris de *Londres*, passé dans la *Portrait Gallery!* Quel matin! Tous ces yeux d'autrefois qui me regardent, toutes ces âmes qui dorment, toutes ces lèvres muettes qui disent : « Memorare...., Memorare! » Ces vies, résumées au bas des cadres, romans vécus, terribles ou étranges, qui me murmuraient : « Voilà l'existence »... Oh! tout l'art jeté dans un regard, toute la tristesse de ces yeux, toute la vie d'une jeune tête, qui ne savait pas encore ce que serait son avenir, et qui partait pour le combat avec un sourire pour épée et une fleur pour bouclier....

Il y avait, entre autres, le portrait d'un jeune chevalier, coiffé d'un chapeau à plumes, l'épée au côté, la main sur la garde, la fleur à la ceinture, avec ce sourire joyeux, ce regard qui dit : *Vivons! En avant!* ce regard plein de hardiesse et d'élan, où se glisse cette pointe de raillerie, qui a l'air de se moquer de l'avenir et de lui crier : *Nous verrons bien!*

Et sur la petite plaque d'or, là-dessous, on lisait : *Guillotiné à 38 ans*... Est-ce que, jusque sur l'échafaud, il a défié la vie et la mort, ou bien leur a-t-il avoué : *Vous m'avez vaincu?* On ne sait pas... J'ai vu *Anne Boleyn*, avec ses yeux tristes et ses lèvres énigmatiques; *Jeanne Seymour*, *Katherine Howard*, *Jane Grey* et, près d'elles, leur ignoble meurtrier, une brute au physique comme au moral.

Puis *Lady Hamilton*, qui ne m'a jamais inspiré de nobles sentiments. Elle et la Cruche Cassée de Greuze ont la même beauté frêle que je ne comprends pas. Voici les *Enfants d'Edouard* à l'expression de terreur effrayante. Les *Stuarts*, *Charles Ier* de Van Dyck, *Cromwell* et sa tête repoussante ; ici les peintres par eux-mêmes : *Hogarth*, qu'on dirait vivant, *Reynolds*, très grand; et toujours, toujours, ces vies résumées là pour vous rappeler qu'il a vécu, qu'il a souffert, qu'il fut aimé, aima, fut bon ou mauvais, mourut, passa.... Et j'ai pensé, une fois de plus, que les portraits étaient presque aussi émouvants et aussi pleins de souvenirs que les tombeaux, parce qu'ils renfermaient deux âmes : l'âme de l'artiste et l'âme du sujet, et que, si les tombes contiennent une dépouille mécon-

naissable, au moins la toile renferme en même temps une image à demi vivante et le secret de tout l'effort, de tout l'amour de l'artiste qui la créa. Je serais restée là des heures, fixée par ces mille yeux étranges, à lire des choses dans leurs regards, et à apprendre la vie sous les cadres.... Mais il fallut leur dire adieu et revenir à la vie réelle.

Après déjeuner dans la même grande salle à manger, nous devions repartir sans perdre un instant. Un orchestre joua durant notre repas. Je trouve que c'est une idée discutable que celle de faire jouer de la musique pendant qu'on mange. J'avoue que j'aime beaucoup entendre une belle musique n'importe où, mais quand je vois des gens parler, rire, manger, l'acte le moins noble de l'homme, je trouve l'art dégradé, et j'ai un peu cette impression « qu'on livre les perles aux pourceaux ». Mais je n'en mange pas moins, hélas!

Hyde-Park. — L'après-midi devait être consacré à une promenade dans *Saint-James Park*, *Green Park*, *Hyde Park* et *Kensington Garden.* Il faisait gris et lourd. Je revis les géraniums de *Buckingham Palace*, son jardin, le palais lui-même qui ne m'a pas frappée. Et puis, la grande enfilade de parcs un peu tristes et déserts, sauf près du lac. Au bout, je vis l'*Albert Memorial*, peu remarquable. Nous retraversons la Serpentine, et nous prenons l'omnibus en repassant par *Kensal Green*, une grande prairie plantée d'arbres, où les moutons paissent en liberté. Mais nous voilà en pleine ville, dans un quartier qui rappelle celui de la rue de Rivoli, par son animation et son « chic ». Les magasins sont très riches. Nous passons *Harrods*, leur « Paquin »; je remarque aussi une succursale de *Maison Nouvelle*. Les dames anglaises sont tout aussi élégantes que nos Parisiennes, et on leur trouve bien moins d'excentricités. Elles ont, en général, un très joli teint et de ravissants cheveux naturels, ce qui adoucit leurs physionomies. Si elles n'ont pas absolument toutes un air distingué, un grand nombre ont de la fraîcheur, pas mal de la beauté, et j'en ai peu vu de communes ou de « bourgeoises ».

Nous descendons devant *Swan et Edgar* quelque chose comme les « Trois Quartiers », et nous y goûtons. Dans tous les grands magasins il y a des Five o'clock. Nous rentrons ensuite lentement par les rues, nous arrêtant aux devantures et flânant un peu. C'est exquis. Tout est très animé; il y a

un monde fou. Arrivées à *Trafalgar Square*, nous achetons un journal français et un magazine et nous rentrons à l'hôtel. Je m'habille et nous descendons dans le salon. Là, j'écris un peu, je lis, puis à huit heures et demie nous allons dîner au grill-room. Tout le monde est habillé, les toilettes sont très amusantes à voir. Quelquefois les personnes du dehors viennent dîner ici avant d'aller au théâtre. La cuisine est parfaite, on a un grand choix de plats et les glaces sont de taille raisonnable, on mange des Polos à volonté. Après cela nous montons nous coucher et nous éteignons après avoir lu un peu dans nos lits. Ce soir-là surtout j'ai bien dormi après plus de neuf heures de marche!!! Tante *Marika*, qu'auriez-vous dit!

Deuxième jour. — Abbaye de Westminster. — Ce matin, nous partons pour Westminster à pied. Il fait très beau, les gardes à cheval ont l'air immenses dans leur costume, on les prendrait pour des statues d'autrefois.

Sur le pont, on a une vue merveilleuse; la Tamise fuit toute droite, on aperçoit au loin *London-Bridge* avec ses deux tours, les docks, tout de mâts et de cordages; plus près ce sont les jardins avec leurs pelouses rases; puis, ici près de nous, le Parlement grandiose, sobre, impressionnant. Les eaux claires le réfléchissent et passent... L'horloge de la tour sonne. Au haut de la plus haute tourelle, les couleurs anglaises ondoient au vent, fièrement.

Tout cela est grand, très grand. Faisant face au Parlement, voici l'*Abbaye*, beaucoup moins belle d'extérieur.

Nous entrons par un petit chemin bordé de gazons qui longe un coin de mur. Jusqu'à une vieille porte monte un escalier de pierre en colimaçon. A gauche, l'entrée : un portail surmonté d'une rosace merveilleuse, encadré de verrières immenses. Nous descendons le long de la nef. Elle est un peu froide et manque de vie, comme toutes les églises protestantes, mais quelle beauté architecturale! Devant nous un jubé splendide coupe un peu l'horizon. Mais les vitraux sont superbes, les colonnes soutenant une voûte si haute... Nous sommes dans la partie réservée au culte; il y a peu de monuments mortuaires. Nous voici dans les bas-côtés; ici commence la vraie émotion. On marche sur des tombes, on est environné de tombes, on ne voit que des tombes. Il y a parfois de touchantes épitaphes, entre autres celles-ci : « A la mémoire de sir..., souvenir inaltérable d'une vieille et

fidèle amitié qui subsistera toujours. » La signature était d'une femme. Autre part : « Ce monument a été élevé à... par son sincère et éternel ami. » Souvent ces témoignages d'amitié reviennent. On dirait que les Anglais ont le don de s'aimer de cette loyale et si douce amitié et de se souvenir qu'ils ont aimé.

Nous arrivions au coin des poëtes, le plus émouvant de ceux que nous avions passés. C'est là que sont inhumés *Dickens*, *Dryden*, *Tennyson*, *Robert Browning*, et je pense que sous ces pierres sont les dépouilles de ceux qui se sont penchés, plume en main, pour écrire ces livres qui nous font songer, qui nous ouvrent l'esprit, parfois peut-être le cœur...

Je pense qu'ils ont travaillé une œuvre immense et que, lorsqu'on lit un livre, on devrait plus souvent avoir une pensée pour celui qui l'a créé. Mais on oublie...

Un clergyman nous ouvre la porte de la partie réservée. Nous sommes à peu près une vingtaine à le suivre. Il nous mène dans la chapelle Saint-Edmond, la première à droite. Cette partie de l'Abbaye est si calme! Il n'y a pas une seule âme là, si ce n'est celles de deux ou trois artistes silencieux ou celles des personnages des verrières et des mausolées.

Il flotte partout cet étrange parfum des vieilles églises, parfum mystique et subtil s'il en fut; tant même, qu'on le croirait émané des jupes de pierre des reines et des grandes dames...

Je vois le mausolée de *Jane Seymour* et une toute petite tombe où dorment un fils et une fille d'Édouard III.

. . . .

AUVERGNE

Neussargues. — Cantal

11 juillet 1910.

MAY.

Idéale journée. Remarqué surtout gorges de la *Dordogne*, suivies par chemin en corniche, resserré entre des crêtes de roches rouges boisées et couvertes de genêts. Quelle jolie montée! Puis, vu de loin le *Mont-Dore* découpé en lignes fines et grises sur un ciel d'ardoise bleue. Plus loin étranges étendues de landes presque incultes, très ondulées, et si joliment tristes. Train monte à 1.078 mètres à *Bort* (Cantal). Tourne en colimaçon autour des rochers, dévale sur les gorges par une voie bordée d'un précipice vertigineux. Ruines impressionnantes dans le soleil couchant. Dans le lointain rose *Puy-Mary* neigeux. Arrivée à *Neussargues* par un joli coucher de soleil derrière les ruines du château de Merdogne. Idéale vue de notre chambre sur ces ruines. Hôtel très propre mais primitif. Exquise journée. J'adore l'*Auvergne* et bénis mes aïeux *la Tour-Maubourg* d'être Auvergnats. Ce qu'il y a de ravissant, ce sont ces châteaux forts, maintenant parfois des fermes perchées à pic sur ces orgues de basalte noir. La lande inégale aussi m'a impressionnée avec ses grandes touffes dorées et ses horizons infinis ou coupés de cimes lointaines.

⁂

12 juillet.

Départ de *Neussargues* à sept heures du matin, après avoir pu me laver tout à fait!!!

Même paysage qu'hier, mais avec plus de soleil. La terre

est très pauvre. Moissons clairsemées et rares. Toujours des grands pics dénudés aux formes fantastiques. Idéale descente sur *Saint-Flour*, perché sur des orgues, ce qui lui donne l'air fortifié; entouré de murs très hauts, avec des tours de temps en temps et des toits moyenâgeux. Pays de plus en plus pittoresque, mais triste — tout ce que j'aime. Très hautes montagnes noires couvertes de pins rabougris ou dénudées, avec de longues traînées rouges comme du sang qui sont des cailloux. Après un tunnel qu'on voit arriver de loin, le viaduc de *Garabit*. C'est splendide. Toute une chaîne de massifs gris ou vert sombre, qui s'étagent jusqu'à l'horizon. A leur pied une crevasse profonde, où coule une rivière torrentueuse

dont l'eau si joliment se bat avec la pierre.

Nous passons d'un flanc de montagne à l'autre par cet espèce de pont suspendu. C'est d'un sauvage presque effrayant. J'en conserve toujours le souvenir. Après ceci encore la montagne idéale et des petits villages féodaux qui ont l'air de cinq siècles en retard. Dans le lointain, *Marvejols* qui garde en se rapprochant sa teinte de grisaille où le soleil promène des lueurs d'or très pâle. Onze heures. Le soleil est radieux, toute la brume fond. Les crêtes du second plan sont bleues.

Mende :

Nous descendons à un horrible hôtel, le meilleur! Comment me laverai-je demain? Nous visitons la cathédrale, belle quoique un peu massive, mais bien misérable!

Montons à l'ermitage de *Saint-Privat*, sur une des montagnes autour de la ville. Rencontrons le frère ermite et la sacristine qui viennent prendre des provisions pour leur semaine. Etranges existences! Je parle avec la vieille femme; elle me raconte des miracles de saint Privat, avec un joli parler qui chante et sonne. Là-haut, nous nous rafraîchissons un peu et visitons les grottes miraculeuses. En redescendant, vue ravissante sur toute la ville, avec la cathédrale, le couvent, les séminaires. Nous nous asseyons sur les marches d'une station de chemin de croix. Je regarde. A mes pieds *Mende*. Des deux côtés les montagnes, cultivées par endroits. Au-dessous de nous, on fane. Des femmes conduisent de grands bœufs blancs. En haut, l'ermitage, et sur le plus haut *orgue* la Croix. C'est

joli. Puis devant nous, le chemin tout bordé d'églantiers rouges ou blancs. Je cueille des roses.

Et puis nous revoilà dans *Mende* qui perd tout son charme de près. Ce soir, orage. Le tonnerre se répercute dans les rochers. Vent affreux.

Et aujourd'hui dans le *Cantal* une exquise impression d'être « du pays » et de l'avoir déjà vu. Je ne me sens pas touriste du tout.

Je suis enchantée, tout va bien. Orage horrible... Un rêve.

⁂

Château-de-la-Caze, 13 juillet

Ce matin, à sept heures, nous prenons une voiture à deux chevaux et quittons *Mende* par un de ces exquis matins d'été, qui sont le seul instant frais du jour. Nous suivons une route blanche, bordée d'ormes, qui monte un peu. Les arbres disparaissent. Horizon fermé de partout par d'immenses murs de pins noirs. La montée s'accentue pour arriver au *Causse de Sauveterre*. Nous sommes sur la crête de ces montages vues de là-bas. Le Causse est une immense étendue de pierraille ondulée, qui se déroule à l'infini. Nous rencontrons un petit berger qui mène un troupeau. Sauf lui, pas une âme. Et pourtant, voici quatre mètres carrés de blé cultivé entre les cailloux. Très loin là-bas, un toit... Quelles vies! Mais au fond, je ne les plains pas autant que beaucoup d'autres. Puis un groupement de trois ou quatre toits, en plein Causse. Encore le désert. Le soleil est très chaud, mais il passe un peu d'air. Nous descendons maintenant une pente raide. Nous revoyons les crêtes devant nous, mais celles-ci sont absolument nues. Rochers immenses, coupés à pic comme des murs, avec des crevasses presque insondables. Au tournant de la route, nous débouchons sur *Castel-Bouc*, espèce de château féodal à demi ruiné, appuyé à un formidable rocher, au flanc duquel se penchent on ne sait comment une dizaine de maisons. *Castel-Bouc* est très impressionnant. Nous étions plus haut que lui, sur une des pentes de la montagne. A une profondeur extraordinaire un petit torrent : *le Tarn*. A sa gauche, un chaos étrange de rochers, l'un surplombant l'autre, et, dans leur ombre, le castel sauvage et sombre. Je me lève dans la voiture et regarde longtemps.

Molines.

Nous nous arrêtons un quart d'heure pour faire manger les chevaux. Je parle aux petits enfants. Le Tarn tombe ici en cascatelles; une bonne femme fait réciter à un petit garçon une suite de mots incompréhensibles. Patois ravissant.

Sainte-Enimie.

Nous déjeunons avec un vieux monsieur et un petit abbé bossu, si intelligent, qui risqua sa vie pour me cueillier une fleur au milieu des rochers surplombant le torrent. Après déjeuner, nous visitons le Couvent des Quatre Sœurs, leur garderie et admirons leurs si jolies dentelles. J'en rapporte un carton d'entre-deux.

Nous quittons *Sainte-Enimie* vers deux heures un quart en barque. Curieuse sensation. Nous sommes dans ce qu'on appelle une *tillole*, je crois, bateau à fond plat, manœuvré par un homme à chaque bout portant de longues perches. Ce trajet est ravissant. Fréquemment nous nous sentons emportés très vite par un rapide et l'eau bruit quand nous passons. Nulle part je ne me suis mieux rendu compte de la montagne. C'est idéal. Parfois d'immenses rocs nous surplombent. L'eau est très claire sur son lit de cailloux ronds. On rencontre sur les bords et même au milieu de la rivière des tas de ces cailloux blancs. La sensation de cette descente est d'une douceur exquise. On n'entend que le bruit rythmé des perches contre le fond. Mais soudain on rencontre un rapide qui mugit en se heurtant contre les falaises noires. Le *tillolier* souffle dans une coquille. Il en sort un son profond qui se répercute. A *Saint-Chély*, nous changeons d'équipe. Celle-ci nous mène à *la Caze*, château du xve siècle, transformé en hôtel il y a sept ans. Il paraît que le *coumte* était devenu fou. Etait-ce le bruit perpétuel des cascades, ou la solitude?

C'est horriblement triste. Dans la « chambre historique », il y a un tarif. Et le plafond est armorié! J'ai été faire toute seule une excursion dans la maison. Tous les corridors sont de pierre. Il y a de très hautes cheminées sculptées. Pour monter à une des tours, plus d'escalier, c'est un éboulis de pierre. Je monte quand même. Vue idéale. Etranges petites fenêtres à médaillons...

En bas, il y a une table de bois blanc où l'on vend des cartes postales auprès d'un vieux tabouret du temps, probablement pris dans les greniers... Que c'est triste, mon Dieu, ce mélange du poétique vieux temps et du nôtre! Pauvres, pauvres choses! Et si l'un des ancêtres descendait de son médaillon et voyait tout cela!...

⁂

14 juillet, Le Rozier.

Hier soir, il y avait un superbe clair de lune sur le Tarn. De nos petites fenêtres moyenâgeuses on ne le voyait pas très bien. Alors j'ai mis mon carrick par-dessus ma chemise de nuit et je suis descendue dans le corridor de pierres inégales, éclairé au bout par une seule veilleuse. Je marche en faisant le moins de bruit possible... Au bout, voici la porte de la chapelle. Mais on ne peut rien voir par les vitraux. Voilà, à l'autre bout, une vieille terrasse couverte que j'ai remarquée cet après-midi. J'ouvre la porte qui grince horriblement. Je m'appuie à la balustrade. C'est idéal. Les cascades sanglotent dans la nuit. Les deux blocs de montagnes sont absolument noirs, les rochers sont des masses d'ombre énormes. Et très bas, *le Tarn*, où le quartier de lune fait danser des paillettes d'argent. La lumière effleure le bord des touffes de buis qui trempent dans l'eau. Et la nuit est très chaude, l'air embaume le chèvre-feuille. C'est exquis... Mais il faut que je rentre. Quand je referme la porte, la lumière de la veilleuse tremble. Je me crois presque un revenant, dans cette galerie de pierre avec les vitraux de la chapelle à un bout, éclairés par cette toute petite lueur dans un coin de mur, et la lune de l'autre côté sur la terrasse...

J'oublie qu'il y a le tarif sur le mur de ma chambre...

Hier aussi, un peu avant le dîner, je cherchais partout la « chambre historique ». Je finis par la trouver derrière la salle à manger. Dans un coin, il y a un grand coffre de chêne. Je m'asseois et je regarde. J'ai beaucoup d'imagination ce soir... Le vieux château m'excite. Il y a devant moi un lit en chêne sculpté, couvert d'une étoffe rouge. Quelques très vieilles chaises, une commode, c'est tout. Sur les murs, des restes de peinture, de vieilles armes. A demi cachée, une porte donnant sur un balcon envahi de lierre qui descend au Tarn. Tout cela éclairé par une petite fenêtre très profonde.

Maintenant, je regarde le plafond. Il est orné de huit médaillons contenant chacun le portrait d'une jeune femme — les huit filles du sire *Alamand de la Caze*... Au-dessus d'elles, leurs armes, et plus haut encore, la voûte retombe en un nœud de chêne.

Toutes les figures sont jolies; mais deux surtout sont ravissantes; l'une d'elles a une beauté classique et un peu hautaine, l'autre est très gracieuse et fine. Elles sont exquises. Je leur parle. Je m'oublie... Je me transforme en un chevalier d'antan et rends hommage à mes deux belles. L'une rit. L'autre a l'air d'une reine. Puis je leur dis adieu. Toutes sourient tristement. Elles sont dans un hôtel de voyageurs... Qui leur a parlé comme moi?...

Puis, la nuit, je fais un curieux et très vivant demi-rêve. J'entre dans la chambre. Huit femmes idéales sont assises et causent, et dans le grand lit, couvert de brocart, celle qui a l'air d'une princesse hautaine a une pose de déesse, drapée de velours rouge... Un page entre. On me parle, je suis charmant... Tout cela est triste.



La Malène.

Ce matin, après une délicieuse flânerie au bord du Tarn, dans l'ombre des monts, nous repartons en barque pour *la Malène*. Là, nous déjeunons. Il fait une chaleur torride. Avant de déjeuner nous avions passé vingt minutes dans la fraîcheur de la petite église romane, où il y avait une liste des hommes communiant quatre fois par an. Le pays est très pieux, il paraît. Nous sortons de notre oasis d'ombre, de la nef si recueillie, pour nous retrouver sous le ciel bleu cru et le soleil éclatant. Nous parlons avec un tout jeune vicaire qui bêchait son jardin; nous, assises, les jambes pendantes sur le rocher, lui, presque sous nous. Il a l'air plein d'ardeur et de vaillance et nous fait traverser sa pauvre maisonnette. Il y a à peine trois hommes à la Malène qui ne font pas leurs Pâques. Vers une heure, nous repartons. Même paysage, mais qui ne cesse pas d'exciter l'admiration. Le *Détroit* est ravissant. Le Tarn se resserre entre des rochers qui nous écrasent, l'eau est presque noire, les rochers bouchent la vue de partout. Ils ont des

formes humaines; la *Momie* est effrayante. Un peu plus loin les cirques, où la roche en amphithéâtre nous ferme partout l'horizon... Le *Pas-de-Souci* est le plus joli coin du parcours; on dirait toute une montagne éboulée dans l'eau qui bondit à travers des crevasses immenses. Nous voyons cela de la voiture. De nouveau en barque, nous dévalons les rapides en frôlant les roches. Le courant nous emporte avec force. Puis, *la Malène*. Dîner sur la terrasse, dans l'air du soir. L'ombre s'étend...

⁂

15 juillet, Millau.

Ce matin, à six heures, nous quittons *Le Rozier* pour aller en voiture à *Dargilan*. Nous suivons la vallée de *la Jonte*. C'est le plus joli trajet que nous ayons fait, à mon avis. Par moments nous surplombons l'abîme. La montagne est très sauvage mais elle est plus pittoresque encore qu'hier! Et puis, il fait un temps ravissant pour la montagne; des nuages de brume bleue ou blanche voilent à demi les cîmes, et dans le ciel couvert le soleil très pâle jette des rayons sur les flancs des monts. Puis, voilà que j'aperçois deux ou trois éclairs, le tonnerre résonne, se répercute, approche, et c'est l'orage, déjà assez fort, quoique moins qu'à Mende. Avec les parapluies, nous ne voyons plus grand'chose. La pluie s'arrête avant *Dargilan*. Nous montons à pied pendant trois quarts d'heure un petit sentier rocailleux, bordé de chèvrefeuille. Nous dominons la *Jonte*, et nous voyons presque le *Causse Méjean* à notre hauteur. Voici enfin la baraque des guides. Nous enfilons pantalons et blouses de toile et un guide nous fait entrer par une toute petite ouverture qui s'élargit prodigieusement. Nous sommes dans la *Grande Salle*. Les stalactites et stalagmites sont immenses. On se croirait dans une cité morte. Pas un bruit, sauf celui de l'eau qui tombe goutte à goutte. La grotte est superbe, soixante mètres de hauteur, soixante de large. Elle se prolonge par de tout petits couloirs que nous descendons, la bougie à la main, pour arriver à la *Salle de l'Eglise*. Les stalactites ont l'air de cierges qui auraient beaucoup coulé. C'est de la cire jaune. Les pierres rendent des sons très curieux, des notes différentes. Nous remontons, après avoir admiré la *Cloche*, énorme

stalactite qui touche le haut, sculptée à jour, et comme entourée d'une infinité de petites colonnes. Nous passons maintenant entre de grands murs de rochers. Nous descendons, pliés en deux pour ne pas nous cogner; il y a tout juste place dans cet étroit couloir pour un de nous. On se demande comment nous n'étouffons pas. Nous descendons toujours. Nous sommes à cent mètres sous terre; quelquefois, la descente est si rapide que nous voyons le gouffre tout noir devant nous. Un faux pas et on pourrait se tuer. Enfin le couloir s'élargit, nous pouvons nous tenir debout. C'est la salle de la *Mosquée*. Celle-ci, toute blanche, se dresse devant nous, un vrai monument arabe. C'est la plus fine, la plus fouillée, la plus jolie de toutes. Plus loin, il y a un petit lac souterrain. L'eau est exquise et sent la pierre. Nous descendons encore un peu. Le guide passe la bougie derrière des blocs à transparence curieuse, rose ou brune, l'un d'eux ressemble à de l'écaille. Puis nous remontons nos cent mètres par des crampons de fer. Nous reprenons la voiture qui nous attend de l'autre côté de la Jonte. Il fait un soleil brûlant. Nous sommes un peu fatigués de nos montées et descentes; *Dargilan* est à huit cents mètres. Nous reprenons la ravissante route; la vallée de la *Jonte* m'a semblé plus jolie que celle du Tarn. D'une montagne à l'autre, au-dessus de la rivière, on a tendu des fils de fer, le bois voyage ainsi; c'est très curieux, on voit des bûches en l'air sans savoir d'où elles viennent et comment elles tiennent. Le cocher plein d'attentions nous a cueilli des bouquets de chèvrefeuille rouge. Après le déjeuner, nous repartons du *Rozier* pour *Montpellier-le-Vieux*, que nous renonçons à visiter; il aurait fallu marcher des heures à pied pour ne rien voir de remarquable, disait le cocher qui nous le montre de loin. « C'est bien plus curieux ici que de près », nous dit-il. Il nous arrête pour cueillir de la lavande bleue qui embaume; c'est le pays. Après une longue montée nous arrivons sur le *Causse Noir*, neuf cents mètres. La route est mauvaise. Immense étendue ondulée de buis et de pierres. C'est idéal et triste. Je me mets à genoux sur le strapontin. Le cocher me raconte l'histoire extraordinaire de *M. de Gissac*, dernier propriétaire de la *Caze*. Il y vivait absolument seul, se nourrissant on ne sait comment. Il avait eu une bonne, mais il avait essayé de l'étrangler. Heureusement elle sauta par une fenêtre.

Il tirait sur tous ceux qui entraient dans le parc, bêtes et gens. Et puis un beau jour il s'en va à la Trappe, et y meurt...

Le cocher me dit encore l'histoire d'une très vieille famille lozérienne, propriétaire d'un sombre château-fort.

Le dernier fils est berger sur le Causse... Lui-même, à quatorze ans, il partait tout seul gagner sa vie.

Nous marchons au pas sur le chemin tout rouge, à travers le *Causse Noir*... C'est triste, triste... Ma lavande embaume, le ciel est à demi couvert. L'impression est exquise et inoubliable... Peu à peu, nous redescendons dans la vallée de la *Dourbie*. Le pays est beaucoup plus riche. Nous apercevons Montpellier-le-Vieux qui ressemble de loin à une ville fortifiée.

Après avoir longé une heure la Dourbie, nous entrons dans *Millau;* le chemin de rivière est joli. Sur ma demande, le cocher chante à pleine voix le *Canti Canti*. J'aime cela.

A Millau, après dîner, nous regardons passer les gens sur la place. Toute la ville se promène en causant. C'est tout à fait le Midi, et je trouve cela pittoresque.



16 juillet, Rocamadour.

Nous avons quitté *Millau* ce matin. Traversé en chemin de fer un assez joli pays, avec des panoramas très étendus. Il n'y avait que des troisièmes jusqu'à *Rodez*, où nous déjeunons. Sur le parcours, des vignerons sulfatent leurs vignes. Il y a des grandes touffes de genêts qui sentent le miel tant qu'ils peuvent... Le pays est riche. Après Rodez, région houillère. Rien de remarquable jusqu'à *Rocamadour* où nous arrivons au coucher du soleil par un chemin qui descend. Rien de plus pittoresque que la petite ville avec ses sanctuaires échelonnés et son château à tourelles. Le soir nous parcourons l'unique rue coupée de hauts portiques. Les vieilles parlent sur le pas des portes, les rochers ressortent dans l'ombre, tout blancs...



Roc-Amadour, 17 juillet.

Visité ce matin les sanctuaires, dont le fond sont les grottes elles-mêmes. C'est très pieux : la Vierge qui surmonte tout est

jolie, c'est la première statue que j'aime d'elle. C'est original, ancien et artistique. Non loin, la grotte où fut trouvé le corps de *Zachée* le Publicain — *Saint-Amadour :* la cloche miraculeuse qui a sonné d'elle-même; la *Vierge* sculptée par *Zachée*, qu'on voit très mal. Plantée dans le mur *Durantal* massive, puissante, toute en fer.

Par un ombreux petit sentier, nous grimpons au château-fort, imposant avec sa tour sarrazine. Un petit abbé monte avec nous. On parle politique. J'aurai appris beaucoup de choses pendant mon voyage. D'en haut, jolie vue sur la ville! (260 habitants).

Le soir nous « faisons » *Padeyrac*.

⁂

Brive, 18 juillet.

En auto nous partions hier de *Roc-Amadour*. En nous en allant nous regardons le vieux rocher et ses vieux toits. Nous passons sous un tunnel naturel et nous montons. De loin, la ville semble plus pittoresque encore, si c'est possible. Puis nous filons à toute vitesse sur une route qui a l'air normande, bordée de blés et de hêtres, pour arriver à *Padeyrac*. Nous descendons cinq cents marches; nous sommes dans un trou, on voit très bien le ciel en haut. Puis nous nous engageons dans des couloirs de roches; on dirait une nef de cathédrale, avec la voûte à soixante-dix mètres en l'air. Un bruit de cascades résonne de partout, à notre gauche coule un peu d'eau qui s'augmente rapidement; c'est maintenant une large rivière que nous descendons en barque. Quelques curieuses et bruissantes cascades tombent dans le gouffre. Entre *Padirac* et *Dargilan*, pas de comparaison. Ici, c'est le roc fruste, là-bas, c'était le palais des Mille et une Nuits avec ses colonnades sculptées en stalactite rose ou blanche. Là-bas, c'était aussi l'émotion intense de la descente à pic. Un faux pas... on roulait, je ne sais où. Puis, il fallait s'éclairer de bougies dans les couloirs. A *Dargilan*, c'était l'architecture féerique, la sculpture fouillée de ces immenses masses de roche. C'était de l'art. Ici, rien de tout cela; mais c'est curieux quand même. Nous remontons. Les autres touristes — pour la première fois nous n'étions pas seuls — ont chaud. L'auto nous ramène à *Alvignac*. Arrêt. Nous vi-

sitons l'église. Je cueille du jasmin qui sent Villequier. Puis, à la gare de *Rocamadour*, nous embarquons pour *Brive*, où nous dînons. Je n'ai jamais dîné comme là : bouillon, petits caissons (5 francs à Paris), truite saumonée, haricots, pâté de foies gras (!), poulet, salade, fruits, gâteaux et *Lacryma Christi!!!* le tout pour 2 fr. 50... Nous visitons *Saint-Sernin*, vieille église très curieuse, modèle de l'art roman limousin. Les colonnettes sont peintes. Puis nous remontons la grande rue qui, si calme tout à l'heure, s'est animée dès la tombée du jour. Tout le monde se promène.

⁂

Lundi 18.

De *Brive* à *Limoges*, pays insignifiant. A peine quelques jolis coins. *Limoges*, ville qui a l'air bête et ennuyeux. Pourtant, très jolie cathédrale. La teinte dominante des rosaces et vitraux est le bleu, ce qui donne à toute la nef une étrange coloration. Demi-colonnes à chapiteaux ravissants. De Limoges à Paris, pays tout à fait indifférent. Je regrette beaucoup de n'être pas repassée par le Cantal et l'Auvergne; j'ai gardé de ce pays une impression exquise de pittoresque et de familial; j'ai senti — est-ce de l'imagination? — quelque part dans *Aqueros Mountinos* quelque chose de moi; mes ancêtres y ont vécu, il y a un endroit qui porte leur nom (§), ce nom que je porte dans mon cœur aussi.

Et j'ai résolu fermement qu'un jour, quand je m'appartiendrai, j'irai passer là-bas un peu de temps, dans ce pays qui est à moitié le mien.

(§) Maubourg, dans la Haute-Loire.

L

LISOUN DE SAUVETERRE

I

Août-septembre 1910.

Alors, comme le soir tombait, ils se mirent en route, les moutons devant eux, en grande masse houleuse. *Lisoun* avait peut-être vingt ans, *Toine* quatorze. Elle était fine, souple et jolie, avec ses cheveux noirs très légers, ses yeux de noisette claire et le teint de velours des filles du Midi. Lui, était petit, châtain, avec de grands yeux. On aurait pu les croire frère et sœur, mais *Lisoun* était la fille unique des *Peyreleau*, et *Toine* un petit berger orphelin. Ensemble ils avaient gardé le troupeau tout le jour, dans l'immensité triste du Causse, parmi les terres rouges, les cailloux et les genêts.

Maintenant ils rentraient, poussant les bêtes dociles. De loin on pouvait déjà voir la ferme, avec ses murs de cailloux et son toit de chaume, et en se penchant sur le bord du plateau ils apercevaient, à pic au-dessous d'eux, le Tarn torrentueux et, sur sa rive, un château avec ses tours : *Roqueblave*.

— *Lisoun*, dit le petit, le *marquis* a encore tué une chèvre qui était entrée dans son pré, hier matin. La bête était à *Serreyrède;* le pauvre vieux n'a qu'elle pour tout bétail; il a couru pour l'empêcher de passer la haie, mais la chèvre allait plus vite que ses jambes de soixante-dix ans. Le *marquis* est un criminel. Est-ce vrai qu'il a tué des hommes?

— Oui, il a tué des voyageurs qui ne savaient pas qu'ils étaient chez lui, et, il y a longtemps, un pâtre qui pêchait des truites de l'autre côté du Tarn, sur la grève. Mais il a tiré sur bien d'autres.

— Crois-tu que le *marquis* soit fou?

— S'il l'est, Dieu lui sera moins sévère. Mais j'ai idée qu'il ne l'est pas.

Ils étaient devant l'étable. Les bêtes passèrent une à une sous la porte où pendait une touffe de cette lavande bleue dont le parfum chasse les épidémies. Puis *Lisoun* et *Toine* rentrèrent dîner.

II

De la soupe et du pain noir... Les deux *Peyreleau*, le père vigoureux et hâlé, la mère, brune et alerte encore, leur jolie fille et le petit berger mangent. Et quand tout est fini et rangé, on jette une brassée de bruyères sur le feu, l'homme se repose sans un mot, la femme tricote, le petit s'accroupit sur la pierre carrée, au coin de l'âtre, et elle, *Lisoun*, s'assied sous le manteau de la cheminée, tandis que la lumière danse dans ses cheveux.

— *Mayrè*, dit-elle, le marquis de *Roqueblave* est un être bestial et cruel, et si un des bergers le tuait pour nous en délivrer, je n'y redirais pas grand' chose. Il est permis de le haïr.

— Tais-toi, *Lisoun*, tu ne sais ce que tu dis. Nous n'avons pas à juger les torts du marquis, et nous devons tant de reconnaissance à sa sainte mère que jamais ici on ne dira du mal de *Roqueblave*.

— Sa mère?

Une voix chaude et sonore sortit de l'ombre.

— Ecoute, fille, maintenant je puis te l'expliquer. Quand je me suis marié, j'étais berger chez un fermier de Pougnadoires, dont le troupeau était si grand que nous étions quatre à le garder. Tout alla bien pour commencer. Les trois autres étaient d'honnêtes travailleurs et le maître était content. Mais un jour, les deux frères Mayrelet, les meilleurs des quatre, partirent, et il en vint deux autres qui ne les valaient pas. Peu à peu, ils nous apprirent à jouer aux dés, à oublier les bêtes; quand on revenait à Pougnadoires, on faisait un tour au café... Bref, je me mis à devenir un fainéant et à manger toute ma paye. Puis le fermier s'aperçut qu'il manquait des brebis, qu'il y en avait d'autres de galeuses, il me fit des ob-

servations, car j'étais chez lui depuis plus longtemps que les autres. Je répondis, il me renvoya.

« Alors, au lieu de tout dire à ta mère, au lieu de me mettre à cultiver notre petit champ de sarrazin, je lui laissai croire que rien n'était changé, et tous les jours je retrouvais mes anciens camarades, et je passais mes jours à ne rien faire.

« Elle, voyant la misère venir, me demandait parfois mon salaire, et que Dieu me pardonne la façon dont je lui répondais. Un soir, quand je rentrai, je trouvai ma femme couchée et la marquise de *Roqueblave* assise à son chevet. Je regardai sa charitable visite comme une intrusion.

— Nous n'avons pas besoin de marquise ici, osai-je lui hurler, nous ne sommes pas des miséreux! Qu'est-ce que vous venez faire chez nous?

— Vous empêcher de tuer votre femme tout à fait, *Tistet Peyreleau*, répondit-elle. Mais je ne réponds pas de sa vie si vous l'agitez ainsi.

Tuer ma femme? Je n'avais pas perdu le cœur, et je l'aimais toujours. Brute que j'avais été! Je sortis. La honte et le remords me torturèrent jusqu'au matin.

Dès l'aube, je rencontrai la marquise qui se disposait à partir.

— Ecoutez, *Tristet*, me dit-elle, votre femme va mieux, mais la moindre agitation peut ramener la fièvre. Ce sont les soucis et les privations qui l'ont rendue malade, avez-vous pensé que vous auriez eu sa mort sur la conscience? Pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Je suis sans place.

— Et le sarrazin qui est bon à faucher? Faites toujours cela, et ensuite je verrai à vous donner de l'ouvrage, mais travaillez.

— Oui, madame la marquise.

J'étais sincère. Qu'elle était bonne! Et je l'avais insultée la veille...

Quand elle revint, je venais d'engranger la dernière gerbe de blé noir. Elle comprit que j'étais changé, et eut la bonté de me donner quelques brebis à soigner à mon compte. Je devins le berger de mon propre troupeau.

Elle m'a rendu mon bonheur et a fait notre prospérité.

...Elle montait ici souvent... »

Il se fit un long silence. La femme et le mari se souvenaient; les enfants songeaient, vaguement émus.

Les cuivres auvergnats brillaient dans l'ombre comme des yeux rouges, la bruyère craquait en flambant.

A travers la porte, on n'entendait que ce bruissement particulier du vent sur les buis du Causse — on eût dit du papier à peine froissé ou un frôlement très léger de jupes de soie...

⁂

Dans l'aube pâle, le lendemain, ils repartirent tous deux pensifs comme des bergers de Judée...

Ce n'était pas un radieux et enivrant matin d'été. Il faisait lourd et chaud, le soleil était voilé comme un sourire triste. Ce temps les oppressait. Lentement ils traversèrent le Causse rouge et descendirent jusqu'au Tarn. Et là, ils gardèrent les brebis tout le jour.

Quand vint le soir, *Lisoun* dit au petit :

— J'ai averti là-haut que nous ne rentrerions pas cette nuit. A mi-côte, il y a un refuge et un parc, nous serons bien là. Monte, il est temps. Moi, j'ai à faire ici en bas. Je te rejoindrai bientôt.

— Qu'as-tu donc à faire ici? Oh! *Lisoun*, n'entre pas à *Roqueblave*, souviens-toi du petit *Meyraguet!*

— Laisse, répondit-elle. Il faut que j'y aille... Tu ne peux pas comprendre.

— Il peut te tuer! Reste!

— Non. Il ne me tuera pas. Monte au refuge, installe les bêtes et attends-moi. Et, ajouta-t-elle en voyant les nuages noirs qui couraient à l'ouest, s'il pleut, mets les brebis dans l'étable qui est à côté.

Toine ne répliqua pas et s'éloigna. Toutes les clochettes du troupeau se mirent à sonner en même temps. Quand le bruit se fut éteint, *Lisoun* partit pour *Roqueblave*. Devant la barrière du parc, elle s'arrêta un instant. La nuit était chaude et lourde, comme le jour. Il n'y avait pas de lune. Des roulements de tonnerre lointains venaient mourir dans la montagne. Où allait-elle? Ses sens s'engourdissaient dans cette chaleur d'orage. Elle traversa le parc sous l'ombre opaque des châtaigniers. Pas un bruit, pas un souffle...

« Sur le Causse, les bruyères chantent, pensa-t-elle. Ici les arbres sont muets. »

Elle avait vaguement peur... Maintenant le château se dressait devant elle, comme un être fantastique. Elle passa le pont moussu sous lequel les cascades sanglotaient. Et celles-ci lui envoyèrent de l'écume fraîche sur les joues, comme un baiser. Cela la réveilla.

— N'entre pas, disaient les cascades.

— J'entrerai, répondit-elle.

Alors l'eau se remit à pleurer.

La porte céda à la première pression de sa main. Dans le grand vestibule, personne. Toujours l'ombre et le silence. Elle prit à sa ceinture un petit revolver et entra dans la galerie. Tout à coup, à sa droite, une porte s'ouvrit et une détonation partit. Elle se pencha jusqu'à terre. La balle passa et rebondit plus loin sur les dalles.

— Qui ose entrer ici ?

— Moi, monsieur le marquis, *Lisoun Peyreleau*, du Causse de Sauveterre.

Sa voix sonna claire et ferme.

— Qui t'a permis d'entrer ici? Ne sais-tu pas que je n'ai qu'à tirer pour te tuer comme un chien ?

— Comme vous avez tué *Meyraguet?* Je ne le sais que trop !

Etonné, il se tut. Puis il prit au fond de la pièce une bougie et la leva pour voir la première femme qui n'avait pas peur de lui. Elle était debout, résolument adossée à la muraille, son capulet rouge rejeté derrière ses cheveux très noirs, et ses yeux de noisette claire en plein dans ceux du châtelain.

— J'ai mes pistolets aussi, monsieur le marquis, et je tire aussi bien qu'aucun pastour de Sauveterre, du Méjean ou du Neygro.

Il jeta son arme par terre.

— Ah ! tire, *Lisoun!* Je suis un être nuisible, une bête féroce... Tu es venue délivrer les autres par ma mort. Fais vite.

— Je ne suis pas venue pour cela. Vous êtes mon maître, et puis nous devons trop à votre bonne mère pour que je vous envoie en enfer. Vivez encore, monsieur le marquis, mais croyez-moi, changez de chemin, si vous voulez la revoir.

Tout à coup le pécheur se souvint. Il se revit enfant, auprès de cette mère qu'il idolâtrait et qui lui apprenait à croire en Dieu. Il se rappela sa mort si sainte et tout ce qu'il avait juré... Voilà quinze ans qu'il n'avait pas entendu son nom... Voilà dix ans qu'il s'était enfermé, là, révolté contre Dieu et contre les hommes en qui il avait cru et qui l'avaient trompé... Il les haïssait, maintenant. Les paysans le croyaient fou. Il savait bien qu'il ne l'était pas. Et voici que d'un mot de sa voix fraîche, une petite bergère l'avait ému jusqu'au fond de l'âme. Elle en avait ouvert les écluses et un grand flot de souvenirs envahissait son être.

— *Lisoun*, dit-il presque bas, entre ici. J'ai à te parler.

Elle hésita un instant et entra dans la grande pièce voûtée et nue.

— Parle-moi de ma mère?

Alors elle dit tout ce qu'elle avait entendu raconter. Quand elle eut fini :

— Et pourquoi es-tu venue ici? demanda-t-il.

— Pour lui payer notre dette, répondit-elle simplement. Elle a sauvé l'âme de mon père.

Il se fit un silence. La Tarn murmurait sous la fenêtre. On eût dit mille voix confuses parlant tout bas à la fois. Les éclats de tonnerre roulaient de montagne en montagne pendant des minutes entières. Il se mit à pleuvoir à verse. Une bourrasque s'engouffra das la cheminée et les cendres froides s'envolèrent. Dehors, les châtaigniers craquaient et grinçaient comme des mâts de navire. *Lisoun* se leva :

— Maintenant, il faut que je parte.

— Reste, supplia-t-il.

— Le petit m'attend là-haut, je ne peux pas.

— Alors, reviens bientôt...

Elle ne répondit pas. Et comme elle sortait, il la regarda longuement, d'un air navré, comme si elle était le bonheur, et que le bonheur lui échappait. Puis il mit la chandelle sur l'appui de la fenêtre et suivit des yeux la jeune silhouette qui passait le pont de pierre, tandis que le vent d'orage ébouriffait ses cheveux noirs.

Elle arriva au refuge sous une pluie battante.

— Est-ce toi? cria le petit.

Ils s'embrassèrent, émus, en songeant au danger qu'elle venait de courir. Pour la sécher, il alluma une brassée d'herbes. Le refuge fut illuminé par la flamme. C'était une cahute en terre, très basse, couverte de chaume. Dans un coin, deux ou trois vieilles paillasses et de la bruyère pour faire le feu. Comme cheminée, une pierre carrée et un trou dans le toit. La pluie passa par là, et les herbes s'éteignirent avec un grésillement. Ce fut la nuit profonde, sinistre... Les éclairs brillaient livides par les fentes de la porte, tout le refuge tremblait dans le vent. Leurs mains s'étaient rencontrées... Et puis, presque soudainement, l'orage s'arrêta. Il se leva une aube radieuse et les enfants remontèrent vers la ferme du Causse.

Leur vie continua, uniforme, presque contemplative. Mais quelque chose était changé en *Lisoun Peyreleau*. Elle n'avait plus cet air de jeunesse et de vie intense qui faisait la moitié de son charme autrefois. Elle était plus sérieuse, plus femme, un peu plus triste. Mais seul, le petit l'avait remarqué, ou deviné, car même les enfants devinent bien des choses quand ils aiment. Pourtant *Toine* n'osait rien demander, et des mois se passèrent. Un matin, *Lisoun* laissa l'enfant partir seul vers les pâturages.

— Je te retrouverai, dit-elle.

Et il sentit que la tristesse qui planait allait s'abattre.

Lisoun monta l'échelle qui conduisait à la grange, poussa la porte et entra. Sa mère était là, battant du blé à coups de fléau réguliers.

— *Mayrè*, dit l'enfant, j'ai à vous parler.

La fermière se retourna et regarda sa fille en face. Elle vit que c'était sérieux.

— Alors, va, *Lisounèlo*.

Elles s'assirent l'une près de l'autre sur le tas de paille blonde.

— *Mayrè*, il va falloir que je vous quitte.

— Toi ? Et quel beau pastour t'a demandée ?

— Le bon Pasteur, celui qui donne sa vie pour ses brebis.

Toutes deux se turent, très pâles.

— Es-tu bien sûre qu'il te demande ?

— Très sûre.

— Depuis quand ?

— Depuis près d'un an déjà, mais surtout depuis le jour

où j'ai été chez le marquis. Mère, permettez-vous?... Que dîtes-vous?

— Eh! répondit-elle avec cet accent du Midi qui sonne et chante, eh! que veux-tu que je dise, *Lisoun*, quand le Seigneur a parlé?

Puis elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent. Le soir fut triste. *Peyreleau* savait et s'était soumis.

Lisoun avait tout dit elle-même à *Toine* quand il était revenu avec le troupeau. Pauvre petit! A peine avait-il entendu qu'il était monté dans la grange pour y sangloter tout à son aise.

Elle l'y suivit :

— *Toine!* supplia-t-elle.

— Oh! *Lisoun*, si tu savais! Je n'ai ni parents, ni frères, ni sœurs et tu les avais tous remplacés! Ne pars pas, ne me laisse pas seul!

— Mon petit *Toine!*... Il y en a d'autres que je vais laisser : mes deux pauvres parents qui n'auront plus d'enfant. Veux-tu prendre ma place? Veux-tu faire cela pour moi? Ne les quitte jamais, soigne-les, aime-les.

— *Lisoun*, je ferais tout pour toi!

— Je penserai que je leur ai laissé un fils. Merci!

Ils s'embrassèrent longuement, ardemment.

Le lendemain matin, *Lisoun* s'entendit appeler :

— Fille, lui dit *Tistet Peyreleau*, il faut que tu écrives au marquis. Nous sommes ses fermiers, il doit savoir quand l'un de nous s'en va.

Sa voix trembla sur les derniers mots. Il la laissa seule. Alors *Lisoun* s'assit devant la table et écrivit :

« Monsieur le marquis,

« Vous êtes notre maître et vous devez savoir ce qui se passe chez nous. Je pars demain pour Aurillac, où je dois entrer au couvent. Puisque je ne vous reverrai plus ici-bas, je veux vous dire que je n'oublierai jamais la bonté de Mme la marquise pour ma famille. Le nom de Roqueblave sera dans toutes mes prières. Adieu, monsieur le marquis, pardonnez ma visite de l'autre soir, et soyez sûr que je ne vous oublierai pas devant

le Seigneur, auprès duquel j'espère fermement vous retrouver un jour.

« Votre fidèle et dévouée servante

« LISOUN PEYRELEAU,
du Causse-de-Sauveterre. »

Puis elle appela *Toine :*

— Veux-tu me rendre encore un service? demanda-t-elle.

— Lequel? Dis et j'obéirai.

— Porte ceci au marquis. Dis que tu viens de la part de *Lisoun*, de Sauveterre... il ne te fera pas de mal.

L'enfant partit. Il rencontra le fou dans le parc, et lui donna la lettre.

— Tu n'as pas peur de moi? dit le marquis.

— Non.

Alors il lui tendit la main et le petit berger la serra.

Puis, de nouveau seul, il ouvrit la lettre et lut... « *Soyez sûr que je ne vous oublierai pas devant le Seigneur, près duquel j'espère fermement vous revoir un jour.* » C'est ainsi que parlait la courageuse enfant qui avait voulu le convertir, cette petite bergère du Causse à l'âme si fière, seul être qu'il aimait, seul être qui ne l'ait pas honni et détesté.

— *Lisoun, il faut que je vous revoie!*

Il aurait pu monter sur le Causse et lui dire adieu. Mais à quoi bon! Les fermiers le recevraient à coups de fourche, et il ne pourrait plus, ce soir, la trouver seule. Et puis, quel droit avait-il d'aller troubler son dernier soir à Sauveterre? Il n'irait pas.

— *Lisoun, il faut que je vous revoie!*

Il ferait pénitence, il prierait, il jeûnerait et la retrouverait peut-être un jour. Il était nuit close déjà. Un rayon de lune perça le feuillage, et alors seulement il s'aperçut de l'heure. Il se leva et rentra dans le château. Il erra par les salles vides en regardant les portraits de famille qui le fixaient de leurs yeux sans vie. Son âme était en proie à un combat étrange. *Lisoun* lui avait montré le chemin du ciel... Il monta l'escalier en ruines, jusqu'à la tour qui dominait le Tarn. C'est là qu'il gardait ses armes. Le toit de la tour était à moitié tombé, les fenêtres n'existaient plus depuis longtemps, mais leurs places étaient marquées par de grands trous de pierres éboulées. Il prit

sa carabine, ses fusils, ses pistolets et les posa là. Puis, l'une après l'autre, il jeta ses armes dans l'eau du Tarn. Le bruit résonna chaque fois, mat et assourdi. Le marquis se pencha et regarda les ronds qui allaient s'élargissant... La nuit était exquise, lumineuse, embaumée. Le parfum du chèvrefeuille montait de partout sur les ailes lourdes du vent. Les rapides chantaient, et l'on eût dit des cascades de lumière liquide quand un rayon de lune les effleurait... Nuit d'extase... Le repentir monta à flots dans l'âme du pécheur... Il pleura...

Larmes de remords affreux, mais non de désespoir, car *Lisoun* avait dit : *Espère!*

...L'aube vint.

Là-haut, elle était prête à partir. Il fallait qu'elle remontât le Tarn en barque jusqu'à Sainte-Énimie. L'instant des adieux vint, mais le petit n'était pas là.

Elle embrassa sa mère qui sanglotait et son père qui serra sa petite main fine à la faire crier.

Elle fut vaillante jusqu'au bout.

— Je vous laisse *Toine*, aimez-le bien; je voudrais qu'il prenne ma place. Dites lui bien que je l'embrasse et que je l'aime.

Puis elle sourit pour ne pas pleurer et descendit le sentier très vite. Au dernier lacet, elle rencontra le petit pâtre.

— J'ai voulu te dire adieu seul. Prends cela, c'est tout ce que je peux te donner.

Il lui tendit un gros bouquet de lavande bleue. Elle le partagea.

— Gardes-en la moitié, mon chéri.

Ils se tenaient les deux mains et ne pouvaient se séparer.

— *Adiousias moun aymado!* murmura-t-elle tout bas enfin.

Il s'enfonça dans le taillis, agile comme une chèvre, et elle ne le revit plus. En bas, Serreyrède l'attendait dans sa barque. Serreyrède était un vieil ami, il était au courant de tout et elle pouvait pleurer devant lui. Il en était tout ému.

— *Perquè ploura Lisounèlo? Ah! poveretta!*

Ce fut dur de quitter cette dernière figure familière. Maintenant elle n'avait pour compagnon que le bouquet de lavande embaumée.

Il lui sembla que la vie s'ouvrait devant elle comme un

gouffre immense. Vers le soir on frappa chez les Peyreleau. C'était un enfant qui apportait une lettre.

— Voilà, expliqua-t-il, j'ai eu bien peur. J'ai couru après une brebis égarée qui est entrée dans le parc de Roqueblave. J'avais peur d'entrer et même d'appeler ma bête. Tout à coup j'entends la barrière du parc s'ouvrir, je me cache dans le taillis. Un instant après il me semble entendre tout près les grelots de ma brebis. Je la rattrape, et voici ce que je trouve attaché à son cou. Il y a votre nom. Prenez vite que je puisse rentrer.

Peyreleau lut :

« Berger Peyreleau,

« J'ai reçu hier la lettre de votre fille. Ce qu'elle m'apprend ne m'étonne pas... Elle est venue chez moi un jour et je ne l'oublierai jamais. C'est elle qui m'a montré toute l'horreur de mes crimes et j'espère que ses prières m'aideront à les racheter.

« Tout ce que j'ai, je vous le laisse. Je veux, Tistet Peyreleau, que vous répariez le plus possible le tort que j'ai fait à tant de paysans, dont j'ai tué le bétail. Je demande à ceux que j'ai plus gravement offensés de me pardonner. Mes terres sont à votre disposition : qu'elles servent à l'établissement de votre courageux petit pâtre qui a bien voulu me serrer la main. Vous pouvez entrer chez moi sans crainte. Je veux suivre la route que Lisoun m'a tracée, je pars demain à pied pour la Trappe de Mortagne.

« Adieu Tistet. Soyez béni pour le bien que votre fille m'a fait. »

... ...

— Notre *Lisoun* était une sainte.

Ils se signèrent tous et se mirent à genoux pour la prière du soir.

— Eh! qui la dira maintenant, gémit la mère.

— Ce sera moi, répondit *Toine*.

Et dans le reflet rouge du feu, tandis que le vent murmurait dehors, il dit tout haut :

Nouostre Payre del cieu, que toujours bouostre noum aymat et benezit et sontificat siago. Que bouostre règno orribe, et que bouostre santo bolountat se fage aissi-bal coum amount...

NOTES N° 1 à N° 33

(En Marge de la Vie de May)

AVANT-PROPOS

Parmi ces notes, plusieurs paraîtront inutiles ou superflues aux étrangers qui liront ce volume.

Ces notes, cependant, pourront intéresser les amis survivants et les parents de May *et mes petits-enfants surtout, pour qui ce livre fut écrit. Elles montreront sous quelle ambiance héréditaire et dans quelle atmosphère familiale vivait et grandissait* l'enfant-poëte, *la jeune fille si vivante et charmante devenue sainte à l'heure de la mort.*

Cette intelligence exceptionnelle, ces dons innés, et, on l'a même dit parfois, ces éclairs singuliers d'un précoce génie, comment les expliquer autrement que par une ascendance où l'on retrouve les noms de Bossuet et de la marquise de Sévigné? Et, d'autre part, cette foi profonde et cette ardente charité, *au sens divin du mot, et cette joie héroïque au milieu des souffrances n'avaient-elles pas, sans remonter à saint Roch ou à Pierre l'Ermite, des modèles à imiter dans sa famille depuis sainte Chantal jusqu'à Just de Bretenières, le pieux missionnaire martyrisé en Corée?*

Son caractère chevaleresque, ce don quichottisme auquel il a été fait allusion, May *ne l'a-t-elle point hérité de son bisaïeul, Clément d'Acher de Montgascon, soldat de fortune, distingué par le maréchal Soult, qui le prit comme officier d'ordonnance après la bataille de Toulouse, puis le nomma aide de camp du Dauphin, le duc d'Angoulême? Brillant officier d'état-major, appelé au plus bel avenir, il brisa sa carrière en 1830, plutôt que*

de continuer à servir sous Louis-Philippe, l'usurpateur du trône, qui lui demandait pourtant de devenir le gouverneur militaire des jeunes princes d'Orléans!

May *tenait de ma mère, avec sa surprenante mémoire, cette nature aimable et cette grâce naturelle qui la rendaient si accueillante aux humbles, si bienveillante pour tous, si charitable et serviable et la faisaient ainsi aimer partout.*

Comme sa mère, avec l'amour des voyages, le don des langues et le désir de s'instruire, May *avait une foi profonde et une solide piété. De moi-même enfin, elle avait hérité une indépendance de caractère, sans doute exagérée et parfois dangereuse, avec des emballements (toujours Don Quichotte) souvent excessifs, et tenait aussi, peut-être, quelques goûts artistiques et littéraires avec, en plus, l'imagination et la facilité que je n'ai jamais possédées.*



Edith d'Acher de Montgascon

(1) La maison natale de May, aujourd'hui démolie, était située au milieu d'un vaste jardin dans le faubourg Saint-Sever, à Rouen, non loin de la caserne du 28e d'Infanterie, où m'appelait chaque jour mon service d'officier.

(2) A cette époque, on trouvait encore tout naturel et il était d'un usage courant d'arracher une femme à son foyer et d'enlever une mère à ses petits, pour la transplanter dans une famille étrangère. Il me fallut, bon gré mal gré, me résigner à cette coutume inhumaine, dont je sentais et déplorais la profonde immoralité.

(3) Ce fut plus tard le cas de sa sœur Thérèse, puis de son frère Jean, que leur mère voulut avec raison s'astreindre à nourrir elle-même, selon la méthode anglaise, c'est-à-dire au lait stérilisé.

(4) Durant mon séjour à l'Ecole de Guerre, je pouvais au cours de mes études et j'aimais pendant mon travail garder auprès de moi, silencieuse et tranquille, ma petite fille de trois ans, en lui mettant un livre entre les mains.

(5) Où je fis à ma sortie de l'École de Guerre, et bien que fantassin, mon stage d'État-Major à la 7e division de cavalerie.

(6) Ayant dû interrompre mon service à la suite d'une grave pleurésie dont je n'ai jamais été complètement remis, un congé de convalescence prolongea de quelques mois notre séjour à Melun.

(7) Ma femme, élevée par une gouvernante anglaise, savait l'anglais mieux peut-être que le français, du moins au début de notre mariage.

(8) Les cahiers de May sont fréquemment illustrés de dessins, de portraits ébauchés ou même d'amusantes caricatures.

(9) Malgré le souvenir de l'éminent historien qui, enfant, fut conquis par l'amabilité de sa gentille camarade du catéchisme, May ne fut jamais d'une « grande beauté » ni même, à dire vrai, une beauté, mais son visage, un peu trop pâle, était éclairé et comme illuminé par des yeux d'un bleu d'azur, qui semblaient deux saphirs étoilés et pétillaient d'une intelligence dont la flamme était adoucie par un charmant sourire ; enfin sa luxuriante chevelure, qui descendait, en ondulant naturellement, bien plus bas que sa taille, les flots de ses boucles pailletées d'or, qui scintillaient au moindre rayon de lumière, attiraient tous les regards et donnaient à son élégante et svelte petite personne un attrait indéniable, on peut même dire irrésistible, auquel d'ailleurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, peu de gens résistaient.

Plus tard, à l'époque où la dépeint avec une si touchante précision la lettre, citée plus haut, de Mlle Godenèche, May rappelait à mon souvenir la tirade d'une pièce, aujourd'hui oubliée, dont les termes étaient à peu près les suivants :

> A travers elle on sent que son âme transpire,
> Son accent est plus doux que sa voix, son sourire
> Plus joli que sa bouche et son regard plus beau
> Que ses yeux.. .. .. ..

et qui finissait par ce vers qui semblait fait pour May :

Elle est charmante..., elle est charmante..., elle est charmante!...

Cependant, malgré tout son charme, May n'a jamais eu les traits réguliers ni le fin profil de sa jeune sœur Édith, dont la photographie ci-contre peut donner une idée vers l'âge de dix-huit ans.

C'est alors qu'appelée par une vocation irrésistible et que rien ne faisait prévoir, avec son caractère indépendant et parfois difficile et une piété qui

paraissait fort ordinaire, Edith déclara nettement à ses parents qu'elle ne voulait pas aller dans le monde et qu'elle était absolument décidée à se faire religieuse, et bénédictine, à l'Abbaye de Jouarre, et non ailleurs. Après avoir, quelque temps après et malgré sa santé délicate, pu réaliser son ardent désir et prononcer ses vœux, c'est là qu'elle fut prématurément rappelée à Dieu le 10 février 1932, dans la trentième année de son âge et la cinquième de sa profession religieuse.

« *Ame droite et vaillante elle a, dans son dernier acte d'une généreuse acceptation, résumé toute la vie religieuse, qui est l'offrande totale à Dieu. Dès qu'elle connut le dessein de Dieu sur elle, sans défaillance, elle regarda la mort en face, la voyant venir pas à pas. Elle mourut, selon son désir, sous le patronage de Notre Dame de Lourdes et de sainte Scholastique, au soir même du jour anniversaire de sa consécration religieuse : 10 février 1931.* »

Telles sont les lignes inscrites, d'après les indications de l'Abbesse de Notre-Dame de Jouarre, sur l'image mortuaire de la Révérende Mère Marie Édith...

Dix ans après sa mort il me fut permis, par faveur spéciale, de franchir la clôture du Monastère pour venir prier sur la tombe de ma fille. Je vis alors, non sans émotion, que le tertre anonyme sous lequel elle repose était couvert de fleurs apportées par les moniales, ses anciennes compagnes, parmi lesquelles le souvenir était toujours demeuré vivant de cette âme autoritaire et forte — entrée au couvent « *pour obéir enfin et ne plus commander* », comme elle me l'a dit un jour au parloir de Jouarre — et de cette nature si franche et si droite, et partant sympathique, décrite dans le sonnet :

UNE BÉNÉDICTINE

Édith de Montgascon avait un caractère
Énergique et loyal. Partout on l'estimait;
Tout enfant elle était assez autoritaire
Et tous obéissaient... Cependant on l'aimait.

« Je veux, dit-elle un jour, de son ton volontaire,
Être Bénédictine; et, si Dieu le permet,
Je vais fixer mon choix sur le saint monastère
De Jouarre, où je serai recluse désormais. »

Elle y tomba bientôt malade, et quand l'Abbesse
Vint dire à notre enfant, morte en pleine jeunesse :
« Mère Marie Édith, il faut nous demander

Tout ce qu'il vous plaira » — « Non, vous êtes trop bonne »,
Dit-elle, « je ne veux donner d'ordre à personne,
Je suis venue ici pour ne plus commander. »

A. M.

(10) Mon père, retenu à Paris par la longue maladie qui l'emporta en 1900, ne pouvait plus aller à Villequier qu'il mettait à notre disposition pendant la belle saison pour les vacances de ses petits-enfants.

(11) Nous habitions alors rue Montaigne (aujourd'hui Jean-Mermoz), puis après la naissance d'un quatrième enfant, avenue d'Antin (actuellement, et pour combien de temps? avenue Victor-Emmanuel-III), à l'angle de la rue du Colisée.

(12) La seule grand'mère que May ait connue, ma chère maman, née en 1844, étant décédée à Villequier en 1895, un an avant la naissance de sa petite-fille.

(13) Jeanne-Marie de la Tour Maubourg, vicomtesse de Courcy, née

en 1841 à Rome, où son père était ambassadeur de France, et morte en 1907 à la suite d'une opération. Elle était la bonté même « *bonne maman* » pour ses petits enfants, et « *ma bonne dame* », seul nom que je lui aie jamais donné, pour les intimes et les membres de la famille.

(14) Edith, morte à trente ans religieuse bénédictine sous le nom de Mère Marie-Edith, à l'Abbaye de Jouarre en février 1932.

(15) En ce temps-là, de 1900 à 1914, beaucoup d'officiers appelaient des Allemandes auprès de leurs enfants pour s'entretenir par la même occasion dans cette langue qui devait, pensait-on, leur être un jour nécessaire. Ces Allemandes, en général plus instruites que les Françaises de même condition, n'étaient pas toutes des espionnes, et la brave Elsa, à qui je pus, non sans peine, éviter en 1914 le camp de concentration et qui réussit à regagner son pays, fut toujours honnête et dévouée. Elle demeura fidèle au souvenir de May et de mes autres enfants, avec qui elle continua à correspondre aussi longtemps qu'entre les deux pays la chose fut possible. Mariée à Berlin, qu'est-elle devenue à présent?

(16) A ce moment le triste état de ma santé m'ayant obligé d'interrompre ma carrière militaire, j'avais, en raison de mes loisirs forcés, tout le temps de m'occuper de l'éducation de l'aînée de mes filles. Je m'intéressai à son travail et j'encourageai ses dispositions poétiques. Avec elle et pour elle je me remis donc à relire les auteurs classiques et les livres d'histoire susceptibles de lui plaire et surtout les poëtes qu'elle préférait.

(17) Par exemple ce premier quatrain inspiré par l' « Attente » de Meissonier :

« Je t'attends, la fenêtre ouverte,
Et la nuit tombe à l'horizon;
La campagne au loin est couverte
De brume... Voici ma maison. »

(18) C'étaient la *Crucifixion* de Mantegna, la *Vierge au Rocher* de Léonard de Vinci et la *Belle Jardinière* de Raphaël, le *Charles I*er de Van Dick et *l'Homme au Gant* du Titien, le *Gille* de Watteau, *1814* de Meissonier, des *Paysages* d'Hobbéma, de Ruysdaël et de Corot.

(19) La mère Graindor, qui tenait une petite ferme voisine du château et dont le nom bucolique enchantait May.

(20) Ma femme, n'ayant jamais voulu retourner à Villequier après la mort de notre enfant, j'ai dû louer d'abord et vendre ensuite cette propriété que mon père avait achetée. Ce n'était donc pas une terre de famille, mais elle me rappelait les souvenirs heureux de ma jeunesse, et May aimait tant ce beau parc et cette vue *idéale*, disait-elle, — ces vieux arbres et ces fleurs que chantaient ses vers! Il me fut donc très pénible de m'en séparer... mais j'ai pensé depuis que Dieu m'avait épargné la douleur, plus grande encore, de voir Villequier déshonoré par l'occupation allemande, abîmé, dévasté et pillé.

(21) Que si May, morte en 1911, avait vécu quelques années de plus, comme elle aurait admiré le calme impassible de Joffre, les éclairs de génie de Foch, la science et la fermeté de Fayolle, la foi de Castelnau et l'audace de Mangin avec le courage intrépide des soldats de la Marne, de l'Yser, de Verdun! Avec quel enthousiasme elle aurait chanté les exploits des glorieux héros de la Grande Guerre! Mais qu'aurait-elle dit plus tard en voyant nos armées, comme prises de panique, reculer des Vosges aux Pyrénées... en apprenant, malgré les vains sacrifices de tant de braves, que des soldats, avec leurs officiers, capitulaient et se rendaient en masse prisonniers, hélas! parfois sans avoir combattu, conformément aux ordres de certains chefs défaitistes ou incapables?

La fin prématurée de May lui a épargné ce triste spectacle et cette douleur que son âme frémissante n'aurait pas aisément supportée. Celle qui n'admettait pas qu'on puisse s'avouer vaincu n'aurait sans doute pas été intoxi-

quée par cette funeste et lamentable « Mystique du Maréchal », comme le furent trop de pauvres Français, apparemment mûrs pour la servitude, ainsi que d'autres tout disposés à cette indigne « kollaboration » encouragée, durant quatre ans et même prescrite — comme un devoir! — aux loyaux sujets de Vichy par un gouvernement sans honneur et sans foi, qui restera la honte de notre Histoire! Oui, telle que j'ai connue May, telle qu'elle est toujours vivante en ma mémoire, je la vois exaltant en 1918 l'indomptable énergie du « Père la Victoire! » Mais en 1940, au grand scandale des « bien pensants », gens du monde ou d'affaires, ou bourgeois, terrorisés par le spectre d'un lointain bolchevisme et par contre ralliés au régime hitlérien qui, dans l'esclavage, assurait l'ordre présent en sauvegardant leurs biens, si même il ne favorisait pas la fortune des mercantis et des profiteurs de la guerre; mais, en 1940, et pendant l'occupation, au grand scandale encore de beaucoup de braves gens et des fonctionnaires devenus kollaborateurs par obéissance aux pouvoirs établis ou par respect pour le chef vénéré de l'Etat, en 1940 et dans la suite May, à l'instar de ses père et mère, n'aurait pu dissimuler son dégoût pour des dirigeants asservis ou vendus à l'ennemi, ni cacher son mépris profond pour le misérable vieillard — inconscient je l'espère — si justement nommé le « Père la Défaite » par celui qu'elle aurait assurément acclamé de toute son âme frémissante!

Mais on n'est pas vaincu quand on meurt au combat...
Voyez la mort en face et ne la craignez pas

écrivait la vaillante petite May! Comme elle aurait été heureuse et fière, l'enfant-poëte de célébrer en vers pleins de flamme l'homme providentiel, le noble et grand soldat, qui a su remonter le moral de notre peuple, qui s'est toujours efforcé, envers et contre tous, de maintenir notre nation à son rang de grande puissance, qui, avec les « *Français Combattants* » ces « *Dissidents* » de Vichy, a sauvé l'honneur du drapeau et qui, Dieu aidant, doit assurer le salut de notre patrie! Et comme elle aurait acclamé enfin, avec les « *Résistants*, » tous les Anglais, Canadiens et Américains amis et libérateurs de la France!

(22) Je me rappelle son admiration pour la *Damnation de Faust*, dont la *Marche Hongroise* était si brillamment enlevée, et le *Ballet des Sylphes*, si délicieusement joué par l'orchestre Colonne, où, dans l'*Invocation à la Nature*, la voix puissante du ténor Van Dyk dominait les instruments déchaînés; je me souviens de son enthousiasme juvénile pour certains morceaux de Wagner, ouvertures ou préludes, si bien rendus par l'orchestre Lamoureux et de ses applaudissements sans fin pour l'énorme cancatrice Félia Litvine, si magnifique dans la *Mort d'Yseult*.

Au Théâtre Français, elle avait surtout admiré Mounet Sully dans *Athalie*, où, dans ses bons jours, il jouait le rôle du grand prêtre Joad aussi bien, à mon sens, que celui d'*Œdipe Roi*, où il était si pathétique; elle avait été charmée par la divine Bartet qu'elle avait entendue dans le rôle d'Armande des *Femmes Savantes*, avec l'un des Coquelin, qu'elle imita de son mieux quand on lui fit jouer, à son cours, le rôle du pédant Trissotin.

(23) Je m'efforçais, à ce propos, de me rappeler les excellentes leçons de diction du brave Dupont-Vernon, acteur médiocre, mais intelligent et cultivé et parfait professeur du Conservatoire, qui nous avait appris, au collège Stanislas, à comprendre les poëtes, à sentir le rythme et la cadence des vers, à les bien *dire* sans les déclamer ni chanter. Il avait, avec plusieurs de mes camarades, parmi lesquels Edmond Rostand, formé une troupe de comédiens amateurs, qui amusaient les élèves et leurs familles, lors des séances académiques de notre vieux collège.

(24) La Fontaine, ce bonhomme peu respectueux des grands, cet ennemi des lois, d'esprit frondeur et quelque peu anarchiste, dont bien des fables auraient assurément été interdites par les censures dictatoriales de nos jours.

(25) De même qu'elle s'était divertie à composer des « *à la manière de*

Maeterlink », May, avec son penchant à l'ironie et même à la blague, se serait sans doute amusée à pasticher les chefs-d'œuvre — faciles — de Mme de Noailles, ou parfois peu accessibles aux non initiés, d'un Claudel ou d'un Valéry.

(26) Les « *Argonautes* » où l'on trouve pourtant un néologisme dans ce vers (corrigé dans une deuxième version)

« Fait tressaillir la mer et *rosir* l'horizon »

mais pourquoi *rosir* ne serait-il pas français au même titre que blanchir, bleuir, jaunir, rougir et verdir?

(27) J'ai compris ce jour-là pourquoi mon premier colonel, vieux soldat de Crimée, après avoir épousé la caissière du mess des officiers, était allé jouir de sa retraite à Brive-La-Gaillarde.

(28) C'étaient des riz de veau financière.

(29) Ces lignes, qui datent de juillet 1910, je les ai retrouvées trente-trois ans plus tard, en juillet 1943, en pleine période de restrictions, sinon de famine pour le Français moyen... Mais quel aurait été le prix d'un tel repas au *marché noir*, pendant l'occupation ou même à présent? Cela ne fait-il pas rêver?

(30) Ma sœur Marie-Thérèse, mariée à son cousin *Joseph de Pesquidoux*, l'apôtre du retour à la terre, qu'il a chantée en prose dans les livres d'un style poétique, qui font de lui le Virgile français et lui ont valu son siège à l'Académie.

(31) Comment ce beau pastel, que j'ai donné à mon fils Jean, est-il entré en ma possession, et sans doute grâce à May? C'est là toute une histoire.

May, en traversant le grand salon où travaillait chaque dimanche le copiste du tableau, M. *Édouard*, s'était intéressé à son œuvre. Le vieux monsieur lui avait raconté l'histoire de sa *Dulcinée*, le séduisant modèle de Largillière, *Nicole de Cherrière*, épouse d'*Abraham François de Migieu* (tous ces Migieu s'appelaient de père en fils Abraham, bien que n'ayant, Dieu merci, pas une goutte de sang juif dans les veines), dont le beau-père était M. *de Savigny*, possesseur du château de ce nom, et May, bien entendu, s'était enflammée pour la charmante aïeule qui lui inspira ses vers « Au portrait peint par *Largillière* » (p. 54).

Aux compliments que j'adressai au pastelliste, amoureux de la marquise de *Migieu*, May joignit très gentiment les siens qui le touchèrent encore davantage. Toujours est-il que, peu après la mort du consciencieux artiste, je vis un beau jour arriver à Paris une caisse monumentale, avec une lettre contenant des instructions détaillées sur la manière de l'ouvrir. Elle renfermait, emballé avec un soin minutieux et soutenu par des courroies élastiques, le fameux *pastel*, que, dans son testament, m'avait légué le défunt. Ce souvenir intéressant mais d'une dimension incompatible avec celle de notre salon de Paris, fut donc, après avoir réintégré sa caisse, transporté avec les mêmes précautions à la *Flèche*, où il a trouvé une place honorable dans un cadre de l'époque, à la *Templerie*, maison familiale de mon aimable belle-fille.

Lors de mon dernier séjour dans cette demeure de famille, parlant de *May* avec mes chères petites filles *Élisabeth et Nicole*, je leur contai l'histoire du pastel qu'avait admiré la tante dont j'étais en train d'écrire la vie pour mes petits-enfants. Comme May jadis avec grand'mère, elles écoutèrent le vieux grand-père, attentives, et, me sembla-t-il, sans ennui, ce qui me décida à écrire ces lignes.

Quant au tableau original de Largillière, il fut hélas! vendu 100.000 francs par le fils unique mais prodigue de ma bonne grand'mère. Je le revis, ce beau tableau, à l'Exposition des Cent Portraits, où il fut acheté plus d'un million-or, m'a-t-on dit, par je ne sais quel milliardaire, dont il orne le palais, là-bas, en Amérique.

(32) *May* avait vu jouer *Gringoire* à la fin d'une matinée au Théâtre-Français. « Je ne portais déjà pas trop mal le travesti, me disait-elle, mais maintenant, maigre et laide comme je suis, ajoutait-elle en souriant tristement,

je le porterai encore mieux. Je serai donc tout à fait bien dans ce rôle du pauvre poëte famélique. Mes cheveux seront cachés sous une toque Louis XI, comme l'an dernier sous le tricorne de *Trissotin*. Puisque j'ai bien fait rire mon bon public de l'Institut de la Madeleine, en chargeant mon pédant personnage, où j'imitais, je l'avoue, notre jeune professeur, M. X., qui m'agaçait un peu, je pourrai aussi bien faire pleurer les camarades avec la tirade « *Aux pauvres gens tout est peine et misère* » que je sens dans mes cordes; je tâcherai de dire la *Ballade des Pendus*, comme l'acteur du Français dont j'ai bien retenu les intonations et les gestes. Il faudra demander à mademoiselle Hébert, qui ne le refusera pas à l'élève gâtée du cours, de monter cet acte pour notre fête annuelle, quand je serai guérie. Cela me ferait tant de plaisir.

(33) Écrivain distingué et original, spécialiste des sciences nautiques, l'abbé *Anthiaume* m'avait jadis donné, quand j'étais collégien, des leçons de mathématiques pendant les vacances, qu'il revenait, depuis mon mariage, passer chaque année auprès de nous à Villequier, après avoir été nommé aumônier du Lycée du Havre, puis chanoine de Rouen, et enfin, en raison de ses travaux spéciaux, membre de l'Académie de Marine à Paris. — On a pu lire dans la relation (pp. 121 à 123) qu'il a donnée de ses derniers moments, à quel point ce bon prêtre fut à la fois un peu surpris et profondément édifié par la mort admirable de *May*.

POST-SCRIPTUM

A tous les amis connus ou inconnus de May, qui auraient gardé vivant son souvenir et conservé peut-être des lettres d'elle ou des poésies ne figurant pas dans ce volume, je serais très reconnaissant de vouloir bien me les communiquer ou de m'écrire à Paris, 8, rue Saint-Philippe-du-Roule (VIIIe).

B^on^ D'ACHER DE MONTGASGON.

Paris, le 25 janvier 1945.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES VUES ET PHOTOGRAPHIES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
560 EXEMPLAIRES SUR VELIN BLANC
DES PAPETERIES DE FRANCE
DONT 10 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE I A X ET 550 NUMÉROTÉS
DE 1 A 550 CONSTITUANT
L'ÉDITION ORIGINALE
ET
110 EXEMPLAIRES DE LUXE SUR MADAGASCAR
DES PAPETERIES NAVARRE
DONT 10 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE I A X ET 100 NUMÉROTÉS
DE 1 A 100.

Imprimerie Renouard, 19, rue des Saints-Pères, Paris
Col : 31-2314. Dépôt légal : 3e/1945. N° d'impression : 63.052
Visa de Censure : N° 3929

